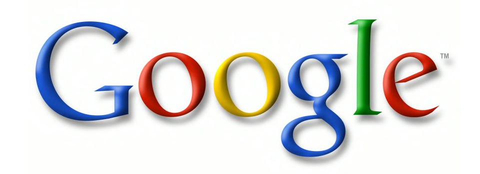
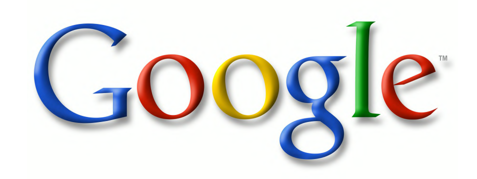








Sir John Wolfe Barry, K.C.B.



LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS DE CE SIÈCLE

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [118]

La Bruyère, Jean de

LES

CARACTÈRES

OU LES

MŒURS DE CE SIÈCLE

PRÉCÉDÉS DES

Caractères de Théophraste traduits du grec

PAR

LA BRUYÈRE

TEXTE REVU SUR LA NEUVIÈME ÉDITION ORIGINALE DE 1696

Avec une Notice & des Notes

PAR

CHARLES ASSELINEAU

Tome second



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

M. DCCC. LXXI

SJK

LES CARACTÈRES

OU

LES MŒURS

DE CE SIECLE

Admonere voluimus, non mordere : prodeſſe, non lædere : conſulere moribus hominum, non officere. *ERASM*......



DE L'HOMME.



Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injuſtice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, & l'oubli des autres; ils ſont ainſi faits, c'eſt leur nature, c'eſt ne pouvoir ſupporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes en un ſens ne ſont point legers, ou ne le ſont que dans les petites choſes : ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bien-ſéances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaiſes; fermes & conſtans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

¶ Le Stoïcifme eft un jeu d'efprit & une idée femblable à la Republique de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté; être infenfible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis; regarder froidement la mort, & comme une chofe indifferente qui ne devoit ny réjoüir, ny rendre trifte; n'être vaincu ny par le plaifir, ny par la douleur; fentir le fer ou le feu dans quelque partie de fon corps fans pouffer le moindre foupir, ny jetter une feule larme; & ce phantôme de vertu & de conftance ainfi imaginé, il leur a plû de l'appeller un fage. Ils ont laiffé à l'homme tous les défauts qu'ils luy ont trouvez, & n'ont prefque relevé aucun de fes foibles : au lieu de faire de fes vices des peintures affreufes ou ridicules qui ferviffent à l'en corriger, ils luy ont tracé l'idée d'une perfection & d'un heroïfme dont il n'eft point capable, & l'ont exhorté à l'impoffible. Ainfi le fage qui n'eft pas, ou qui n'eft qu'imaginaire, fe trouve naturellement & par luy-même au deffus de tous les évenemens & de tous les maux; ny la goutte la plus douloureufe, ny la colique la plus aiguë ne fçauroient luy arracher une plainte; le Ciel & la terre peuvent être renverfez fans l'entraîner dans leur chûte, & il demeureroit ferme fur les ruines de l'Univers; pendant que l'homme

qui eſt en effet, fort de ſon ſens, crie, ſe deſeſpere, étincelle des yeux, & perd la reſpiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui eſt en pieces.

¶ Inquietude d'eſprit, inégalité d'humeur, inconſtance de cœur, incertitude de conduite. Tous vices de l'ame, mais differens, & qui avec tout le rapport qui paroît entr'eux ne ſe ſuppoſent pas toûjours l'un l'autre dans un même ſujet.

¶ Il eſt difficile de decider ſi l'irreſolution rend l'homme plus malheureux que mépriſable : de même s'il y a toûjours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

¶ Un homme inégal n'eſt pas un ſeul homme, ce ſont pluſieurs; il ſe multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manieres differentes : il eſt à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bien-tôt ce qu'il n'a jamais été, il ſe ſuccede à luy-même : ne demandez pas de quelle complexion il eſt, mais quelles ſont ſes complexions : ny de quelle humeur, mais combien il a de ſortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point? eſt-ce *Eutichrate* que vous abordez? aujourd'huy quelle glace pour vous! hier il vous recherchoit, il vous careſſoit, vous donniez de la jalouſie à ſes amis : vous reconnoît-il bien? dites-luy vôtre nom.

¶ *Menalque*[1] defcend fon efcalier, ouvre fa porte pour fortir, il la referme; il s'apperçoit qu'il eft en bonnet de nuit; & venant à mieux s'examiner, il fe trouve rafé à moitié, il voit que fon épée eft mife du côté droit, que fes bas font rabbattus fur fes talons, & que fa chemife eft pardeffus fes chauffes. S'il marche dans les places, il fe fent tout d'un coup rudement frapper à l'eftomac, ou au vifage, il ne foupçonne point ce que ce peut être, jufqu'à ce qu'ouvrant les yeux & fe réveillant, il fe trouve ou devant un limon de charette, ou derriere un long ais de menuiferie que porte un ouvrier fur fes épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celuy d'un aveugle, s'embaraffer dans fes jambes, & tomber avec luy chacun de fon côté à la renverfe : il luy eft arrivé plufieurs fois de fe trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & fur fon paffage, fe reconnoître à peine, & n'avoir que le loifir de fe coller à un mur pour luy faire place. Il cherche, il broüille, il crie, il s'échauffe, il appelle fes valets l'un aprés l'autre, *on luy perd tout, on luy égare tout,* il demande fes gants qu'il a dans fes mains; femblable à cette femme qui prenoit le temps de

1. Cecy eft moins un caractere particulier qu'un recuëil de faits de diftractions : ils ne fçauroient être en trop grand nombre s'ils font agreables; car les goûts étant differens, on a à choifir.

demander ſon maſque, lorſqu'elle l'avoit ſur ſon viſage. Il entre à l'appartement, & paſſe ſous un luſtre où ſa perruque s'accroche & demeure ſuſpenduë, tous les Courtiſans regardent & rient; Menalque regarde auſſi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'aſſemblée où eſt celuy qui montre ſes oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, aprés avoir fait quelque chemin, il ſe croit égaré, il s'émeut, & il demande où il eſt à des paſſans, qui luy diſent préciſément le nom de ſa ruë; il entre enſuite dans ſa maiſon, d'où il ſort précipitamment, croyant qu'il s'eſt trompé. Il deſcend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un caroſſe qu'il prend pour le ſien, il ſe met dedans; le cocher touche, & croit remener ſon Maître dans ſa maiſon; Menalque ſe jette hors de la portiere, traverſe la cour, monte l'eſcalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet, tout luy eſt familier, rien ne luy eſt nouveau, il s'aſſit, il ſe repoſe, il eſt chez ſoy; le Maître arrive, celuy-cy ſe leve pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'aſſeoir, & croit faire les honneurs de ſa chambre; il parle, il réve, il reprend la parole; le Maître de la maiſon s'ennuye, & demeure étonné; Menalque ne l'eſt pas moins, & ne dit pas ce qu'il en penſe; il a affaire à un fâcheux, à un homme oiſif, qui ſe retirera à la fin, il l'eſpere, & il

prend patience; la nuit arrive qu'il eſt à peine détrompé. Une autre fois il rend viſite à une femme, & ſe perſuadant bien-tôt que c'eſt luy qui la reçoit, il s'établit dans ſon fauteüil, & ne ſonge nullement à l'abandonner; il trouve enſuite que cette Dame fait ſes viſites longues, il attend à tous momens qu'elle ſe leve & le laiſſe en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, & que la nuit eſt déja avancée, il la prie à ſouper; elle rit, & ſi haut, qu'elle le réveille. Luy-même ſe marie le matin, l'oublie le ſoir, & découche la nuit de ſes nôces : & quelques années aprés il perd ſa femme, elle meurt entre ſes bras, il aſſiſte à ſes obſeques, & le lendemain quand on luy vient dire qu'on a ſervi, il demande ſi ſa femme eſt prête, & ſi elle eſt avertie. C'eſt luy encore qui entre dans une Egliſe, & prenant l'aveugle qui eſt collé à la porte pour un pillier, & ſa taſſe pour le benitier, y plonge la main, la porte à ſon front, lors qu'il entend tout d'un coup le pillier qui parle, & qui luy offre des oraiſons : il s'avance dans la nef, il croit voir un Prié-Dieu, il ſe jette lourdement deſſus; la machine plie, s'enfonce & fait des efforts pour crier; Menalque eſt ſurpris de ſe voir à genoux ſur les jambes d'un fort petit homme, appuyé ſur ſon dos, les deux bras paſſez ſur ſes épaules, & ſes deux mains jointes & étenduës qui luy prennent le nez & luy ferment la

bouche, il ſe retire confus & va s'agenoüiller ailleurs : il tire un livre pour faire ſa priere, & c'eſt ſa pantoufle qu'il a priſe pour ſes heures, & qu'il a miſe dans ſa poche avant que de ſortir; il n'eſt pas hors de l'Egliſe qu'un homme de livrée court aprés luy, le joint, luy demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monſeigneur; Menalque luy montre la ſienne, & luy dit, *Voilà toutes les pantoufles que j'ay ſur moy;* il ſe foüille neanmoins & tire celle de l'Evêque de ** qu'il vient de quitter, qu'il a trouvé malade auprés de ſon feu, & dont avant de prendre congé de luy, il a ramaſſé la pantoufle, comme l'un de ſes gants qui étoit à terre ; ainſi Menalque s'en retourne chez ſoy avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui eſt dans ſa bourſe, & voulant continuer de joüer, il entre dans ſon cabinet, ouvre une armoire, y prend ſa caſſette, en tire ce qu'il luy plaît, croit la remettre où il l'a priſe; il entend abboyer dans ſon armoire qu'il vient de fermer, étonné de ce prodige il l'ouvre une ſeconde fois, & il éclate de rire d'y voir ſon chien qu'il a ſerré pour ſa caſſette. Il jouë au trictrac, il demande à boire, on luy en apporte, c'eſt à luy à joüer, il tient le cornet d'une main & un verre de l'autre, & comme il a une grande ſoif, il avale les dez & preſque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac,

& inonde celuy contre qui il jouë : & dans une chambre où il eſt familier, il crache ſur le lit, & jette ſon chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il ſe promene ſur l'eau, & il demande quelle heure il eſt; on luy preſente une montre; à peine l'a-t-il reçûë, que ne ſongeant plus ny à l'heure, ny à la montre, il la jette dans la riviere, comme une choſe qui l'embaraſſe. Luy-même écrit une longue lettre, met de la poudre deſſus à pluſieurs repriſes, & jette toûjours la poudre dans l'encrier; ce n'eſt pas tout, il écrit une ſeconde lettre, & aprés les avoir cachetées toutes deux, il ſe trompe à l'adreſſe; un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez ſi-tôt la preſente reçûë, de m'envoyer ma proviſion de foin...* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & ſe la fait lire, on y trouve, *Monſeigneur, j'ay reçû avec une ſoûmiſſion aveugle les ordres qu'il a plû à Vôtre Grandeur...* Luy-même encore écrit une lettre pendant la nuit, & aprés l'avoir cachetée, il éteint ſa bougie, il ne laiſſe pas d'être ſurpris de ne voir *goutte,* & il ſçait à peine comment cela eſt arrivé. Menalque deſcend l'eſcalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'eſt vous que je cherche;* il le prend par la main, le fait deſcendre avec luy, traverſe pluſieurs cours, entre dans les ſalles, en ſort, il va, il revient ſur

ſes pas ; il regarde enfin celuy qu'il traîne aprés ſoy depuis un quart-d'heure, il eſt étonné que ce ſoit luy, il n'a rien à luy dire, il luy quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il eſt déja bien loin de vous, quand vous ſongez à luy répondre ; ou bien il vous demande en courant comment ſe porte vôtre pere, & comme vous luy dites qu'il eſt fort mal, il vous crie qu'il en eſt bien-aiſe ; il vous trouve quelque autre fois ſur ſon chemin, *Il eſt ravi de vous rencontrer, il ſort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine choſe*, il contemple vôtre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, eſt-il Balais? il vous quitte & continuë ſa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû ſe dérober à la Cour pendant l'automne, & d'avoir paſſé dans ſes terres tout le temps de Fontainebleau; il tient à d'autres d'autres diſcours, puis revenant à celuy-cy, vous avez eu , luy dit-il, de beaux jours à Fontainebleau, vous y avez ſans doute beaucoup chaſſé. Il commence enſuite un conte qu'il oublie d'achever, il rit en luy-même, il éclate d'une choſe qui luy paſſe par l'eſprit, il répond à ſa penſée, il chante entre ſes dents, il ſiffle, il ſe renverſe dans une chaiſe, il pouſſe un cry plaintif, il baaille, il ſe croit ſeul. S'il ſe trouve à un repas, on voit

le pain ſe multiplier inſenſiblement ſur ſon aſſiette; il eſt vray que ſes voiſins en manquent, auſſi-bien que de couteaux & de fourchettes, dont il ne les laiſſe pas joüir long-temps. On a inventé aux tables une grande cueillere pour la commodité du ſervice; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à ſa bouche, & il ne ſort pas d'étonnement de voir répandu ſur ſon linge & ſur ſes habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou s'il s'en ſouvient, & qu'il trouve que l'on luy donne trop de vin, il en *flaque* plus de la moitié au viſage de celuy qui eſt à ſa droite; il boit le reſte tranquillement, & ne comprend pas pourquoy tout le monde éclate de rire, de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on luy a verſé de trop. Il eſt un jour retenu au lit pour quelque incommodité, on luy rend viſite; il y a un cercle d'hommes & de femmes dans ſa ruelle qui l'entretiennent, & en leur preſence il ſouleve ſa couverture & crache dans ſes draps. On le mene aux Chartreux, on luy fait voir un Cloître orné d'ouvrages, tous de la main d'un excellent Peintre; le Religieux qui les luy explique, parle de ſaint Bruno, du Chanoine & de ſon avanture, en fait une longue hiſtoire & la montre dans l'un de ſes tableaux: Menalque qui pendant la narration eſt hors du Cloître, & bien loin au delà, y revient enfin, & demande au Pere ſi c'eſt le Cha-

noine ou ſaint Bruno qui eſt damné. Il ſe trouve par hazard avec une jeune veuve, il luy parle de ſon défunt mari, luy demande comment il eſt mort; cette femme à qui ce diſcours renouvelle ſes douleurs, pleure, ſanglotte, & ne laiſſe pas de reprendre tous les détails de la maladie de ſon époux, qu'elle conduit depuis la veille de ſa fiévre qu'il ſe portoit bien, juſqu'à l'agonie. *Madame,* luy demande Menalque qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celuy-là?* Il s'aviſe un matin de faire tout hâter dans ſa cuiſine, il ſe leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie; on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celuy où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait ſortir à pied, de peur que ſon caroſſe ne le fiſt attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ſes domeſtiques, il eſt étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'eſt-il devenu? qu'il ne ſe preſente plus devant moy, je le chaſſe dés à cette heure; le valet arrive, à qui il demande fierement d'où il vient, il luy répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & il luy rend un fidele compte de ſa commiſſion. Vous le prendriez ſouvent pour tout ce qu'il n'eſt pas; pour un ſtupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins; pour un fou,

car outre qu'il parle tout ſeul, il eſt ſujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires; pour un homme fier & incivil, car vous le ſalüez, & il paſſe ſans vous regarder, ou il vous regarde ſans vous rendre le ſalut; pour un inconſideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache; d'execution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté; de roture devant des roturiers qui ſont riches, & qui ſe donnent pour nobles. De même il a deſſein d'élever auprés de ſoy un fils naturel ſous le nom & le perſonnage d'un valet; & quoy qu'il veüille le dérober à la connoiſſance de ſa femme & de ſes enfans, il luy échape de l'appeller ſon fils dix fois le jour: il a pris auſſi la reſolution de marier ſon fils à la fille d'un homme d'affaires, & il ne laiſſe pas de dire de temps en temps en parlant de ſa maiſon & de ſes ancêtres, que les Menalques ne ſe ſont jamais meſalliez. Enfin il n'eſt ny preſent ny attentif dans une compagnie à ce qui fait le ſujet de la converſation; il penſe, & il parle tout à la fois, mais la choſe dont il parle, eſt rarement celle à laquelle il penſe, auſſi ne parle-t-il gueres conſequemment & avec ſuite; où il dit, *Non,* ſouvent il faut dire *Oüy,* & où il dit *Oüy,* croyez qu'il veut dire *Non;* il a en vous répondant ſi juſte les yeux fort ouverts, mais il ne s'en ſert point, il

ne regarde ny vous, ny personne, ny rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de luy, & encore dans le temps qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce, ce sont ces mots. *Oüy vrayement. C'est vray. Bon! Tout de bon? Oüy-dà! je pense qu'oüy. Asseurément. Ah! Ciel!* & quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle serieusement son laquais *Monsieur;* & son ami, il l'appelle *la Verdure:* il dit *Vôtre Reverence* à un Prince du Sang, & *Vôtre Altesse* à un Jesuite. Il entend la Messe, le Prêtre vient à éternuer, il luy dit, *Dieu vous assiste.* Il se trouve avec un Magistrat; cet homme grave par son caractere, venerable par son âge & par sa dignité l'interroge sur un évenement, & luy demande si cela est ainsi, Menalque luy répond, *Oüy, Mademoiselle.* Il revient une fois de la campagne, ses laquais en livrées entreprennent de le voler & y réüssissent, ils descendent de son carosse, luy portent un bout de flambeau sous la gorge, luy demandent la bourse, & il la rend; arrivé chez soy il raconte son avanture à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances, & il leur dit, *demandez à mes gens, ils y étoient.*

¶ L'incivilité n'est pas un vice de l'ame, elle est l'effet de plusieurs vices; de la sotte vanité,

de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toûjours un défaut visible & manifeste ; il est vray cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

¶ Dire d'un homme colere, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit ; mais avoüer sans y penser que de si grands défauts sont irremediables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop negligée parmy les hommes ; ils devroient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons, mais qu'ils doivent encore paroître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union & de commerce, c'est à dire à être des hommes : l'on n'exige pas des ames malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse ; elle ne leur manque jamais, & elle leur sert de piege pour surprendre les simples, & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur, qu'ils fussent toûjours plians, faciles, complaisans ; & qu'il fût moins vray quelquefois que ce sont les méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

¶ Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent ; la surprise

où l'on eſt toûjours de ce procedé ne laiſſe pas de place au reſſentiment.

¶ Les hommes ne s'attachent pas aſſez à ne point manquer les occaſions de faire plaiſir : il ſemble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger & n'en rien faire ; la choſe la plus prompte & qui ſe preſente d'abord, c'eſt le refus, & l'on n'accorde que par reflexion.

¶ Sçachez préciſément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jettez-vous enſuite dans le commerce du monde.

¶ Si la pauvreté eſt la mere des crimes, le défaut d'eſprit en eſt le pere.

¶ Il eſt difficile qu'un fort malhonnête homme ait aſſez d'eſprit, un genie qui eſt droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu : il manque du ſens & de la penetration à celuy qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux ; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de ſatyre qui le déſignent aux autres, & où il ne ſe reconnoît pas luy-même; ce ſont des injures dites à un ſourd. Il ſeroit deſirable pour le plaiſir des honnêtes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout ſentiment.

¶ Il y a des vices que nous ne devons à perſonne, que nous apportons en naiſſant, & que

nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous sont étrangers: l'on est né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaisance & tout le desir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures, & même de son naturel; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne se connoissoit point, l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

¶ L'on demande pourquoy tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation & n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte : & moy pensant à la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toît, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

¶ Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

¶ Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes : tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soûmis, labo-

rieux, interessé; qui étoit né gay, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse : les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loy de la necessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en luy-même ne se peut définir; trop de choses qui sont hors de luy, l'alterent, le changent, le bouleversent; il n'est point précisement ce qu'il est, ou ce qu'il paroît être.

¶ La vie est courte & ennuyeuse, elle se passe toute à desirer; l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déja disparu, la santé & la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là, quand la fiévre nous saisit & nous éteint; si l'on eût gueri, ce n'étoit que pour desirer plus long-temps.

¶ Lorsqu'on desire, on se rend à discretion à celuy de qui l'on espere : est-on seur d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

¶ Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux, & si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines, qu'une affaire qui se rend facile, devient suspecte : l'on comprend à peine, ou que ce qui coûte si peu, puisse nous être fort avantageux; ou qu'avec des mesures justes, l'on doive si aisément par-

venir à la fin que l'on ſe propoſe : l'on croit mériter les bons ſuccés, mais n'y devoir compter que fort rarement.

¶ L'homme qui dit qu'il n'eſt pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ſes amis ou de ſes proches. L'envie luy ôte cette derniere reſſource.

¶ Quoy que j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligez ont tort : les hommes ſemblent être nez pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échapent; & comme toute diſgrace peut leur arriver, ils devroient être préparez à toute diſgrace.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher ſur les affaires, ſont ſi épineux ſur les moindres interêts, ſi heriſſez de difficultez, veulent ſi fort tromper, & ſi peu être trompez ; mettent ſi haut ce qui leur appartient, & ſi bas ce qui appartient aux autres; que j'avouë que je ne ſçay par où, & comment ſe peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquiſitions, la paix, la tréve, les traitez, les alliances.

¶ A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur; l'inhumanité, de fermeté; & la fourberie, d'eſprit.

Les fourbes croyent aiſément que les autres le ſont; ils ne peuvent gueres être trompez, & ils ne trompent pas long-temps.

Je me racheteray toûjours fort volontiers

d'être fourbe, par être ſtupide & paſſer pour tel.

On ne trompe point en bien, la fourberie ajoûte la malice au menſonge.

¶ S'il y avoit moins de duppes, il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus, & de ceux qui tirent autant de vanité que de diſtinction d'avoir ſçû pendant tout le cours de leur vie tromper les autres : comment voulez-vous qu'*Erophile* à qui le manque de parole, les mauvais offices, la fourberie, bien loin de nuire, ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de ſervir, ou deſobligez, ne préſume pas infiniment de ſoy & de ſon induſtrie?

¶ L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grandes Villes, & de la bouche de ceux qui paſſent, que les mots d'*exploit*, de *ſaiſie*, d'*interrogatoire*, de *promeſſe*, & de *plaider contre ſa promeſſe*; eſt-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur eſt pas dû, ou qui refuſent nettement de rendre ce qu'ils doivent?

Parchemins inventez pour faire ſouvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole : honte de l'humanité.

Oſtez les paſſions, l'interêt, l'injuſtice, quel calme dans les plus grandes Villes! Les beſoins

& la ſubſiſtance n'y ſont pas le tiers de l'embarras.

¶ Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable à ſupporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à ſon égard, que la reflexion qu'il fait ſur les vices de l'humanité; & combien il eſt penible aux hommes d'être conſtans, genereux, fideles, d'être touchez d'une amitié plus forte que leur interêt: comme il connoît leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité : il peut haïr les hommes en general, où il y a ſi peu de vertu; mais il excuſe les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevez; & il s'étudie à mériter le moins qu'il ſe peut une pareille indulgence.

¶ Il y a de certains biens que l'on deſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enleve & nous tranſporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé, on en joüit moins, que l'on aſpire encore à de plus grands.

¶ Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'oſe penſer, & dont la ſeule vûë fait fremir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on ſe trouve des reſſources que l'on ne ſe connoiſſoit point, l'on ſe roidit contre ſon infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'eſperoit.

¶ Il ne faut quelquefois qu'une jolie maiſon dont on herite; qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on ſe trouve le maître; qu'une tapiſſerie, qu'une pendule pour adoucir une grande douleur, & pour faire moins ſentir une grande perte.

¶ Je ſuppoſe que les hommes ſoient éternels ſur la terre; & je médite enſuite ſur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils ſe feroient alors une plus grande affaire de leur établiſſement, qu'ils ne s'en font dans l'état où ſont les choſes.

¶ Si la vie eſt miſerable, elle eſt penible à ſupporter; ſi elle eſt heureuſe, il eſt horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conſerver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

¶ *Irene* ſe tranſporte à grands frais en Epidaure, voit Eſculape dans ſon Temple, & le conſulte ſur tous ſes maux. D'abord elle ſe plaint qu'elle eſt laſſe & recruë de fatigue; & le Dieu prononce que cela luy arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire: elle dit qu'elle eſt le ſoir ſans appetit; l'Oracle luy ordonne de dîner peu: elle ajoûte qu'elle eſt ſujette à des inſomnies; & il luy preſcrit de n'être au lit que pendant la nuit: elle luy demande pourquoy elle devient peſante, & quel remede? l'Oracle répond qu'elle doit ſe

lever avant midy, & quelquefois ſe ſervir de ſes jambes pour marcher: elle luy declare que le vin luy eſt nuiſible; l'Oracle luy dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigeſtions, & il ajoûte qu'elle faſſe diette : ma vûë s'affoiblit, dit Irene; prenez des lunettes, dit Eſculape : je m'affoiblis moy-même, continuë-t-elle, & je ne ſuis ni ſi forte ni ſi ſaine que j'ay été; c'eſt, dit le Dieu, que vous vieilliſſez : mais quel moyen de guérir de cette langueur? le plus court, Irene, c'eſt de mourir, comme ont fait vôtre mere & vôtre ayeule: Fils d'Apollon, s'écrie Irene, quel conſeil me donnez-vous? Eſt-ce là toute cette ſcience que les hommes publient, & qui vous fait reverer de toute la terre? que m'apprenez-vous de rare & de myſterieux, & ne ſçavois-je pas tous ces remedes que vous m'enſeignez? Que n'en uſiez-vous donc, répond le Dieu, ſans venir me chercher de ſi loin, & abreger vos jours par un long voyage.

¶ La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les momens de la vie; il eſt plus dur de l'apprehender que de la ſouffrir.

¶ L'inquietude, la crainte, l'abbattement n'éloignent pas la mort, au contraire : je doute ſeulement que le ris exceſſif convienne aux hommes qui ſont mortels.

¶ Ce qu'il y a de certain dans la mort, eſt un peu adouci par ce qui eſt incertain; c'eſt

un indéfini dans le temps qui tient quelque choſe de l'infini, & de ce qu'on appelle éternité.

¶ Penſons que comme nous ſoûpirons preſentement pour la floriſſante jeuneſſe qui n'eſt plus, & ne reviendra point, la caducité ſuivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous ſommes encore & que nous n'eſtimons pas aſſez.

¶ L'on craint la vieilleſſe, que l'on n'eſt pas ſeur de pouvoir atteindre.

¶ L'on eſpere de vieillir & l'on craint la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

¶ C'eſt plûtôt fait de ceder à la nature & de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raiſons & de reflexions, & être continuellement aux priſes avec ſoy-même, pour ne la pas craindre.

¶ Si de tous les hommes les uns mouroient, les autres non, ce ſeroit une deſolante affliction que de mourir.

¶ Une longue maladie ſemble être placée entre la vie & la mort, afin que la mort même devienne un ſoulagement & à ceux qui meurent, & à ceux qui reſtent.

¶ A parler humainement, la mort a un bel endroit, qui eſt de mettre fin à la vieilleſſe.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déja vécu, ne les conduit pas toûjours à faire de celuy qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

¶ La vie est un sommeil, les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long; ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir : s'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années, ils ne trouvent souvent ny vertus, ny actions loüables qui les distinguent les unes des autres; ils confondent leurs differens âges, ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu : ils ont eu un songe confus, uniforme & sans aucune suite; ils sentent neanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-temps.

¶ Il n'y a pour l'homme que trois évenemens, naître, vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

¶ Il y a un temps où la raison n'est pas encore, où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la memoire aucun vestige. Il y a un second temps où la raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir, si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion, & par un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres, & conduisent jusques au troisiéme & dernier

âge : la raison alors dans sa force devroit produire; mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur; déconcertée ensuite par le desordre de la machine qui est dans son declin : & ces temps neanmoins sont la vie de l'homme.

¶ Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, interessez, paresseux, volages, timides, intemperans, menteurs, dissimulez, ils rient & pleurent facilement; ils ont des joyes immoderées & des afflictions ameres sur de tres-petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire : ils sont déja des hommes.

¶ Les enfans n'ont ny passé ny avenir; & ce qui ne nous arrive gueres, ils joüissent du present.

¶ Le caractere de l'enfance paroît unique; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en penetre la difference; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-cy croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

¶ Les enfans ont déja de leur ame l'imagination & la memoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils

repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire; qu'ils font de tous métiers, foit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, foit qu'ils imitent les divers artifans par le mouvement & par le gefte; qu'ils fe trouvent à un grand feftin, & y font bonne chere; qu'ils fe tranfportent dans des palais & dans des lieux enchantez; que bien que feuls ils fe voyent un riche équipage & un grand cortege; qu'ils conduifent des armées, livrent bataille, & joüiffent du plaifir de la victoire; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes; qu'ils font Rois euxmêmes, ont des fujets, poffedent des trefors qu'ils peuvent faire de feüilles d'arbres ou de grains de fable; & ce qu'ils ignorent dans la fuite de leur vie, fçavent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre felicité.

¶ Il n'y a nuls vices exterieurs, & nuls défauts du corps qui ne foient apperçûs par les enfans : ils les faififfent d'une premiere vûë; & ils fçavent les exprimer par des mots convenables, on ne nomme point plus heureufement : devenus hommes, ils font chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils fe font mocquez.

L'unique foin des enfans eft de trouver l'endroit foible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils font foûmis : dés qu'ils ont pû

les entamer ils gagnent le deſſus, & prennent ſur eux un aſcendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait décheoir une premiere fois de cette ſuperiorité à leur égard, eſt toûjours ce qui nous empêche de la recouvrer.

¶ La pareſſe, l'indolence, & l'oiſiveté, vices ſi naturels aux enfans, diſparoiſſent dans leurs jeux, où ils ſont vifs, appliquez, exacts, amoureux des regles & de la ſymmetrie, où ils ne ſe pardonnent nulle faute les uns aux autres, & recommencent eux-mêmes pluſieurs fois une ſeule choſe qu'ils ont manquée : préſages certains qu'ils pourront un jour negliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaiſirs.

¶ Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choſes du monde paroiſſent ainſi, & j'oſe dire par la même raiſon, parce qu'ils ſont petits.

¶ Les enfans commencent entre-eux par l'état populaire, chacun y eſt le maître, & ce qui eſt bien naturel, ils ne s'en accommodent pas long-temps, & paſſent au Monarchique : quelqu'un ſe diſtingue, ou par une plus grande vivacité, ou par une meilleure diſpoſition du corps, ou par une connoiſſance plus exacte des jeux differens & des petites loix qui les compoſent; les autres luy déferent, & il ſe

forme alors un gouvernement abſolu qui ne roule que ſur le plaiſir.

¶ Qui doute que les enfans ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raiſonnent conſequemment; ſi c'eſt ſeulement ſur de petites choſes, c'eſt qu'ils ſont enfans, & ſans une longue experience; & ſi c'eſt en mauvais termes, c'eſt moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

¶ C'eſt perdre toute confiance dans l'eſprit des enfans & leur devenir inutile, que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites, ou même ſeverement de celles qui ſont legeres; ils ſçavent préciſement & mieux que perſonne ce qu'ils méritent, & ils ne méritent gueres que ce qu'ils craignent; ils connoiſſent ſi c'eſt à tort ou avec raiſon qu'on les châtie, & ne ſe gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

¶ On ne vit point aſſez pour profiter de ſes fautes; on en commet pendant tout le cours de ſa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'eſt de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchiſſe le ſang, comme d'avoir ſçû éviter de faire une ſottiſe.

¶ Le recit de ſes fautes eſt penible; on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'eſt ce qui donne le pas au Directeur ſur le Confeſſeur.

¶ Les fautes des ſots ſont quelquefois ſi

lourdes & ſi difficiles à prévoir, qu'elles mettent les ſages en défaut, & ne ſont utiles qu'à ceux qui les font.

¶ L'eſprit de parti abaiſſe les plus grands hommes juſques aux petiteſſes du peuple.

¶ Nous faiſons par vanité ou par bienſeance les mêmes choſes, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller ſa femme qu'il n'aimoit point.

¶ Les hommes dans le cœur veulent être eſtimez, & ils cachent avec ſoin l'envie qu'ils ont d'être eſtimez; parce que les hommes veulent paſſer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'eſtime & les loüanges, ce ne feroit plus être vertueux, mais aimer l'eſtime & les loüanges, ou être vain; les hommes ſont tres-vains, & ils ne haïſſent rien tant que de paſſer pour tels.

¶ Un homme vain trouve ſon compte à dire du bien ou du mal de ſoy; un homme modeſte ne parle point de ſoy.

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité, & combien elle eſt un vice honteux, qu'en ce qu'elle n'oſe ſe montrer, & qu'elle ſe cache ſouvent ſous les apparences de ſon contraire.

La fauſſe modeſtie eſt le dernier raffinement de la vanité; elle fait que l'homme vain ne pa-

roît point tel, & ſe fait valoir au contraire par la vertu oppoſée au vice qui fait ſon caractere : c'eſt un menſonge. La fauſſe gloire eſt l'écüeil de la vanité; elle nous conduit à vouloir être eſtimez par des choſes qui à la verité ſe trouvent en nous, mais qui ſont frivoles & indignes qu'on les releve : c'eſt une erreur.

¶ Les hommes parlent de maniere ſur ce qui les regarde, qu'ils n'avoüent d'eux-mêmes que de petits défauts, & encore ceux qui ſuppoſent en leurs perſonnes de beaux talens, ou de grandes qualitez. Ainſi l'on ſe plaint de ſon peu de memoire, content d'ailleurs de ſon grand ſens & de ſon bon jugement : l'on reçoit le reproche de la diſtraction & de la réverie, comme s'il nous accordoit le bel eſprit : l'on dit de ſoy qu'on eſt mal adroit, & qu'on ne peut rien faire de ſes mains; fort conſolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'eſprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de ſa pareſſe en des termes qui ſignifient toûjours ſon déſintereſſement, & que l'on eſt guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de ſa malpropreté qui n'eſt qu'une negligence pour les petites choſes, & qui ſemble ſuppoſer qu'on n'a d'application que pour les ſolides & eſſentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empreſſement ou par curioſité qu'il ſe trouva un certain jour à

la tranchée, ou en quelque autre poſte tres-perilleux, ſans être de garde ny commandé; & il ajoûte qu'il en fut repris de ſon General. De même une bonne tête, ou un ferme genie qui ſe trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquerir; qui a fortifié la trempe de ſon eſprit par une grande experience; que le nombre, le poids, la diverſité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent ſeulement, & n'accablent point; qui par l'étenduë de ſes vûës & de ſa penetration ſe rend maître de tous les évenemens; qui bien loin de conſulter toutes les reflexions qui ſont écrites ſur le gouvernement & la politique, eſt peut-être de ces ames ſublimes nées pour regir les autres, & ſur qui ces premieres regles ont été faites; qui eſt détourné par les grandes choſes qu'il fait, des belles ou des agreables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feüilleter, pour ainſi dire, ſa vie & ſes actions: Un homme ainſi fait, peut dire aiſément & ſans ſe commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

¶ On veut quelquefois cacher ſes foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je ſuis ignorant, qui ne ſçait rien: un homme dit, je ſuis vieux, il paſſe ſoixante ans: un autre encore, je ne ſuis pas riche, & il eſt pauvre.

¶ La modeſtie n'eſt point, ou eſt confonduë avec une choſe toute differente de ſoy, ſi on la prend pour un ſentiment interieur qui avilit l'homme à ſes propres yeux, & qui eſt une vertu ſurnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de ſa nature penſe hautement & ſuperbement de luy-même, & ne penſe ainſi que de luy-même; la modeſtie ne tend qu'à faire que perſonne n'en ſouffre; elle eſt une vertu du dehors qui regle ſes yeux, ſa démarche, ſes paroles, ſon ton de voix; & qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vray qu'il les compte pour rien.

¶ Le monde eſt plein de gens qui faiſans exterieurement & par habitude, la comparaiſon d'eux-mêmes avec les autres, decident toûjours en faveur de leur propre mérite, & agiſſent conſequemment.

¶ Vous dites qu'il faut être modeſte, les gens bien nez ne demandent pas mieux; faites ſeulement que les hommes n'empiettent pas ſur ceux qui cedent par modeſtie, & ne briſent pas ceux qui plient.

De même l'on dit, il faut avoir des habits modeſtes; les perſonnes de mérite ne deſirent rien davantage: mais le monde veut de la parure, on luy en donne; il eſt avide de la ſuperfluité, on luy en montre: quelques-uns n'eſtiment les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuſe pas toû-

jours d'être eftimé à ce prix : il y a des endroits où il faut fe faire voir, un galon d'or plus large, ou plus étroit vous fait entrer ou refufer.

¶ Nôtre vanité & la trop grande eftime que nous avons de nous-mêmes, nous fait foupçonner dans les autres une fierté à nôtre égard qui y eft quelquefois, & qui fouvent n'y eft pas : une perfonne modefte n'a point cette délicateffe.

¶ Comme il faut fe défendre de cette vanité qui nous fait penfer que les autres nous regardent avec curiofité & avec eftime, & ne parlent enfemble que pour s'entretenir de nôtre mérite & faire nôtre éloge : auffi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne fe parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en mocquer.

¶ D'où vient qu'*Alcippe* me faluë aujourd'huy, me foûrit & fe jette hors d'une portiere de peur de me manquer? je ne fuis pas riche, & je fuis à pied, il doit dans les regles ne me pas voir; n'eft-ce point pour être vû luy-même dans un même fond avec un Grand?

¶ L'on eft fi rempli de foy-même, que tout s'y rapporte; l'on aime à être vû, à être montré, à être falué, même des inconnus; ils font fiers, s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

¶ Nous cherchons nôtre bonheur hors de nous-mêmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoiſſons flatteurs, peu ſinceres, ſans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions : quelle bizarrerie !

¶ Il ſemble que l'on ne puiſſe rire que des choſes ridicules : l'on voit neanmoins de certaines gens qui rient également des choſes ridicules, & de celles qui ne le ſont pas. Si vous étes ſot & inconſideré, & qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : ſi vous étes ſage, & que vous ne diſiez que des choſes raiſonnables, & du ton qu'il les faut dire, ils rient de même.

¶ Ceux qui nous raviſſent les biens par la violence, ou par l'injuſtice, & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent aſſez leur haine pour nous; mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils ayent perdu à nôtre égard toute ſorte d'eſtime, auſſi ne ſommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour nôtre amitié. La mocquerie au contraire eſt de toutes les injures celle qui ſe pardonne le moins; elle eſt le langage du mépris, & l'une des manieres dont il ſe fait le mieux entendre; elle attaque l'homme dans ſon dernier retranchement, qui eſt l'opinion qu'il a de ſoy-même; elle veut le rendre ridicule à ſes propres yeux, & ainſi elle le convainc de

la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour luy, & le rend irreconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

¶ La santé & les richesses ôtent aux hommes l'experience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables; & les gens déja chargez de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autruy.

¶ Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes, les spectacles, la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

¶ Une grande ame est au dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la mocquerie; & elle seroit invulnerable, si elle ne souffroit par la compassion.

¶ Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûë de certaines miseres.

¶ On est prompt à connoître ses plus petits avantages, & lent à penetrer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sçait à peine que l'on est borgne, on ne sçait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire ſon gand pour montrer une belle main, & elle ne neglige pas de découvrir un petit ſoulier qui ſuppoſe qu'elle a le pied petit; elle rit des choſes plaiſantes ou ſerieuſes pour faire voir de belles dents; ſi elle montre ſon oreille, c'eſt qu'elle l'a bien faite, & ſi elle ne danſe jamais, c'eſt qu'elle eſt peu contente de ſa taille qu'elle a épaiſſe; elle entend tous ſes interêts, à l'exception d'un ſeul, elle parle toûjours, & n'a point d'eſprit.

¶ Les hommes comptent preſque pour rien toutes les vertus du cœur, & idolâtrent les talens du corps & de l'eſprit : celuy qui dit froidement de ſoy, & ſans croire bleſſer la modeſtie, qu'il eſt bon, qu'il eſt conſtant, fidele, ſincere, équitable, reconnoiſſant, n'oſe dire qu'il eſt vif, qu'il a les dents belles & la peau douce; cela eſt trop fort.

Il eſt vray qu'il y a deux vertus que les hommes admirent, la bravoure & la liberalité; parce qu'il y a deux choſes qu'ils eſtiment beaucoup, & que ces vertus font negliger, la vie & l'argent: auſſi perſonne n'avance de ſoy qu'il eſt brave ou liberal.

Perſonne ne dit de ſoy, & ſur tout ſans fondement, qu'il eſt beau, qu'il eſt genereux, qu'il eſt ſublime : on a mis ces qualitez à un trop haut prix; on ſe contente de le penſer.

¶ Quelque rapport qu'il paroiſſe de la ja-

louſie à l'émulation, il y a entr'elles le même éloignement, que celuy qui ſe trouve entre le vice & la vertu.

La jalouſie & l'émulation s'exercent ſur le même objet, qui eſt le bien ou le mérite des autres, avec cette difference, que celle-cy eſt un ſentiment volontaire, courageux, ſincere, qui rend l'ame feconde, qui la fait profiter des grands exemples, & la porte ſouvent au deſſus de ce qu'elle admire; & que celle-là au contraire eſt un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite qui eſt hors d'elle; qu'elle va même juſques à nier la vertu dans les ſujets où elle exiſte, ou qui forcée de la reconnoître, luy refuſe les éloges ou luy envie les récompenſes; une paſſion ſterile qui laiſſe l'homme dans l'état où elle le trouve, qui le remplit de luy-même, de l'idée de ſa reputation; qui le rend froid & ſec ſur les actions ou ſur les ouvrages d'autruy, qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les ſiens, ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il ſe pique : vice honteux, & qui par ſon excés rentre toûjours dans la vanité & dans la préſomption; & ne perſuade pas tant à celuy qui en eſt bleſſé, qu'il a plus d'eſprit & de mérite que les autres, qu'il luy fait croire qu'il a luy ſeul de l'eſprit & du mérite.

L'émulation & la jalouſie ne ſe rencontrent

gueres que dans les perſonnes de même art, de mêmes talens, & de même condition. Les plus vils artiſans ſont les plus ſujets à la jalouſie; ceux qui font profeſſion des arts liberaux ou des belles lettres, les Peintres, les Muſiciens, les Orateurs, les Poëtes, tous ceux qui ſe mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

Toute jalouſie n'eſt point exempte de quelque ſorte d'envie, & ſouvent même ces deux paſſions ſe confondent. L'envie au contraire eſt quelquefois ſeparée de la jalouſie; comme eſt celle qu'excitent dans nôtre ame les conditions fort élevées au deſſus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le miniſtere.

L'envie & la haine s'uniſſent toûjours & ſe fortifient l'une l'autre dans un même ſujet; & elles ne ſont reconnoiſſables entr'elles, qu'en ce que l'une s'attache à la perſonne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'eſprit n'eſt point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un ſtatuaire qui vient d'achever une belle figure : il ſçait qu'il y a dans ces arts des regles & une methode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ny l'uſage, ny le nom, ny la figure; & il luy ſuffit de penſer qu'il n'a point fait l'apprentiſſage d'un certain métier, pour ſe conſoler de n'y être point maître; il peut au con-

traire être ſuſceptible d'envie & même de jalouſie contre un Miniſtre & contre ceux qui gouvernent, comme ſi la raiſon & le bon ſens qui luy ſont communs avec eux, étoient les ſeuls inſtrumens qui ſervent à regir un Etat, & à préſider aux affaires publiques; & qu'ils dûſſent ſuppléer aux regles, aux preceptes, à l'experience.

¶ L'on voit peu d'eſprits entierement lourds & ſtupides; l'on en voit encore moins qui ſoient ſublimes & tranſcendans; le commun des hommes nâge entre ces deux extremitez : l'intervalle eſt rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui ſont d'un grand uſage, ſervent à la republique, & renferment en ſoy l'utile & l'agreable; comme le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, l'heureuſe memoire, l'eſprit du jeu, celuy de la ſocieté & de la converſation.

¶ Tout l'eſprit qui eſt au monde, eſt inutile à celuy qui n'en a point; il n'a nulles vûës, & il eſt incapable de profiter de celles d'autruy.

¶ Le premier degré dans l'homme aprés la raiſon, ce ſeroit de ſentir qu'il l'a perduë; la folie même eſt incompatible avec cette connoiſſance; de même ce qu'il y auroit en nous de meilleur aprés l'eſprit, ce ſeroit de connoître qu'il nous manque; par là on ſeroit

l'impoffible, on fçauroit fans efprit n'être pas un fot, ny un fat, ny un impertinent.

¶ Un homme qui n'a de l'efprit que dans une certaine mediocrité eft ferieux & tout d'une piece; il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle; auffi incapable de s'élever aux grandes chofes, que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il fçait à peine joüer avec fes enfans.

¶ Tout le monde dit d'un fat, qu'il eft un fat; perfonne n'ofe le luy dire à luy-même, il meurt fans le fçavoir, & fans que perfonne fe foit vangé.

¶ Quelle mefintelligence entre l'efprit & le cœur! Le Philofophe vit mal avec tous fes préceptes; & le politique rempli de vûës & de reflexions ne fçait pas fe gouverner.

¶ L'efprit s'ufe comme toutes chofes; les fciences font alimens, elles le nourriffent & le confument.

¶ Les petits font quelquefois chargez de mille vertus inutiles; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

¶ Il fe trouve des hommes qui foûtiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui fe familiarifent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les poftes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle fans choix & fans dif-

cernement a comme accablez de ſes bienfaits, en joüiſſent avec orgüeil & ſans moderation ; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accés marquent long-temps en eux l'admiration où ils ſont d'eux-mêmes, & de ſe voir ſi éminens ; & ils deviennent ſi farouches, que leur chûte ſeule peut les apprivoiſer.

¶ Un homme haut & robuſte, qui a une poitrine large, & de larges épaules, porte legerement & de bonne grace un lourd fardeau, il luy reſte encore un bras de libre ; un nain ſeroit écraſé de la moitié de ſa charge : ainſi les poſtes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

¶ Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires ; ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échoüent & ſe briſent ; ils parviennent, en bleſſant toutes les regles de parvenir ; ils tirent de leur irregularité & de leur folie tous les fruits d'une ſageſſe la plus conſommée, hommes dévoüez à d'autres hommes, aux Grands à qui ils ont ſacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres eſperances : ils ne les ſervent point, mais ils les amuſent ; les perſonnes de mérite & de ſervice ſont utiles aux Grands, ceux-cy leur ſont neceſſaires, ils blanchiſſent auprés d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récom-

penſe : ils s'attirent à force d'être plaiſans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouëment juſqu'aux ſerieux des dignitez : ils finiſſent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ny craint ny eſperé ; ce qui reſte d'eux ſur la terre, c'eſt l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le ſuivre.

¶ L'on exigeroit de certains perſonnages qui ont une fois été capables d'une action noble, heroïque, & qui a été ſçûë de toute la terre, que ſans paroître comme épuiſez par un ſi grand effort, ils euſſent du moins dans le reſte de leur vie cette conduite ſage & judicieuſe qui ſe remarque même dans les hommes ordinaïres, qu'ils ne tombaſſent point dans des petiteſſes indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquiſe ; que ſe mêlant moins dans le peuple, & ne luy laiſſant pas le loiſir de les voir de prés, ils ne le fiſſent point paſſer de la curioſité & de l'admiration à l'indifference, & peut-être au mépris.

¶ Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de ſe corriger d'un ſeul défaut : ils ſont même ſi malheureux, que ce vice eſt ſouvent celuy qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche

qu'ils ne ſoient des hommes parfaits, & que leur reputation ne ſoit entiere : on ne leur demande point qu'ils ſoient plus éclairez & plus incorruptibles; qu'ils ſoient plus amis de l'ordre & de la diſcipline; plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public; plus graves : on veut ſeulement qu'ils ne ſoient point amoureux.

¶ Quelques hommes dans le cours de leur vie ſont ſi differens d'eux-mêmes par le cœur & par l'eſprit, qu'on eſt ſeur de ſe méprendre, ſi l'on en juge ſeulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeuneſſe. Tels étoient pieux, ſages, ſçavans, qui par cette moleſſe inſeparable d'une trop riante fortune ne le ſont plus. L'on en ſçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaiſirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'eſprit à les connoître; que les diſgraces enſuite ont rendu religieux, ſages, temperans : ces derniers ſont pour l'ordinaire de grands ſujets, & ſur qui l'on peut faire beaucoup de fond; ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adverſité; ils entent ſur cette extrême politeſſe que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne ſe défont jamais, un eſprit de regle, de reflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loiſir d'une mauvaiſe fortune.

Tout nôtre mal vient de ne pouvoir être

ſeuls; de là le jeu, le luxe, la diſſipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médiſance, l'envie, l'oubli de ſoy-même & de Dieu.

¶ L'homme ſemble quelquefois ne ſe ſuffire pas à ſoy-même, les tenebres, la ſolitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs; le moindre mal alors qui puiſſe luy arriver eſt de s'ennuyer.

¶ L'ennuy eſt entré dans le monde par la pareſſe, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaiſirs, du jeu, de la ſocieté; celuy qui aime le travail a aſſez de ſoy-même.

¶ La plûpart des hommes employent la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre miſerable.

¶ Il y a des ouvrages qui commencent par A & finiſſent par Z : le bon, le mauvais, le pire, tout y entre, rien en un certain genre n'eſt oublié; quelle recherche, quelle affectation dans ces ouvrages! On les appelle des jeux d'eſprit. De même il y a un jeu dans la conduite; on a commencé, il faut finir, on veut fournir toute la carriere, il ſeroit mieux ou de changer ou de ſuſpendre, mais il eſt plus rare & plus difficile de pourſuivre, on pourſuit, on s'anime par les contradictions, la vanité ſoûtient, ſupplée à la raiſon qui cede & qui ſe deſiſte; on porte ce raffinement

juſques dans les actions les plus vertueuſes, dans celles mêmes où il entre de la Religion.

¶ Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent; parce que leur pratique ne regardant que les choſes que nous ſommes étroitement obligez de faire, elle n'eſt pas ſuivie de grands éloges, qui eſt tout ce qui nous excite aux actions loüables, & qui nous ſoûtient dans nos entrepriſes. N** aime une pieté faſtueuſe qui luy attire l'intendance des beſoins des pauvres, le rend dépoſitaire de leur patrimoine, & fait de ſa maiſon un dépoſt public où ſe font les diſtributions; les gens à petits collets, & les *ſœurs griſes* y ont une libre entrée; toute une ville voit ſes aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il ſoit homme de bien, ſi ce n'eſt peut-être ſes creanciers?

¶ *Geronte* meurt de caducité, & ſans avoir fait ce teſtament qu'il projettoit depuis trente années; dix têtes viennent *ab inteſtat* partager la ſucceſſion : il ne vivoit depuis longtemps que par les ſoins d'*Aſterie* ſa femme, qui jeune encore s'étoit dévoüée à ſa perſonne, ne le perdoit pas de vûë, ſecouroit ſa vieilleſſe, & luy a enfin fermé les yeux. Il ne luy laiſſe pas aſſez de bien pour pouvoir ſe paſſer pour vivre d'un autre vieillard.

¶ Laiſſer perdre charges & benefices plûtôt que de vendre ou de reſigner même dans ſon extrême vieilleſſe, c'eſt ſe perſuader qu'on

n'eſt pas du nombre de ceux qui meurent; ou ſi l'on croit que l'on peut mourir, c'eſt s'aimer ſoy-même & n'aimer que ſoy.

¶ *Fauſte* eſt un diſſolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* ſon oncle n'a pû haïr ny desheriter.

Frontin neveu d'Aurele aprés vingt années d'une probité connuë, & d'une complaiſance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en ſa faveur; & ne tire de ſa dépoüille qu'une legere penſion que Fauſte unique legataire luy doit payer.

¶ Les haines ſont ſi longues & ſi opiniâtrées, que le plus grand ſigne de mort dans un homme malade, c'eſt la reconciliation.

¶ L'on s'inſinuë auprés de tous les hommes, ou en les flattant dans les paſſions qui occupent leur ame, ou en compatiſſant aux infirmitez qui affligent leur corps; en cela ſeul conſiſtent les ſoins que l'on peut leur rendre : de là vient que celuy qui ſe porte bien, & qui deſire peu de choſe, eſt moins facile à gouverner.

¶ La moleſſe & la volupté naiſſent avec l'homme, & ne finiſſent qu'avec luy; ny les heureux, ny les triſtes évenemens ne l'en peuvent ſeparer : c'eſt pour luy ou le fruit de la bonne fortune, ou un dédommagement de la mauvaiſe.

¶ C'eft une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens fe fouviennent d'avoir été jeunes, & combien il leur étoit difficile d'être chaftes & temperans; la premiere chofe qui arrive aux hommes aprés avoir renoncé aux plaifirs, ou par bienfeance, ou par laffitude, ou par regime, c'eft de les condamner dans les autres : il entre dans cette conduite une forte d'attachement pour les chofes mêmes que l'on vient de quitter; l'on aimeroit qu'un bien qui n'eft plus pour nous, ne fût plus auffi pour le refte du monde : c'eft un fentiment de jaloufie.

¶ Ce n'eft pas le befoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour, qui les rend avares; car il y en a de tels qui ont de fi grands fonds, qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude; & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puifqu'ils s'en privent eux-mêmes volontairement pour fatisfaire à leur avarice : ce n'eft point auffi l'envie de laiffer de plus grandes richeffes à leurs enfans, car il n'eft pas naturel d'aimer quelque autre chofe plus que foy-même, outre qu'il fe trouve des avares qui n'ont point d'heritiers. Ce vice eft plûtôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent auffi naturellement, qu'ils

ſuivoient leurs plaiſirs dans leur jeuneſſe, ou leur ambition dans l'âge viril; il ne faut ny vigueur, ny jeuneſſe, ny ſanté pour être avare; l'on n'a auſſi nul beſoin de s'empreſſer, ou de ſe donner le moindre mouvement pour épargner ſes revenus; il faut laiſſer ſeulement ſon bien dans ſes coffres & ſe priver de tout; cela eſt commode aux vieillards à qui il faut une paſſion, parce qu'ils ſont hommes.

¶ Il y a des gens qui ſont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris; qui eſſuyent les rigueurs des ſaiſons, qui ſe privent eux-mêmes de la ſocieté des hommes, & paſſent leurs jours dans la ſolitude, qui ſouffrent du preſent, du paſſé, & de l'avenir, dont la vie eſt comme une penitence continuelle; & qui ont ainſi trouvé le ſecret d'aller à leur perte par le chemin le plus penible : ce ſont les avares.

¶ Le ſouvenir de la jeuneſſe eſt tendre dans les vieillards; ils aiment les lieux où ils l'ont paſſée, les perſonnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce temps leur ſont cheres; ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter & pour la vieille danſe; ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages; ils ne peuvent encore deſapprouver des choſes qui ſervoient à leurs paſſions, qui étoient ſi utiles

à leurs plaiſirs, & qui en rappellent la memoire : comment pourroient-ils leur préferer de nouveaux uſages, & des modes toutes recentes, où ils n'ont nulle part, dont ils n'eſperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de ſi grands avantages contre la vieilleſſe.

¶ Une trop grande negligence, comme une exceſſive parure dans les vieillards multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

¶ Un vieillard eſt fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'eſprit.

¶ Un vieillard qui a vécu à la Cour, qui a un grand ſens & une memoire fidele, eſt un treſor ineſtimable; il eſt plein de faits & de maximes; l'on y trouve l'hiſtoire du ſiecle, revêtuë de circonſtances tres-curieuſes, & qui ne ſe liſent nulle part; l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs, qui ſont toûjours ſeures, parce qu'elles ſont fondées ſur l'experience.

¶ Les jeunes gens à cauſe des paſſions qui les amuſent, s'accommodent mieux de la ſolitude que les vieillards.

¶ *Phidippe* déja vieux raffine ſur la propreté & ſur la molleſſe, il paſſe aux petites délicateſſes; il s'eſt fait un art du boire, du manger, du repos & de l'exercice; les petites regles qu'il s'eſt preſcrites, & qui tendent

toutes aux aises de sa personne, il les observe avec scrupule, & ne les romproit pas pour une maîtresse, si le regime luy avoit permis d'en retenir; il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin luy rend necessaires : il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie, & il veut employer ce qui luy en reste à en rendre la perte plus douloureuse; n'apprehendoit-il pas assez de mourir?

¶ *Gnathon* ne vit que pour soy, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point : non content de remplir à une table la premiere place, il occupe luy seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour luy & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamez; le jus & les sausses luy dégoutent du menton & de la barbe; s'il enleve un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat & sur la nappe, on le suit à la trace; il mange haut & avec

grand bruit, il roule les yeux en mangeant, la table eſt pour luy un ratelier; il écure ſes dents, & il continuë à manger. Il ſe fait quelque part où il ſe trouve, une maniere d'établiſſement, & ne ſouffre pas d'être plus preſſé au Sermon ou au theatre que dans ſa chambre : il n'y a dans un caroſſe que les places du fond qui luy conviennent, dans toute autre, ſi on veut l'en croire, il palit & tombe en foibleſſe : s'il fait un voyage avec pluſieurs, il les prévient dans les hôtelleries, & il ſçait toûjours ſe conſerver dans la meilleure chambre le meilleur lit : il tourne tout à ſon uſage, ſes valets, ceux d'autruy courent dans le même temps pour ſon ſervice; tout ce qu'il trouve ſous ſa main luy eſt propre, hardes, équipages : il embaraſſe tout le monde, ne ſe contraint pour perſonne, ne plaint perſonne, ne connoît de maux que les ſiens, que ſa repletion & ſa bile; ne pleure point la mort des autres, n'apprehende que la ſienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

¶ *Cliton* n'a jamais eu en toute ſa vie que deux affaires, qui eſt de dîner le matin & de ſouper le ſoir, il ne ſemble né que pour la digeſtion; il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été ſervies au dernier repas où il s'eſt trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place en-

ſuite le roſt & les entremets, il ſe ſouvient exactement de quels plats on a relevé le premier ſervice, il n'oublie pas les *hors d'œuvre*, le fruit & les aſſiettes, il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il poſſede le langage des cuiſines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne ſoit point; il a ſur tout un palais ſûr, qui ne prend point le change, & il ne s'eſt jamais vû expoſé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin mediocre : c'eſt un perſonnage illuſtre dans ſon genre, & qui a porté le talent de ſe bien nourrir juſques où il pouvoit aller, on ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange ſi bien; auſſi eſt-il l'arbitre des bons morceaux, & il n'eſt gueres permis d'avoir du goût pour ce qu'il déſapprouve. Mais il n'eſt plus, il s'eſt fait du moins porter à table juſqu'au dernier ſoûpir : il donnoit à manger le jour qu'il eſt mort, quelque part où il ſoit il mange, & s'il revient au monde, c'eſt pour manger.

¶ *Ruffin* commence à griſonner; mais il eſt ſain, il a un viſage frais & un œil vif qui luy promettent encore vingt années de vie; il eſt gay, *jovial*, familier, indifferent; il rit de tout ſon cœur, & il rit tout ſeul & ſans ſujet; il eſt content de ſoy, des ſiens, de ſa petite fortune, il dit qu'il eſt heureux; il perd ſon fils

unique, jeune homme de grande eſperance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de ſa famille; il remet ſur d'autres le ſoin de le pleurer, il dit, *Mon fils eſt mort, cela fera mourir ſa mere,* & il eſt conſolé : il n'a point de paſſions, il n'a ny amis ny ennemis, perſonne ne l'embaraſſe, tout le monde luy convient, tout luy eſt propre, il parle à celuy qu'il voit une premiere fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il luy fait part bien-tôt de ſes *quolibets* & de ſes hiſtoriettes; on l'aborde, on le quitte ſans qu'il y faſſe attention, & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celuy qui prend ſa place.

¶ N** eſt moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne paſſe point ſoixante-huit ans, mais il a la goutte, & il eſt ſujet à une colique nephretique, il a le viſage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait marner ſa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne ſera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il eſpere qu'en moins de vingt années il luy donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la ruë** une maiſon de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il aſſure en touſſant & avec une voix frêle & debile, qu'on ne verra jamais la fin; il ſe promene tous les jours dans ſes atteliers ſur le bras d'un valet qui le

ſoulage, il montre à ſes amis ce qu'il a fait, & il leur dit ce qu'il a deſſein de faire. Ce n'eſt pas pour ſes enfans qu'il bâtit, car il n'en a point, ny pour ſes heritiers, perſonnes viles, & qui ſe ſont broüillées avec luy : c'eſt pour luy ſeul, & il mourra demain.

¶ *Antagoras* a un viſage trivial & populaire, un Suiſſe de Paroiſſe ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'eſt pas mieux connu que luy de toute la multitude : il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement, & le ſoir les ruës & les carrefours d'une Ville ; il plaide depuis quarante ans, plus proche de ſortir de la vie que de ſortir d'affaires : il n'y a point eu au Palais depuis tout ce temps de cauſes celebres ou de procedures longues & embroüillées où il n'ait du moins intervenu ; auſſi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat, & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le ſubſtantif & l'adjectif. Parent de tous, & haï de tous il n'y a gueres de familles dont il ne ſe plaigne, & qui ne ſe plaignent de luy : appliqué ſucceſſivement à ſaiſir une terre, à s'oppoſer au ſceau, à ſe ſervir d'un *committimus* ou à mettre un Arreſt à execution, outre qu'il aſſiſte chaque jour à quelques aſſemblées de creanciers ; par tout ſyndic de directions, & perdant à toutes les banqueroutes, il a des heures de reſte pour ſes viſites ;

vieil meuble de ruelle où il parle procés & dit des nouvelles : vous l'avez laiſſé dans une maiſon au Marais, vous le retrouvez au grand Faubourg, où il vous a prévenu, & où déja il redit ſes nouvelles & ſon procés : ſi vous plaidez vous-même, & que vous alliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le ſolliciter, le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras ſoit expedié.

¶ Tels hommes paſſent une longue vie à ſe défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent conſumez de vieilleſſe, aprés avoir cauſé autant de maux qu'ils en ont ſoufferts.

¶ Il faut des ſaiſies de terre, & des enlevemens de meubles, des priſons & des ſupplices, je l'avouë : mais juſtice, loix, & beſoins à part, ce m'eſt une choſe toûjours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ L'on voit certains animaux farouches, des mâles & des femelles répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlez du Soleil, attachez à la terre qu'ils foüillent, & qu'ils remuënt avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, & quand ils ſe levent ſur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils ſont des hommes ; ils ſe retirent la nuit dans des tanieres où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de ſemer, de la-

bourer & recüeillir pour vivre, & méritent ainſi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont ſemé.

¶ *Don Fernand* dans ſa Province eſt oiſif, ignorant, médiſant, querelleux, fourbe, intemperant, impertinent ; mais il tire l'épée contre ſes voiſins, & pour un rien il expoſe ſa vie ; il a tué des hommes, il ſera tué.

¶ Le noble de Province inutile à ſa patrie, à ſa famille, & à luy-même ; ſouvent ſans toit, ſans habits, & ſans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il eſt Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoiſie, occupé toute ſa vie de ſes parchemins & de ſes titres qu'il ne changeroit pas contre les maſſes d'un Chancelier.

¶ Il ſe fait generalement dans tous les hommes des combinaiſons infinies de la puiſſance, de la faveur, du genie, des richeſſes, des dignitez, de la nobleſſe, de la force, de l'induſtrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foibleſſe, de la ſtupidité, de la pauvreté, de l'impuiſſance, de la roture, & de la baſſeſſe : ces choſes mêlées enſemble en mille manieres differentes, & compenſées l'une par l'autre en divers ſujets, forment auſſi les divers états & les differentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous ſçavent le fort & le foible les uns des autres, agiſſent auſſi reciproquement comme ils croyent le devoir faire, connoiſſent



ceux qui leur font égaux, fentent la fuperiorité que quelques-uns ont fur eux, & celle qu'ils ont fur quelques autres ; & de là naiffent entr'eux ou la formalité, ou le refpect & la déference, ou la fierté & le mépris : de cette fource vient que dans les endroits publics, & où le monde fe raffemble, on fe trouve à tous momens entre celuy que l'on cherche à aborder ou à faluër, & cet autre que l'on feint de ne pas connoître, & dont l'on veut encore moins fe laiffer joindre ; que l'on fe fait honneur de l'un, & qu'on a honte de l'autre ; qu'il arrive même que celuy dont vous vous faites honneur, & que vous voulez retenir, eft celuy auffi qui eft embaraffé de vous, & qui vous quitte ; & que le même eft fouvent celuy qui rougit d'autruy, & dont on rougit, qui dédaigne icy, & qui là eft dédaigné ; il eft encore affez ordinaire de méprifer qui nous méprife ; quelle mifere ! & puis qu'il eft vray que dans un fi étrange commerce, ce que l'on penfe gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne reviendroit-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté, qui convient fi peu aux foibles hommes, & de compofer enfemble de fe traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiez, nous procureroit un auffi grand bien que celuy de ne mortifier perfonne.

¶ Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie [1], elle convient à tout le monde ; la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions ; elle nous console du bonheur d'autruy, des indignes préferences, des mauvais succés, du declin de nos forces ou de nôtre beauté ; elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs ; elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

¶ Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits chagrins ; rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer

1. L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne.

malheureux, par la fortune des Princes ou des Miniſtres qui me manque.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui eſt de ſe trouver en faute, & d'avoir quelque choſe à ſe reprocher.

¶ La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins ſont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perſeverance : leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens ; ils ſe laiſſent ſouvent devancer par d'autres qui ſont partis aprés eux, & qui marchent lentement, mais conſtamment.

¶ J'oſe preſque aſſurer que les hommes ſçavent encore mieux prendre des meſures que les ſuivre, reſoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut : on ſe propoſe fermement dans une affaire qu'on negocie, de taire une certaine choſe, & enſuite ou par paſſion, ou par une intemperance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'eſt la premiere qui échape.

¶ Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un mérite, ou plûtôt une vanité de s'empreſſer pour celles qui leur ſont étrangeres, & qui ne conviennent ny à leur état, ny à leur caractere.

¶ La difference d'un homme qui ſe revêt d'un caractere étranger à luy-même, quand il

rentre dans le ſien, eſt celle d'un maſque à un viſage.

¶ *Thelephe* a de l'eſprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne préſume d'en avoir : il eſt donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a d'eſprit, il n'eſt donc jamais dans ce qu'il a de force & d'étenduë ; ce raiſonnement eſt juſte : il a comme une barriere qui le ferme, & qui devroit l'avertir de s'arréter en deçà ; mais il paſſe outre, il ſe jette hors de ſa ſphere ; il trouve luy-même ſon endroit foible, & ſe montre par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne ſçait point, & de ce qu'il ſçait mal ; il entreprend au deſſus de ſon pouvoir, il deſire au delà de ſa portée ; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du loüable qu'il offuſque par l'affectation du grand ou du merveilleux ; on voit clairement ce qu'il n'eſt pas, & il faut deviner ce qu'il eſt en effet. C'eſt un homme qui ne ſe meſure point, qui ne ſe connoît point : ſon caractere eſt de ne ſçavoir pas ſe renfermer dans celuy qui luy eſt propre, & qui eſt le ſien.

¶ L'homme du meilleur eſprit eſt inégal, il ſouffre des accroiſſemens & des diminutions, il entre en verve, mais il en ſort : alors s'il eſt ſage, il parle peu, il n'écrit point, il ne cherche point à imaginer ny à plaire. Chante-

t-on avec un rhume ? ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le ſot eſt *Automate,* il eſt machine, il eſt reſſort, le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner & toûjours, & dans le même ſens, & avec la même égalité ; il eſt uniforme, il ne ſe dément point, qui l'a vû une fois, l'a vû dans tous les inſtans & dans toutes les periodes de ſa vie ; c'eſt tout au plus le bœuf qui meugle ou le merle qui ſifle, il eſt fixé & déterminé, par ſa nature, & j'oſe dire par ſon eſpece : ce qui paroît le moins en luy, c'eſt ſon ame, elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle ſe repoſe.

¶ Le ſot ne meurt point ; ou ſi cela luy arrive ſelon nôtre maniere de parler, il eſt vray de dire qu'il gagne à mourir, & que dans ce moment où les autres meurent, il commence à vivre : ſon ame alors penſe, raiſonne, infere, conclut, juge, prévoit, fait préciſément tout ce qu'elle ne faiſoit point ; elle ſe trouve dégagée d'une maſſe de chair, où elle étoit comme enſevelie ſans fonction, ſans mouvement, ſans aucun du moins qui fût digne d'elle : je dirois preſque qu'elle rougit de ſon propre corps, & des organes brutes & imparfaits, auſquels elle s'eſt vûë attachée ſi long-temps, & dont elle n'a pû faire qu'un ſot ou qu'un ſtupide : elle va d'égal avec les grandes ames, avec celles qui font les bonnes têtes, ou les hommes

d'esprit. L'ame d'*Alain* ne se démêle plus d'avec celles du grand CONDÉ, de RICHELIEU, de PASCAL, & de LINGENDES.

¶ La fausse délicatesse dans les actions libres, dans les mœurs ou dans la conduite n'est pas ainsi nommée, parce qu'elle est feinte; mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de complexion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit peril qui ne luy fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise palit à la vûë d'une souris, ou qui veut aimer les violettes, & s'évanoüit aux tubereuses.

¶ Qui oseroit se promettre de contenter les hommes? Un Prince, quelque bon & quelque puissant qu'il fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse luy-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoûte une chere splendide & une entiere liberté ; qu'il entre avec eux en societé des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, & que le Heros soit

humain & familier, il n'aura pas aſſez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choſes qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils deſerteroient la *table des Dieux*, & le *Nectar* avec le temps leur devient inſipide : ils n'heſitent pas de critiquer des choſes qui ſont parfaites; il y entre de la vanité & une mauvaiſe délicateſſe; leur goût, ſi on les en croit, eſt encore au delà de toute l'affectation qu'on auroit à les ſatisfaire, & d'une dépenſe toute royale que l'on feroit pour y réüſſir; il s'y mêle de la malignité qui va juſques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contens. Ces mêmes gens pour l'ordinaire ſi flatteurs & ſi complaiſans peuvent ſe démentir; quelquefois on ne les reconnoît plus, & l'on voit l'homme juſques dans le Courtiſan.

¶ L'affectation dans le geſte, dans le parler, & dans les manieres eſt ſouvent une ſuite de l'oiſiveté, ou de l'indifference ; & il ſemble qu'un grand attachement ou de ſerieuſes affaires jettent l'homme dans ſon naturel.

¶ Les hommes n'ont point de caracteres, ou s'ils en ont, c'eſt celuy de n'en avoir aucun qui ſoit ſuivi, qui ne ſe démente point, & où ils ſoient reconnoiſſables : ils ſouffrent beaucoup à être toûjours les mêmes, à perſeverer dans la regle ou dans le deſordre, & s'ils ſe délaſſent quelquefois d'une vertu par une

autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice; ils ont des passions contraires, & des foibles qui se contredisent; il leur coûte moins de joindre les extremitez, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre; ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excés, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il luy a été moins difficile de suivre la mode, & se faire devot; il luy eût coûté davantage d'être homme de bien.

¶ D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifferemment les plus grands desastres, s'échapent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens; ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point; c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les évenemens, où il y a de quoy faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle; mais qui se neglige sur tout le reste.

¶ L'on se repent rarement de parler peu, tres-souvent de trop parler; maxime usée & triviale que tout le monde sçait, & que tout le monde ne pratique pas.

¶ C'est se vanger contre soy-même, &

donner un trop grand avantage à ſes ennemis, que de leur imputer des choſes qui ne ſont pas vrayes, & de mentir pour les décrier.

¶ Si l'homme ſçavoit rougir de ſoy, quels crimes non ſeulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas?

¶ Si certains hommes ne vont pas dans le bien juſques où ils pourroient aller, c'eſt par le vice de leur premiere inſtruction.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'eſprit qui contribuë à les rendre ſages.

¶ Il faut aux enfans les verges & la ferule; il faut aux hommes faits une couronne, un ſceptre, un mortier, des fourrures, des faiſceaux, des timbales, des hoquetons. La raiſon & la juſtice dénuées de tous leurs ornemens ny ne perſuadent ny n'intimident : l'homme qui eſt eſprit ſe mene par les yeux & les oreilles.

¶ *Timon* ou le Miſantrope peut avoir l'ame auſtere & farouche, mais exterieurement il eſt civil & *ceremonieux;* il ne s'échape pas, il ne s'apprivoiſe pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & ſerieuſement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ny s'en faire des amis, ſemblable en ce ſens à une femme qui eſt en viſite chez une autre femme.

¶ La raiſon tient de la verité, elle eſt une; l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille; l'étude de la ſageſſe a moins d'étenduë que celle que l'on feroit des ſots & des impertinens; celuy qui n'a vû que des hommes polis & raiſonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demy; quelque diverſité qui ſe trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politeſſe donnent les mêmes apparences, font qu'on ſe reſſemble les uns aux autres par des dehors qui plaiſent reciproquement, qui ſemblent communs à tous, & qui font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte : celuy au contraire qui ſe jette dans le peuple ou dans la province, y fait bien-tôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choſes qui luy ſont nouvelles, dont il ne ſe doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre ſoupçon; il avance par des experiences continuelles dans la connoiſſance de l'humanité, il calcule preſque en combien de manieres differentes l'homme peut être inſupportable.

¶ Aprés avoir meurement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs penſées, de leurs ſentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on eſt reduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconſtance, que par l'opiniâtreté.

¶ Combien d'ames foibles, molles & indifferentes, ſans de grands défauts, & qui puiſſent fournir à la ſatyre. Combien de ſortes de ridicules répandus parmi les hommes; mais qui par leur ſingularité ne tirent point à conſequence, & ne ſont d'aucune reſſource pour l'inſtruction & pour la morale : ce ſont des vices uniques qui ne ſont pas contagieux, & qui ſont moins de l'humanité que de la perſonne.





DES JUGEMENS.



IEN ne reſſemble plus à la vive perſuaſion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les Hereſies.

¶ L'on ne penſe pas toûjours conſtamment d'un même ſujet : l'entêtement & le dégoût ſe ſuivent de prés.

¶ Les grandes choſes étonnent, & les petites rebuttent; nous nous apprivoiſons avec les unes & les autres par l'habitude.

¶ Deux choſes toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

¶ Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on penſoit tres-modeſtement avant leur élevation.

¶ La faveur des Princes n'exclud pas le mérite, & ne le ſuppoſe pas auſſi.

¶ Il eſt étonnant qu'avec tout l'orgueil

dont nous ſommes gonflez, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de nôtre jugement, nous negligions de nous en ſervir pour prononcer ſur le mérite des autres : la vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent : nous loüons ce qui eſt loüé, bien plus que ce qui eſt loüable.

¶ Je ne ſçay s'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à loüer, que ce qui eſt plus digne d'approbation & de loüange, & ſi la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus ſûr que l'envie, la jalouſie & l'antipathie. Ce n'eſt pas d'un Saint dont un devot[1] ſçait dire du bien, mais d'un autre devot : ſi une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux, que ce qu'elle approuve : ſi un Poëte louë les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils ſont mauvais & ſans conſequence.

¶ Les hommes ne ſe goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver reciproquement; action, conduite, penſée, expreſſion, rien ne plaît, rien ne contente; ils ſubſtituënt à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de

1. Faux devot.

ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penſeroient ou ce qu'ils écriroient ſur un tel ſujet, & ils ſont ſi pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autruy.

¶ Le commun des hommes eſt ſi enclin au déréglement & à la bagatelle; & le monde eſt ſi plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois aſſez que l'eſprit de ſingularité, s'il pouvoit avoir ſes bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite raiſon & d'une conduite reguliere.

Il faut faire comme les autres; maxime ſuſpecte, qui ſignifie preſque toûjours, il faut mal faire, dés qu'on l'étend au delà de ces choſes purement exterieures, qui n'ont point de ſuite, qui dépendent de l'uſage, de la mode ou des bien-ſéances.

¶ Si les hommes ſont hommes plûtôt qu'Ours & Pantheres; s'ils ſont équitables, s'ils ſe font juſtice à eux-mêmes, & qu'ils la rendent aux autres, que deviennent les loix, leur texte & le prodigieux accablement de leurs commentaires? que devient le *petitoire* & le *poſſeſſoire*, & tout ce qu'on appelle Juriſprudence? où ſe reduiſent même ceux qui doivent tout leur relief & toute leur enflure à l'autorité où ils ſont établis de faire valoir ces mêmes loix? Si ces mêmes hommes ont de la droiture & de la ſincerité; s'ils ſont

guéris de la prévention, où ſont évanoüies les diſputes de l'école, la ſcolaſtique, & les controverſes? S'ils ſont temperans, chaſtes & moderez, que leur ſert le myſterieux jargon de la medecine, & qui eſt une mine d'or pour ceux qui s'aviſent de le parler? Legiſtes, Docteurs, Medecins, quelle chûte pour vous, ſi nous pouvions tous, nous donner le mot de devenir ſages!

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix & de la guerre auroit-on dû ſe paſſer! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certains arts & de certaines ſciences qui ne devoient point être neceſſaires, & qui ſont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont nôtre malice eſt l'unique ſource!

Que de choſes depuis VARRON que VARRON a ignorées! Ne nous ſuffiroit-il pas même de n'être ſçavant que comme PLATON ou comme SOCRATE?

¶ Tel à un Sermon, à une Muſique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à ſa droite & à ſa gauche, ſur une choſe préciſément la même, des ſentimens préciſément oppoſez: cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais; le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres;

l'on ne risque gueres davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

¶ Le Phœnix de la Poësie *Chantante* renaît de ses cendres, il a vû mourir & revivre sa reputation en un même jour, ce juge même si infaillible & si ferme dans ses jugemens, le public, a varié sur son sujet, ou il se trompe ou il s'est trompé; celuy qui prononceroit aujourd'huy que Q** en un certain genre est mauvais Poëte, parleroit presque aussi mal que s'il eût dit il y a quelque temps *il est bon Poëte.*

¶ C. P. étoit riche, & C. N. ne l'étoit pas; la *Pucelle* & *Rodogune* méritoient chacune une autre avanture : ainsi l'on a toûjours demandé pourquoy dans telle ou telle profession, celuy-cy avoit fait sa fortune, & cet autre l'avoit manquée; & en cela les hommes cherchent la raison de leurs propres caprices, qui dans les conjonctures pressantes de leurs affaires, de leurs plaisirs, de leur santé, & de leur vie, leur font souvent laisser les meilleurs, & prendre les pires.

¶ La condition des Comediens étoit infame chez les Romains, & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.

¶ Il suffisoit à *Bathylle* d'être Pantomime pour être couru des Dames Romaines, à *Rhoé*

de danſer au theatre, à *Roſcie* & à *Nerine* de repreſenter dans les chœurs, pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace ſuites d'une trop grande puiſſance avoient ôté aux Romains le goût du ſecret & du myſtere; ils ſe plaiſoient à faire du theatre public celuy de leurs amours; ils n'étoient point jaloux de l'amphitheatre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtreſſes; leur goût n'alloit qu'à laiſſer voir qu'ils aimoient, non pas une belle perſonne, ou une excellente Comedienne, mais une Comedienne.

¶ Rien ne découvre mieux dans quelle diſpoſition ſont les hommes à l'égard des ſciences & des belles lettres, & de quelle utilité ils les croyent dans la republique, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils ſe forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art ſi mécanique ny de ſi vile condition, où les avantages ne ſoient plus ſeurs, plus prompts & plus ſolides. Le Comedien couché dans ſon caroſſe jette de la bouë au viſage de CORNEILLE qui eſt à pied. Chez pluſieurs, ſçavant & pedant ſont ſynonimes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'eſt aux doctes à ſe taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne paſſer que pour doctes.

¶ Il y a une ſorte de hardieſſe à ſoûtenir

devant certains esprits la honte de l'érudition: l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les sçavans, à qui ils ôtent les manieres du monde, le sçavoir vivre, l'esprit de societé, & qu'ils renvoyent ainsi dépoüillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible, & qui ne coûte aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celuy des Sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'Estrées, de Harlay, Bossuet, Seguier, Montausier, Wardes, Chevreuse, Novion, la Moignon, Scudery[1], Pelisson, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis; s'ils osent même citer les grands noms de Chartres, de Condé, de Conti, de Bourbon, du Maine, de Vendôme, comme de Princes qui ont sçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances, & l'atticisme des Grecs, & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce sont des exemples singuliers : & s'ils ont recours à de solides raisons, elles sont foibles contre la voix de la multitude. Il semble neanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution, & se donner seulement la peine de douter, si ce même esprit qui fait faire de si

1. Mlle de Scudery.

grands progrés dans les ſciences, qui fait bien penſer, bien juger, bien parler & bien écrire, ne pourroit point encore ſervir à être poli.

Il faut tres-peu de fonds pour la politeſſe dans les manieres; il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

¶ Il eſt ſçavant, dit un politique, il eſt donc incapable d'affaires, je ne luy confierois l'état de ma garderobe; & il a raiſon. OSSAT, XIMENES, RICHELIEU étoient ſçavans, étoient-ils habiles? ont-ils paſſé pour de bons Miniſtres? Il ſçait le Grec, continuë l'homme d'Etat, c'eſt un Grimaud, c'eſt un Philoſophe. Et en effet, une Fruitiere à Athenes ſelon les apparences parloit Grec, & par cette raiſon étoit Philoſophe : les BIGNONS, les LAMOIGNONS étoient de purs grimauds, qui en peut douter? ils ſçavoient le Grec. Quelle viſion, quel délire au grand, au ſage, au judicieux ANTONIN! de dire qu'*alors les peuples ſeroient heureux, ſi l'Empereur philoſophoit, ou ſi le Philoſophe, ou le grimaud venoit à l'Empire.*

Les langues ſont la clef ou l'entrée des ſciences, & rien davantage; le mépris des unes tombe ſur les autres : il ne s'agit point ſi les langues ſont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes; mais ſi elles ſont groſſieres ou polies; ſi les livres qu'elles ont formez, ſont d'un bon ou d'un mauvais goût.

Suppoſons que nôtre langue pût un jour avoir le ſort de la Grecque & de la Latine, ſeroit-on pedant quelques ſiecles aprés qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE ou LA FONTAINE?

¶ Je nomme *Euripile,* & vous dites, c'eſt un bel eſprit : vous dites auſſi de celuy qui travaille une poutre, il eſt Charpentier, & de celuy qui refait un mur, il eſt Maçon : je vous demande quel eſt l'attelier où travaille cet homme de métier, ce bel eſprit? quelle eſt ſon enſeigne? à quel habit le reconnoît-on? quels ſont ſes outils? eſt-ce le coin, ſont-ce le marteau ou l'enclume? où fend-il, où cogne-t-il ſon ouvrage, où l'expoſe-t-il en vente? Un ouvrier ſe pique d'être ouvrier; Euripile ſe pique-t-il d'être bel eſprit? s'il eſt tel, vous me peignez un fat, qui met l'eſprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ny ce qui eſt beau, ny ce qui eſt eſprit, ne ſçauroient s'appliquer ſerieuſement; & s'il eſt vray qu'il ne ſe pique de rien, je vous entends, c'eſt un homme ſage & qui a de l'eſprit : ne dites-vous pas encore du ſçavantaſſe, il eſt bel eſprit, & ainſi du mauvais Poëte? Mais vous-même vous croyez-vous ſans aucun eſprit? & ſi vous en avez, c'eſt ſans doute de celuy qui eſt beau & convenable; vous voilà donc un bel eſprit : ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, con-

tinuez, j'y conſens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les ſots ſans le moindre diſcernement, ou comme les ignorans qu'elle conſole d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

¶ Qu'on ne me parle jamais d'ancre, de papier, de plume, de ſtyle, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne ſe hazarde plus de me dire, vous écrivez ſi bien, *Antiſthene,* continuez d'écrire; ne verrons-nous point de vous un *in folio?* traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un ouvrage ſuivi, methodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajoûter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui eſt, & qui ſera livre. *Berylle* tombe en ſyncope à la vûë d'un chat, & moy à la vûë d'un livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vétu, ſuis-je dans ma chambre à l'abri du Nort, ay-je un lit de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la place? j'ay un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ay beaucoup de vent qui ne ſert à rien, ay-je un grain de ce métal qui procure toutes choſes? Le vil Praticien groſſit ſon memoire, ſe fait rembourſer des frais qu'il n'avance pas, & il a pour gendre un Comte ou un Magiſtrat. Un homme *rouge* ou *feüille-morte* devient Commis, & bien-tôt plus riche que ſon Maître, il

le laiſſe dans la roture, & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes. BB** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. Un autre Charlatan arrive icy de delà les Monts avec une malle, il n'eſt pas déchargé, que les penſions courent, & il eſt prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercure* eſt *Mercure,* & rien davantage, & l'or ne peut payer ſes mediations & ſes intrigues; on y ajoûte la faveur & les diſtinctions. Et ſans parler que des gains licites, on paye au Thuillier ſa thuille, & à l'ouvrier ſon temps & ſon ouvrage; paye-t-on à un Auteur ce qu'il penſe & ce qu'il écrit? & s'il penſe tres-bien, le paye-t-on tres-largement? ſe meuble-t-il, s'annoblit-il à force de penſer & d'écrire juſte? Il faut que les hommes ſoient habillez, qu'ils ſoient raſez, il faut que retirez dans leurs maiſons ils ayent une porte qui ferme bien; eſt-il neceſſaire qu'ils ſoient inſtruits? folie, ſimplicité, imbecillité! continuë Antiſthene, de mettre l'enſeigne d'Auteur ou de Philoſophe : avoir, s'il ſe peut, un *Office lucratif,* qui rende la vie aimable, qui faſſe prêter à ſes amis, & donner à ceux qui ne peuvent rendre: écrire alors par jeu, par oiſiveté, & comme *Tityre* ſifle ou jouë de la flûte; cela, ou rien: j'écris à ces conditions, & je cede ainſi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge,

& me diſent, vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre, DU BEAU, DU BON, DU VRAY. DES IDÉES. DU PREMIER PRINCIPE, *par Antiſthene vendeur de marée.*

¶ Si les Ambaſſadeurs des Princes étrangers étoient des Singes inſtruits à marcher ſur leurs pieds de derriere, & à ſe faire entendre par interprete, nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celuy que nous donne la juſteſſe de leurs réponſes, & le bon ſens qui paroît quelquefois dans leurs diſcours. La prévention du païs, jointe à l'orgüeil de la nation, nous fait oublier que la raiſon eſt de tous les climats, & que l'on penſe juſte par tout où il y a des hommes : nous n'aimerions pas à être traitez ainſi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle conſiſte à être épouvantez de voir d'autres peuples raiſonner comme nous.

Tous les étrangers ne ſont pas barbares, & tous nos compatriotes ne ſont pas civiliſez : de même toute campagne n'eſt pas agreſte[1], & toute ville n'eſt pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois eſt doux & inſinuant, le Bourgeois au contraire & le Magiſtrat groſſiers, & dont la ruſticité eſt hereditaire.

1. Ce terme s'entend icy metaphoriquement.

¶ Avec un langage ſi pur, une ſi grande recherche dans nos habits, des mœurs ſi cultivées, de ſi belles loix & un viſage blanc, nous ſommes barbares pour quelques peuples.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raiſon, & les fait vomir, nous dirions, cela eſt bien barbare.

¶ Ce Prelat ſe montre peu à la Cour, il n'eſt de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes; il ne joüe ny à grande ny à petite prime, il n'aſſiſte ny aux fêtes ny aux ſpectacles, il n'eſt point homme de cabale, & il n'a point l'eſprit d'intrigue; toûjours dans ſon Evêché, où il fait une reſidence continuelle, il ne ſonge qu'à inſtruire ſon peuple par la parole, & à l'édifier par ſon exemple; il conſume ſon bien en des aumônes, & ſon corps par la penitence; il n'a que l'eſprit de regularité, & il eſt imitateur du zele & de la pieté des Apôtres. Les temps ſont changez, & il eſt menacé ſous ce regne d'un titre plus éminent.

¶ Ne pourroit-on point faire comprendre aux perſonnes d'un certain caractere & d'une profeſſion ſerieuſe, pour ne rien dire de plus, qu'ils ne ſont point obligez à faire dire d'eux, qu'ils joüent, qu'ils chantent, & qu'ils badinent comme les autres hommes, & qu'à les

voir ſi plaiſans & ſi agreables, on ne croiroit point qu'ils fuſſent d'ailleurs ſi reguliers & ſi ſeveres; oſeroit-on même leur inſinuer qu'ils s'éloignent par de telles manieres de la politeſſe dont ils ſe piquent; qu'elle aſſortit au contraire & conforme les dehors aux conditions, qu'elle évite le contraſte, & de montrer le même homme ſous des figures differentes, & qui font de luy un compoſé bizarre, ou un groteſque.

¶ Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure ſur une ſeule & premiere vûë; il y a un interieur, & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modeſtie couvre le mérite, & le maſque de l'hipocriſie cache la malignité; il n'y a qu'un tres-petit nombre de connoiſſeurs qui diſcerne, & qui ſoit en droit de prononcer; ce n'eſt que peu à peu, & forcez même par le temps & les occaſions que la vertu parfaite, & le vice conſommé viennent enfin à ſe declarer.

Fragment

¶ « .... Il diſoit que l'eſprit dans cette « belle perſonne étoit un diamant bien mis « en œuvre, & continuant de parler d'elle; « c'eſt, ajoûtoit-il, comme une nuance de « raiſon & d'agrément qui occupe les yeux & « le cœur de ceux qui luy parlent, on ne ſçait

« ſi on l'aime ou ſi on l'admire; il y a en elle
« de quoy faire une parfaite amie, il y a auſſi
« de quoy vous mener plus loin que l'amitié:
« trop jeune & trop fleurie pour ne pas plaire,
« mais trop modeſte pour ſonger à plaire, elle
« ne tient compte aux hommes que de leur
« mérite, & ne croit avoir que des amis : pleine
« de vivacitez & capable de ſentimens elle ſur-
« prend & elle intereſſe; & ſans rien ignorer
« de ce qui peut entrer de plus délicat & de
« plus fin dans les converſations, elle a encore
« ces ſaillies heureuſes qui entr'autres plai-
« ſirs qu'elles ſont, diſpenſent toûjours de la
« replique : elle vous parle comme celle qui
« n'eſt pas ſçavante, qui doute & qui cherche
« à s'éclaircir, & elle vous écoute comme celle
« qui ſçait beaucoup, qui connoît le prix de
« ce que vous luy dites, & auprés de qui vous
« ne perdez rien de ce qui vous échape. Loin
« de s'appliquer à vous contredire avec eſprit,
« & d'imiter *Elvire* qui aime mieux paſſer
« pour une femme vive, que marquer du bon
« ſens & de la juſteſſe, elle s'approprie vos
« ſentimens, elle les croit ſiens, elle les étend,
« elle les embellit, vous étes content de vous
« d'avoir penſé ſi bien & d'avoir mieux dit
« encore que vous n'aviez crû. Elle eſt toû-
« jours au deſſus de la vanité, ſoit qu'elle
« parle ſoit qu'elle écrive, elle oublie les traits
« où il faut des raiſons, elle a déja compris

« que la ſimplicité eſt éloquence : s'il s'agit de
« ſervir quelqu'un & de vous jetter dans les
« mêmes interêts, laiſſant à Elvire les jolis
« diſcours & les belles lettres qu'elle met à
« tous uſages, *Artenice* n'employe auprés de
« vous que la ſincerité, l'ardeur, l'empreſſe-
« ment & la perſuaſion. Ce qui domine en
« elle c'eſt le plaiſir de la lecture, avec le goût
« des perſonnes de nom & de reputation, moins
« pour en être connuë que pour les connoître :
« on peut la loüer d'avance de toute la ſageſſe
« qu'elle aura un jour, & de tout le mérite
« qu'elle ſe prépare par les années ; puiſ-
« qu'avec une bonne conduite elle a de meil-
« leures intentions, des principes ſûrs, utiles
« à celles qui ſont comme elle expoſées aux
« ſoins & à la flatterie ; & qu'étant aſſez par-
« ticuliere ſans pourtant être farouche, ayant
« même un peu de penchant pour la retraite,
« il ne luy ſçauroit peut-être manquer que
« les occaſions, ou ce qu'on appelle un grand
« theatre pour y faire briller toutes ſes ver-
« tus. »

¶ Une belle femme eſt aimable dans ſon naturel, elle ne perd rien à être negligée, & ſans autre parure que celle qu'elle tire de ſa beauté & de ſa jeuneſſe : une grace naïve éclatte ſur ſon viſage, anime ſes moindres actions ; il y auroit moins de peril à la voir

avec tout l'attirail de l'ajuftement & de la mode. De même un homme de bien eft refpectable par luy-même, & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre fa perfonne plus grave, & fa vertu plus fpécieufe : un air reformé, une modeftie outrée, la fingularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoûtent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le fardent, & font peut-être qu'il eft moins pur, & moins ingenu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce font comme des extremitez qui fe touchent & dont le milieu eft dignité; cela ne s'appelle pas être grave, mais en joüer le perfonnage : celuy qui fonge à le devenir ne le fera jamais : ou la gravité n'eft point, ou elle eft naturelle; & il eft moins difficile d'en defcendre que d'y monter.

¶ Un homme de talent & de reputation, s'il eft chagrin & auftere, il effarouche les jeunes gens, les fait penfer mal de la vertu, & la leur rend fufpecte d'une trop grande reforme & d'une pratique trop ennuyeufe; s'il eft au contraire d'un bon commerce, il leur eft une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieufement, avoir des vûës ferieufes fans renoncer aux plaifirs honnêtes; il leur devient un exemple qu'on peut fuivre.

¶ La phifionomie n'eft pas une regle qui

nous ſoit donnée pour juger des hommes : elle nous peut ſervir de conjecture.

¶ L'air ſpirituel eſt dans les hommes, ce que la regularité des traits eſt dans les femmes; c'eſt le genre de beauté où les plus vains puiſſent aſpirer.

¶ Un homme qui a beaucoup de mérite & d'eſprit, & qui eſt connu pour tel, n'eſt pas laid, même avec des traits qui ſont difformes; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas ſon impreſſion.

¶ Combien d'art pour rentrer dans la nature; combien de temps, de regles, d'attention & de travail pour danſer avec la même liberté & la même grace que l'on ſçait marcher, pour chanter comme on parle, parler & s'exprimer comme l'on penſe, jetter autant de force, de vivacité, de paſſion & de perſuaſion dans un diſcours étudié & que l'on prononce dans le public, qu'on en a quelquefois naturellement & ſans préparation dans les entretiens les plus familiers.

¶ Ceux qui ſans nous connoître aſſez, penſent mal de nous, ne nous ſont pas de tort; ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le fantôme de leur imagination.

¶ Il y a de petites regles, des devoirs, des bienſeances attachées aux lieux, aux temps, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point à force d'eſprit, & que l'uſage apprend ſans

nulle peine; juger des hommes par les fautes qui leur échapent en ce genre, avant qu'ils ſoient aſſez inſtruits, c'eſt en juger par leurs ongles, ou par la pointe de leurs cheveux; c'eſt vouloir un jour être détrompé.

¶ Je ne ſçay s'il eſt permis de juger des hommes par une faute qui eſt unique; & ſi un beſoin extrême, ou une violente paſſion, ou un premier mouvement tirent à conſequence.

¶ Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des perſonnes, eſt ſouvent la verité.

¶ Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ſes paroles, on eſt expoſé à dire en moins d'une heure le oüy & le non ſur une même choſe, ou ſur une même perſonne, déterminé ſeulement par un eſprit de ſocieté & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celuy-cy & celüy-là qui en parlent differemment.

¶ Un homme partial eſt expoſé à de petites mortifications; car comme il eſt également impoſſible que ceux qu'il favoriſe ſoient toûjours heureux ou ſages, & que ceux contre qui il ſe declare ſoient toûjours en faute ou malheureux, il naiſt de là qu'il luy arrive ſouvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais ſuccés de ſes amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

¶ Un homme ſujet à ſe laiſſer prévenir, s'il oſe remplir une dignité ou ſeculiere ou Eccleſiaſtique, eſt un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'eſt chargé d'une harangue, un ſourd qui juge d'une ſymphonie; foibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la miſere de la prévention : il faut ajoûter qu'elle eſt un mal deſeſperé, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait deſerter les égaux, les inferieurs, les parens, les amis, juſqu'aux medecins; ils ſont bien éloignez de le guérir, s'ils ne peuvent le faire convenir de ſa maladie, ny des remedes, qui ſeroient d'écouter, de douter, de s'informer & de s'éclaircir : les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, ceux qui ne délient leur langue que pour le menſonge & l'interêt, ſont les charlatans en qui il ſe confie, & qui luy font avaler tout ce qui leur plaît; ce ſont eux auſſi qui l'empoiſonnent & qui le tuënt.

¶ La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on décide ſur les moindres veritez avant qu'elles ſoient connuës clairement & diſtinctement, eſt aſſez belle & aſſez juſte, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des perſonnes.

¶ Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nôtre eſprit, de nos mœurs & de nos manieres, que

l'indignité & le mauvais caractere de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on neglige un homme de mérite, l'on sçait encore admirer un sot.

¶ Un sot est celuy qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

¶ Un fat est celuy que les sots croyent un homme de mérite.

¶ L'impertinent est un fat outré; le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte : l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense; il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot, il est composé de l'un & de l'autre.

¶ Les vices partent d'une dépravation du cœur; les défauts d'un vice de tempérament; le ridicule d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celuy qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractere; l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot; la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule reside tantôt dans celuy qui en effet est ridicule, & tantôt dans l'imagination de ceux qui croyent voir le ridicule où il n'est point, & ne peut être.

¶ La groſſiereté, la ruſticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'eſprit.

¶ Le ſtupide eſt un ſot qui ne parle point, en cela plus ſupportable que le ſot qui parle.

¶ La même choſe ſouvent eſt dans la bouche d'un homme d'eſprit, une naïveté ou un bon mot; & dans celle du ſot, une ſottiſe.

¶ Si le fat pouvoit craindre de mal parler, il ſortiroit de ſon caractere.

¶ L'une des marques de la mediocrité de l'eſprit, eſt de toûjours conter.

¶ Le ſot eſt embaraſſé de ſa perſonne; le fat a l'air libre & aſſuré; l'impertinent paſſe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

¶ Le ſuffiſant eſt celuy en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires, ſe trouve jointe à une tres-grande mediocrité d'eſprit.

Un grain d'eſprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la compoſition du ſuffiſant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom, dés qu'on s'en plaint, c'eſt l'arrogant.

¶ L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoyque dans une diſtance inégale de ſes deux extrêmes.

La diſtance qu'il y a de l'honnête homme

à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & eſt ſur le point de diſparoître.

L'habile homme eſt celuy qui cache ſes paſſions, qui entend ſes interêts, qui y ſacrifie beaucoup de choſes, qui a ſçû acquerir du bien, ou en conſerver.

L'honnête homme eſt celuy qui ne vole pas ſur les grands chemins, & qui ne tuë perſonne, dont les vices enfin ne ſont pas ſcandaleux.

On connoît aſſez qu'un homme de bien eſt honnête homme, mais il eſt plaiſant d'imaginer que tout honnête homme n'eſt pas homme de bien.

L'homme de bien eſt celuy qui n'eſt ny un ſaint ny un devot[1], & qui s'eſt borné à n'avoir que de la vertu.

¶ Talent, goût, eſprit, bon ſens, choſes differentes, non incompatibles.

Entre le bon ſens & le bon goût il y a la difference de la cauſe à ſon effet.

Entre eſprit & talent il y a la proportion du tout à ſa partie.

Appelleray-je homme d'eſprit, celuy qui borné & renfermé dans quelque art, ou même dans une certaine ſcience qu'il exerce dans une grande perfection, ne montre hors de là ny jugement, ny memoire, ny vivacité, ny

1. Faux devot.

mœurs, ny conduite, qui ne m'entend pas, qui ne penſe point, qui s'énonce mal; un Muſicien, par exemple, qui aprés m'avoir comme enchanté par ſes accords, ſemble s'être remis avec ſon luth dans un même étuy, ou n'être plus ſans cet inſtrument, qu'une machine démontée, à qui il manque quelque choſe, & dont il n'eſt pas permis de rien attendre.

Que diray-je encore de l'eſprit du jeu, pourroit-on me le définir? ne faut-il ny prévoyance, ny fineſſe, ny habileté pour joüer l'ombre ou les échez? & s'il en faut, pourquoy voit-on des imbecilles qui y excellent, & de tres-beaux genies qui n'ont pû même atteindre la mediocrité, à qui une piece ou une carte dans les mains, trouble la vûë, & fait perdre contenance?

Il y a dans le monde quelque choſe, s'il ſe peut, de plus incomprehenſible. Un homme paroît groſſier, lourd, ſtupide, il ne ſçait pas parler, ny raconter ce qu'il vient de voir; s'il ſe met à écrire, c'eſt le modele des bons contes, il fait parler les animaux, les arbres, les pierres, tout ce qui ne parle point : ce n'eſt que legereté, qu'élegance, que beau naturel, & que délicateſſe dans ſes ouvrages.

Un autre eſt ſimple, timide, d'une ennuyeuſe converſation; il prend un mot pour un autre, & il ne juge de la bonté de ſa piece

que par l'argent qui luy en revient, il ne ſçait pas la reciter ny lire ſon écriture : laiſſez-le s'élever par la compoſition, il n'eſt pas au deſſous d'AUGUSTE, de POMPÉE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il eſt Roy, & un grand Roy, il eſt politique, il eſt Philoſophe; il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir; il peint les Romains; ils ſont plus grands & plus Romains dans ſes vers, que dans leur hiſtoire.

Voulez-vous quelque autre prodige; concevez un homme facile, doux, complaiſant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux; imaginez-vous un homme ſimple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris; mais permettez-luy de ſe recüeillir, ou plûtôt de ſe livrer à un genie, qui agit en luy, j'oſe dire, ſans qu'il y prenne part, & comme à ſon inſçû; quelle verve! quelle élevation! quelles images! quelle latinité! Parlez-vous d'une même perſonne? me direz-vous; oüy, du même, de *Theodas*, & de luy ſeul. Il crie, il s'agite, il ſe roule à terre, il ſe releve, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il ſort une lumiere qui brille & qui réjoüit; diſons-le ſans figure, il parle comme un fou, & penſe comme un homme ſage; il dit ridiculement des choſes vrayes, & follement des choſes ſenſées & raiſonnables; on eſt ſurpris de voir

naître & éclore le bon ſens du ſein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorſions : qu'ajoûteray-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne ſçait; ce ſont en luy comme deux ames qui ne ſe connoiſſent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes ſeparées. Il manqueroit un trait à cette peinture ſi ſurprenante, ſi j'oubliois de dire qu'il eſt tout à la fois avide & inſatiable de loüanges, prêt de ſe jetter aux yeux de ſes critiques, & dans le fond aſſez docile pour profiter de leur cenſure. Je commence à me perſuader moy-même que j'ay fait le portrait de deux perſonnages tout differens : il ne ſeroit pas même impoſſible d'en trouver un troiſiéme dans Theodas; car il eſt bon homme, il eſt plaiſant homme, & il eſt excellent homme.

¶ Aprés l'eſprit de diſcernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce ſont les diamans & les perles.

¶ Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & cheri par tout où il ſe trouve, eſt petit dans ſon domeſtique & aux yeux de ſes proches qu'il n'a pû reduire à l'eſtimer : tel autre au contraire, prophete dans ſon païs joüit d'une vogue qu'il a parmi les ſiens, & qui eſt reſſerrée dans l'enceinte de ſa maiſon; s'applaudit d'un mérite rare & ſingulier, qui luy eſt accordé par ſa famille dont il eſt l'i-

dole, mais qu'il laiſſe chez ſoy toutes les fois qu'il ſort, & qu'il ne porte nulle part.

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation, à peine ceux qu'il croit ſes amis, luy pardonnent-ils un mérite naiſſant, & une premiere vogue qui ſemble l'aſſocier à la gloire dont ils ſont déja en poſſeſſion : l'on ne ſe rend qu'à l'extremité, & aprés que le Prince s'eſt declaré par les récompenſes; tous alors ſe rapprochent de luy, & de ce jour-là ſeulement il prend ſon rang d'homme de mérite.

¶ Nous affectons ſouvent de loüer avec exageration des hommes aſſez mediocres, & de les élever, s'il ſe pouvoit, juſqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous ſommes las d'admirer toûjours les mêmes perſonnes, ou parce que leur gloire ainſi partagée offenſe moins nôtre vûë & nous devient plus douce & plus ſupportable.

¶ L'on voit des hommes que le vent de la faveur pouſſe d'abord à pleines voiles; ils perdent en un moment la terre de vûë & font leur route; tout leur rit, tout leur ſuccede, action, ouvrage, tout eſt comblé d'éloges & de récompenſes, ils ne ſe montrent que pour être embraſſez & felicitez : il y a un rocher immobile qui s'éleve ſur une côte, les flots ſe briſent au pied; la puiſſance, les richeſſes, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous

les vents ne l'ébranlent pas, c'eſt le public, où ces gens échouënt.

¶ Il eſt ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autruy, ſeulement par rapport à celuy qui nous occupe. Ainſi le Poëte rempli de grandes & ſublimes idées eſtime peu le diſcours de l'Orateur, qui ne s'exerce ſouvent que ſur de ſimples faits : & celuy qui écrit l'hiſtoire de ſon païs ne peut comprendre, qu'un eſprit raiſonnable employe ſa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers ſiecles traite toute autre doctrine de ſcience triſte, vaine & inutile; pendant qu'il eſt peut-être mépriſé du Geometre.

¶ Tel a aſſez d'eſprit pour exceller dans une certaine matiere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit ſe taire ſur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoiſſance; il ſort hardiment des limites de ſon genie, mais il s'égare, & fait que l'homme illuſtre parle comme un ſot.

¶ *Herille* ſoit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philoſophes, que le vin enyvre, & à l'Orateur Romain que l'eau le tempere; s'il ſe jette dans la morale, ce n'eſt pas luy, c'eſt le divin Platon qui aſſure que la vertu eſt aimable, le vice odieux, ou que l'un & l'autre ſe tournent en habitude : les choſes les plus

communes, les plus triviales, & qu'il eſt même capable de penſer, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'eſt ny pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ny peut-être pour ſe faire honneur de ce qu'il ſçait. Il veut citer.

¶ C'eſt ſouvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour ſien; il n'eſt pas relevé, il tombe avec des gens d'eſprit ou qui ſe croyent tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'eſt au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre; ce n'eſt qu'un fait, & qu'on ne ſe croit pas obligé de ſçavoir; il eſt dit avec plus d'inſinuation, & reçû avec moins de jalouſie, perſonne n'en ſouffre : on rit s'il faut rire, & s'il faut admirer, on admire.

¶ On a dit de Socrate qu'il étoit en délire, & que c'étoit un fou tout plein d'eſprit; mais ceux des Grecs qui parloient ainſi d'un homme ſi ſage paſſoient pour fous. Ils diſoient, quels bizarres portraits nous fait ce Philoſophe! quelles mœurs étranges & particulieres ne décrit-il point! où a-t-il rêvé, creuſé, raſſemblé des idées ſi extraordinaires? quelles couleurs, quel pinceau! ce ſont des chimeres; ils ſe trompoient, c'étoient des monſtres, c'étoient des vices, mais peints au naturel, on croyoit les voir, ils faiſoient peur. Socrate s'éloignoit du Cinique, il épargnoit les per-

ſonnes, & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaiſes.

¶ Celuy qui eſt riche par ſon ſçavoir faire, connoît un Philoſophe, ſes preceptes, ſa morale & ſa conduite, & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions, que celle qu'il s'eſt propoſée luy-même toute ſa vie, dit en ſon cœur; je le plains, je le tiens échoüé ce rigide cenſeur, il s'égare & il eſt hors de route, ce n'eſt pas ainſi que l'on prend le vent, & que l'on arrive au délicieux port de la fortune : & ſelon ſes principes il raiſonne juſte.

Je pardonne, dit *Antiſthius*, à ceux que j'ay loüez dans mon ouvrage, s'ils m'oublient; qu'ay-je fait pour eux, ils étoient loüables. Je le pardonnerois moins à tous ceux dont j'ay attaqué les vices ſans toucher à leurs perſonnes, s'ils me devoient un auſſi grand bien que celuy d'être corrigez; mais comme c'eſt un évenement qu'on ne voit point, il ſuit de là que ny les uns ny les autres ne ſont tenus de me faire du bien.

L'on peut, ajoûte ce Philoſophe, envier ou refuſer à mes écrits leur récompenſe; on ne ſçauroit en diminuer la reputation; & ſi on le fait, qui m'empêchera de le mépriſer?

¶ Il eſt bon d'être Philoſophe, il n'eſt gueres utile de paſſer pour tel : il n'eſt pas permis de traiter quelqu'un de Philoſophe;

ce ſera toûjours luy dire une injure, juſqu'à ce qu'il ait plû aux hommes d'en ordonner autrement, & en reſtituant à un ſi beau nom ſon idée propre & convenable, de luy concilier toute l'eſtime qui luy eſt dûë.

¶ Il y a une Philoſophie qui nous éleve au deſſus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puiſſans; qui nous fait negliger les poſtes, & ceux qui les procurent; qui nous exempte de deſirer, de demander, de prier, de ſolliciter, d'importuner; & qui nous ſauve même l'émotion & l'exceſſive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philoſophie qui nous ſoûmet & nous aſſujettit à toutes ces choſes en faveur de nos proches ou de nos amis : c'eſt la meilleure.

¶ C'eſt abreger, & s'épargner mille diſcuſſions, que de penſer de certaines gens, qu'ils ſont incapables de parler juſte; & de condamner ce qu'ils diſent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous ſentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoy.

¶ Les mêmes défauts qui dans les autres ſont lourds & inſupportables, ſont chez nous comme dans leur centre, ils ne peſent plus, on ne les ſent pas : tel parle d'un autre, & en

fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint luy-même.

Rien ne nous corrigeroit plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avoüer & de les reconnoître dans les autres; c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

¶ La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir : celuy qui a la memoire fidele & une grande prévoyance, est hors du peril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait luy-même; ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle luy sera un jour inévitable.

¶ Le guerrier & le politique non plus que le joüeur habile, ne font pas le hazard; mais ils le préparent, ils l'attirent, & semblent presque le déterminer : non seulement ils sçavent ce que le sot & le poltron ignorent, je veux dire, se servir du hazard quand il arrive; ils sçavent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard, ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive, ils gagnent; si c'est cet autre, ils gagnent encore; un même point souvent les fait gagner de plusieurs manieres : ces hommes sages peuvent être loüez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, & le

hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

¶ Je ne mets au dessus d'un grand politique que celuy qui neglige de le devenir, & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

¶ Il y a dans les meilleurs conseils de quoy déplaire; ils viennent d'ailleurs que de nôtre esprit, c'est assez pour être rejettez d'abord par présomption & par humeur; & suivis seulement par necessité, ou par reflexion.

¶ Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie! quelle autre fortune mieux soûtenuë, sans interruption, sans la moindre disgrace! les premiers postes, l'oreille du Prince, d'immenses tresors, une santé parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur! des conseils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de suivre, des biens que l'on n'a point fait, des maux au contraire que l'on a fait, ou par soy-même, ou par les autres : en un mot de toute sa prosperité.

¶ L'on gagne à mourir, d'être loüé de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celuy de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison.*

Le bruit court que Pison est mort, c'est une grande perte, c'étoit un homme de bien, &

qui méritoit une plus longue vie; il avoit de l'esprit & de l'agréement, de la fermeté & du courage; il étoit sûr, genereux, fidele : ajoûtez, pourvû qu'il soit mort.

¶ La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foy, le désinteressement & la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décreditement du genre humain.

¶ Tel soulage les miserables, qui neglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre éleve un nouvel édifice, qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisiéme fait des presens & des largesses, & ruine ses creanciers; je demande, la pitié, la liberalité, la magnificence sont-ce les vertus d'un homme injuste? ou plûtôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice.

¶ Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans differer : la faire attendre, c'est injustice.

Ceux-là font bien, ou font ce qu'ils doivent, qui font ce qu'ils doivent. Celuy qui dans toute sa conduite laisse long-temps dire de soy qu'il fera bien, fait tres-mal.

¶ L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour, & qui passe sa vie à faire digestion, qu'il meurt de faim, pour exprimer

qu'il n'eſt pas riche, ou que ſes affaires ſont fort mauvaiſes; c'eſt une figure, on le diroit plus à la lettre de ſes creanciers.

¶ L'honnêteté, les égards & la politeſſe des perſonnes avancées en âge de l'un & de l'autre ſexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux temps.

¶ C'eſt un excés de confiance dans les parens d'eſperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la negliger.

¶ Quand il feroit vray, ce que pluſieurs diſent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ny une autre complexion, qu'elle ne change rien dans ſon fond, & ne touche qu'aux ſuperficies, je ne laiſſerois pas de dire qu'elle ne luy eſt pas inutile.

¶ Il n'y a que de l'avantage pour celuy qui parle peu, la préſomption eſt qu'il a de l'eſprit; & s'il eſt vray qu'il n'en manque pas, la préſomption eſt qu'il l'a excellent.

¶ Ne ſonger qu'à ſoy & au preſent, ſource d'erreur dans la politique.

¶ Le plus grand malheur aprés celuy d'être convaincu d'un crime, eſt ſouvent d'avoir eu à s'en juſtifier. Tels arreſts nous déchargent & nous renvoyent abſous, qui ſont infirmez par la voix du peuple.

¶ Un homme eſt fidele à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter

avec exactitude, perſonne ne le loüe, ny ne le deſapprouve, on n'y penſe pas; tel autre y revient aprés les avoir negligées dix années entieres, on ſe récrie, on l'exalte; cela eſt libre : moy je le blâme d'un ſi long oubli de ſes devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

¶ Le flatteur n'a pas aſſez bonne opinion de ſoy, ny des autres.

¶ Tels ſont oubliez dans la diſtribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoy les oublier,* qui, ſi l'on s'en étoit ſouvenu, auroient fait dire, *pourquoy s'en ſouvenir :* d'où vient cette contrarieté? Eſt-ce du caractere de ces perſonnes, ou de l'incertitude de nos jugemens; ou même de tous les deux.

¶ L'on dit communément; aprés un tel, qui ſera Chancelier? qui ſera Primat des Gaules? qui ſera Pape? on va plus loin; chacun ſelon ſes ſouhaits ou ſon caprice fait ſa promotion, qui eſt ſouvent de gens plus vieux & plus caducs que celuy qui eſt en place; & comme il n'y a pas de raiſon qu'une dignité tuë celuy qui s'en trouve revétu, qu'elle ſert au contraire à le rajeunir, & à donner au corps & à l'eſprit de nouvelles reſſources, ce n'eſt pas un évenement fort rare à un titulaire d'enterrer ſon ſucceſſeur.

¶ La diſgrace éteint les haines & les jalouſies : celuy-là peut bien faire, qui ne nous

aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite, il n'y a ſorte de vertus qu'on ne luy pardonne, il ſeroit un Heros impunément.

Rien n'eſt bien d'un homme diſgracié, vertus, mérite, tout eſt dédaigné, ou mal expliqué, ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur, qu'il ne craigne ny le fer ny le feu, qu'il aille d'auſſi bonne grace à l'ennemy que BAYARD & MONTREVEL [1]; c'eſt un bravache, on en plaiſante : il n'a plus de quoy être un Heros.

Je me contredis, il eſt vray, accuſez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens; je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent ſi differemment.

¶ Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion ſur les choſes les plus ſerieuſes, comme ſur celles qui leur ont parû les plus ſeures & les plus vrayes. Je ne hazarderay pas d'avancer que le feu en ſoy & indépendamment de nos ſenſations, n'a aucune chaleur, c'eſt à dire rien de ſemblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à ſon approche, de peur que quelque jour il ne devienne auſſi chaud qu'il a jamais été. J'aſſureray auſſi peu qu'une ligne droite tombant ſur une autre ligne droite, fait deux

1. Marq. de Montrevel Comm. Gen. D. L. C. Lieut. Gen.

angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque choſe de plus ou de moins, je ne ſois raillé de ma propoſition : auſſi dans un autre genre je diray à peine avec toute la France : VAUBAN eſt infaillible, on n'en appelle point; qui me garantiroit que dans peu de temps on n'inſinuëra pas que même ſur le ſiege, qui eſt ſon fort & où il décide ſouverainement, il erre quelquefois, ſujet aux fautes comme *Antiphile.*

¶ Si vous en croyez des perſonnes aigries l'une contre l'autre, & que la paſſion domine, l'homme docte eſt un *Sçavantaſſe;* le Magiſtrat un Bourgeois ou un Praticien; le Financier un *Maltotier,* & le Gentilhomme un *Gentillâtre;* mais il eſt étrange que de ſi mauvais noms que la colere & la haine ont ſçû inventer, deviennent familiers, & que le dédain tout froid & tout paiſible qu'il eſt, oſe s'en ſervir.

¶ Vous vous agitez, vous vous donnez un grand mouvement, ſur tout lorſque les ennemis commencent à fuïr, & que la victoire n'eſt plus douteuſe, ou devant une ville aprés qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un ſiege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part, à prévenir les ordres du General de peur de les ſuivre, & à chercher les occaſions, plûtôt que de les at-

tendre & les recevoir; vôtre valeur feroit-elle fauffe?

¶ Faites garder aux hommes quelque pofte où ils puiffent être tuez, & où neanmoins ils ne foient pas tuez : ils aiment l'honneur & la vie.

¶ A voir comme les hommes aiment la vie, pouvoit-on foupçonner qu'ils aimaffent quelque autre chofe plus que la vie, & que la gloire qu'ils préferent à la vie, ne fût fouvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'efprit de mille gens, ou qu'ils ne connoiffent point, ou qu'ils n'eftiment point.

¶ Ceux qui ny Guerriers ny Courtifans vont à la Guerre & fuivent la Cour, qui ne font pas un fiege, mais qui y affiftent, ont bien-tôt épuifé leur curiofité fur une place de guerre, quelque furprenante qu'elle foit, fur la tranchée, fur l'effet des bombes & du canon, fur les coups de main, comme fur l'ordre & le fuccés d'une attaque qu'ils entrevoyent; la refiftance continuë, les pluyes furviennent, les fatigues croiffent, on plonge dans la fange, on a à combattre les faifons & l'ennemi, on peut être forcé dans fes lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extremitez! on perd courage, on murmure, eft-ce un fi grand inconvenient que de lever un fiege? Le falut de l'Etat dépend-il d'une citadelle de plus ou de moins? ne faut-il pas,

ajoûtent-ils, fléchir ſous les ordres du Ciel qui ſemble ſe declarer contre nous, & remettre la partie à un autre temps? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils oſoient dire, l'opiniâtreté du General qui ſe roidit contre les obſtacles, qui s'anime par la difficulté de l'entrepriſe, qui veille la nuit & s'expoſe le jour pour la conduire à ſa fin. A-t-on capitulé, ces hommes ſi découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédiſent les ſuites, exagerent la neceſſité qu'il y avoit de la faire, le peril & la honte qui ſuivoient de s'en deſiſter, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible; ils reviennent avec la Cour, paſſent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardez de la bourgeoiſie qui eſt aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils ſe croyent braves; revenus chez eux ils vous étourdiſſent de flancs, de redans, de ravelins, de fauſſe-braye, de courtines, & de chemin couvert; ils rendent compte des endroits où l'*envie de voir* les a portez, & où *il ne laiſſoit pas d'y avoir du peril,* des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi : ils taiſent ſeulement qu'ils ont eu peur.

¶ C'eſt le plus petit inconvenient du monde que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue; il laiſſe à l'Orateur ce

qu'il a d'efprit, de bon fens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne luy ôte rien; mais on ne laiffe pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une efpece de honte & de ridicule, s'expofent par de longs, & fouvent d'inutiles difcours, à en courir tout le rifque.

¶ Ceux qui employent mal leur temps font les premiers à fe plaindre de fa briéveté; comme ils le confument à s'habiller, à manger, à dormir, à de fots difcours, à fe refoudre fur ce qu'ils doivent faire, & fouvent à ne rien faire, ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaifirs; ceux au contraire qui en font un meilleur ufage, en ont de refte.

Il n'y a point de Miniftre fi occupé qui ne fçache perdre chaque jour deux heures de temps, cela va loin à la fin d'une longue vie; & fi le mal eft encore plus grand dans les autres conditions des hommes, quelle perte infinie ne fe fait pas dans le monde d'une chofe fi précieufe, & dont l'on fe plaint qu'on n'a point affez!

¶ Il y a des creatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une ame qui eft efprit, dont toute la vie eft occupée, & toute l'attention eft réünie à fcier du marbre; cela eft bien fimple, c'eft bien peu de chofe : il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui font entierement inutiles, & qui paffent les jours à ne

rien faire; c'eſt encore moins que de ſcier du marbre.

¶ La plûpart des hommes oublient ſi fort qu'ils ont une ame, & ſe répandent en tant d'actions & d'exercices, où il ſemble qu'elle eſt inutile, que l'on croit parler avantageuſement de quelqu'un, en diſant qu'il penſe, cet éloge même eſt devenu vulgaire; qui pourtant ne met cet homme qu'au deſſus du chien, ou du cheval.

¶ A quoy vous divertiſſez-vous? à quoy paſſez-vous le temps? vous demandent les ſots & les gens d'eſprit : ſi je replique que c'eſt à ouvrir les yeux & à voir, à prêter l'oreille & à entendre, à avoir la ſanté, le repos, la liberté, ce n'eſt rien dire; les ſolides biens, les grands biens, les ſeuls biens ne ſont pas comptez, ne ſe font pas ſentir : joüez-vous? maſquez-vous? il faut répondre.

Eſt-ce un bien pour l'homme que la liberté, ſi elle peut être trop grande & trop étenduë, telle enfin qu'elle ne ſerve qu'à luy faire deſirer quelque choſe, qui eſt d'avoir moins de liberté.

La liberté n'eſt pas oiſiveté, c'eſt un uſage libre du temps, c'eſt le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'eſt pas ne rien faire; c'eſt être ſeul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce ſens que la liberté!

¶ CESAR n'étoit point trop vieux pour penſer à la conqueſte de l'Univers[1]; il n'avoit point d'autre beatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom aprés ſa mort; né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne pouvoit mieux employer ſon temps qu'à conquerir le monde. ALEXANDRE étoit bien jeune pour un deſſein ſi ſerieux; il eſt étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plûtôt rompu ſon entrepriſe.

¶ UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNÉ DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITÉ DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRÉ A L'UNIVERS PAR SES DIVINES QUALITEZ, ET PAR UNE VERTU ANTICIPÉE, QUE LES ENFANS DES HEROS SONT PLUS PROCHES DE L'ESTRE QUE LES AUTRES HOMMES[2].

¶ Si le monde dure ſeulement cent millions d'années, il eſt encore dans toute ſa fraîcheur, & ne fait preſque que commencer; nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches, & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des ſiecles ſi reculez : mais ſi l'on juge par le paſſé de l'avenir,

1. V. les penſées de M. Paſcal ch. 31. où il dit le contraire.
2 Contre la maxime latine & triviale.

quelles choſes nouvelles nous ſont inconnuës dans les arts, dans les ſciences, dans la nature, & j'oſe dire dans l'hiſtoire! quelles découvertes ne fera-t-on point! quelles differentes revolutions ne doivent pas arriver ſur toute la face de la terre, dans les Etats & dans les Empires! quelle ignorance eſt la nôtre! & quelle legere experience que celle de ſix ou ſept mille ans!

¶ Il n'y a point de chemin trop long à qui marche lentement & ſans ſe preſſer; il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

¶ Ne faire ſa cour à perſonne, ny attendre de quelqu'un qu'il vous faſſe la ſienne; douce ſituation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

¶ Le monde eſt pour ceux qui ſuivent les Cours ou qui peuplent les Villes; la nature n'eſt que pour ceux qui habitent la campagne, eux ſeuls vivent, eux ſeuls du moins connoiſſent qu'ils vivent.

¶ Pourquoy me faire froid, & vous plaindre de ce qui m'eſt échapé ſur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours? étes-vous vicieux, ô *Thraſille?* je ne le ſçavois pas, & vous me l'apprenez; ce que je ſçay eſt que vous n'étes plus jeune.

Et vous qui voulez être offenſé perſonnellement de ce que j'ay dit de quelques Grands, ne criez-vous point de la bleſſure d'un autre?

étes-vous dédaigneux, mal-faifant, mauvais plaifant, flatteur, hipocrite? je l'ignorois, & ne penfois pas à vous, j'ay parlé des Grands.

¶ L'efprit de modération & une certaine fageffe dans la conduite, laiffent les hommes dans l'obfcurité; il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirez, ou peut être de grands vices.

¶ Les hommes fur la conduite des grands & des petits indifferemment, font prévenus, charmez, enlevez par la réüffite, il s'en faut peu que le crime heureux ne foit loüé comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus : c'eft un noir attentat, c'eft une falle & odieufe entreprife, que celle que le fuccés ne fçauroit juftifier.

¶ Les hommes feduits par de belles apparences & de fpécieux prétextes, goûtent aifément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec interêt, il leur plaît même par la hardieffe ou par la nouveauté que l'on luy impute, ils y font déja accoûtumez, & n'en attendent que le fuccés, lorfque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & fans nulle crainte de fe tromper, qu'il étoit temeraire & ne pouvoit réüffir.

¶ Il y a de tels projets, d'un fi grand éclat, & d'une confequence fi vafte; qui font parler les hommes fi long-temps; qui font tant efpe-

rer, ou tant craindre ſelon les divers interêts des peuples, que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y ſont commiſes : il ne peut pas avoir paru ſur la Scene avec un ſi bel appareil, pour ſe retirer ſans rien dire; quelques affreux perils qu'il commence à prévoir dans la ſuite de ſon entrepriſe, il faut qu'il l'entame, le moindre mal pour luy, eſt de la manquer.

¶ Dans un méchant homme il n'y a pas de quoy faire un grand homme : loüez ſes vûës & ſes projets, admirez ſa conduite, exagerez ſon habileté à ſe ſervir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ſes fins; ſi ſes fins ſont mauvaiſes, la prudence n'y a aucune part; & où manque la prudence, trouvez la grandeur ſi vous le pouvez.

¶ Un ennemi eſt mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, deſtinée à paſſer le Rhin; il ſçavoit la guerre, & ſon experience pouvoit être ſecondée de la fortune, quels feux de joye a-t-on vûs, quelle fête publique? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux, & dont l'averſion devient populaire : ce n'eſt point préciſément par les progrés qu'ils ſont, ny par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout treſſaille juſqu'aux enfans, dés que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en eſt délivrée.

¶ O temps! ô mœurs! s'écrie *Heraclite,* ô malheureux ſiecle! ſiecle rempli de mauvais exemples, où la vertu ſouffre, où le crime domine, où il triomphe! Je veux être un *Lycaon,* un *Ægyſte,* l'occaſion ne peut être meilleure, ny les conjonctures plus favorables, ſi je deſire du moins de fleurir & de proſperer. Un homme dit, je paſſeray la mer, je dépoüilleray mon pere de ſon patrimoine, je le chaſſeray luy, ſa femme, ſon heritier de ſes Terres & de ſes Etats; & comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devoit apprehender, c'étoit le reſſentiment de pluſieurs Rois qu'il outrage en la perſonne d'un ſeul Roy : mais ils tiennent pour luy; ils luy ont preſque dit, paſſez la mer, dépoüillez vôtre pere, montrez à tout l'Univers qu'on peut chaſſer un Roy de ſon Royaume, ainſi qu'un petit Seigneur de ſon Château, ou un Fermier de ſa métairie, qu'il n'y ait plus de difference entre de ſimples particuliers & nous; nous ſommes las de ces diſtinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis ſous nos pieds, peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, ſe livrer eux-mêmes à un Etranger; & qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux, & de leur puiſſance. Qui pourroit voir des choſes ſi triſtes avec des yeux ſecs, & une ame tranquille? Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privileges; il n'y a aucun

titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre : la dignité Royale ſeule n'a plus de privileges; les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un ſeul toûjours bon & magnanime ouvre ſes bras à une famille malheureuſe; tous les autres ſe liguent comme pour ſe vanger de luy, & de l'appuy qu'il donne à une cauſe qui leur eſt commune : l'eſprit de pique & de jalouſie prévaut chez eux à l'interêt de l'honneur, de la Religion, & de leur état; eſt-ce aſſez? à leur interêt perſonnel & domeſtique; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur ſucceſſion, de leurs droits comme hereditaires : enfin dans tout l'homme l'emporte ſur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, ſe délivroit luy-même d'un fatal ennemi, alloit joüir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire; il la neglige pour une guerre douteuſe. Ceux qui ſont nez arbitres & mediateurs temporiſent; & lors qu'ils pourroient avoir déja employé utilement leur mediation, ils la promettent. O paſtres, continuë Heraclite! O ruſtres qui habitez ſous le chaume & dans les cabanes! ſi les évenemens ne vont point juſqu'à vous; ſi vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes; ſi on ne parle plus d'hommes dans vos contrées, mais ſeulement de renards & de loups cerviers, recevez-moy parmi vous à manger vôtre pain noir, & à boire l'eau de vos ciſternes.

¶ Petits hommes, hauts de ſix pieds, tout au plus ſept, qui vous enfermez aux foires comme geans, & comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë, dés que vous allez juſques à huit pieds; qui vous donnez ſans pudeur de la *hauteſſe* & de l'*éminence*, qui eſt tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voiſines du Ciel, & qui voyent les nuages ſe former au deſſous d'elles : eſpece d'animaux glorieux & ſuperbes, qui mépriſez toute autre eſpece, qui ne faites pas même comparaiſon avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite.* Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups raviſſans, des lions furieux, malicieux comme un ſinge;* & vous autres, qui étes-vous? j'entends corner ſans ceſſe à mes oreilles, *l'homme eſt un animal raiſonnable;* qui vous a paſſé cette définition, ſont-ce les loups, les ſinges, & les lions, ou ſi vous vous l'étes accordée à vous-mêmes? c'eſt déja une choſe plaiſante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur, laiſſez-les un peu ſe définir eux-mêmes, & vous verrez comme ils s'oublieront, & comme vous ſerez traitez. Je ne parle point, ô hommes, de vos legeretez, de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au deſſous de la taupe & de la tortuë, qui vont ſagement leur petit train,

& qui ſuivent, ſans varier, l'inſtinct de leur nature; mais écoutez-moy un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui eſt fort leger, & qui fait une belle deſcente ſur la perdrix, voilà un bon oiſeau; & d'un lévrier qui prend un liévre corps à corps, c'eſt un bon lévrier; je conſens auſſi que vous diſiez d'un homme qui court le ſanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint & qui le perce, voilà un brave homme : mais ſi vous voyez deux chiens qui s'abboyent, qui s'affrontent, qui ſe mordent & ſe déchirent, vous dites, voilà de ſots animaux, & vous prenez un bâton pour les ſeparer : que ſi l'on vous diſoit que tous les chats d'un grand païs ſe ſont aſſemblez par milliers dans une plaine, & qu'aprés avoir miaulé tout leur ſaoul, ils ſe ſont jettez avec fureur les uns ſur les autres, & ont joüé enſemble de la dent & de la griffe; que de cette mêlée il eſt demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats ſur la place, qui ont infecté l'air à dix lieuës de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable *ſabat* dont on ait jamais oüy parler? & ſi les loups en faiſoient de même, quels hurlemens, quelle boucherie! & ſi les uns ou les autres vous diſoient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce diſcours qu'ils la mettent à ſe trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainſi, & à aneantir leur propre eſpece; ou aprés l'avoir conclu,

ne ririez-vous pas de tout vôtre cœur de l'ingenuité de ces pauvres bêtes? Vous avez déja en animaux raisonnables, & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieusement; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête; au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire reciproquement de larges playes d'où peut couler vôtre sang jusqu'à la derniere goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échaper : mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille maniere de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuënt tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine; vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toîts, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlevent les voûtes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la nourrice; & c'est là encore où *gist* la gloire, elle aime le *remuë-*

menage, & elle eſt perſonne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défenſives, & dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer, ce qui eſt ſans mentir une jolie parure, & qui me fait ſouvenir de ces quatre puces celebres que montroit autrefois un charlatan ſubtil ouvrier ; dans une phiole où il avoit trouvé le ſecret de les faire vivre ; il leur avoit mis à chacune une ſalade en tête, leur avoit paſſé un corps de cuiraſſe, mis des braſſarts, des genoüilleres, la lance ſur la cuiſſe, rien ne leur manquoit, & en cet équipage elles alloient par ſauts & par bonds dans leur bouteille : feignez un homme de la taille du mont *Athos,* pourquoy non ; une ame ſeroit-elle embaraſſée d'animer un tel corps ? elle en ſeroit plus au large ; ſi cet homme avoit la vûë aſſez ſubtile pour vous découvrir quelque part ſur la terre avec vos armes offenſives & défenſives, que croyez-vous qu'il penſeroit de petits marmouzets ainſi équipez, & de ce que vous appellez guerre, cavalerie, infanterie, un memorable ſiege, une fameuſe journée, n'entendray-je donc plus bourdonner d'autre choſe parmi vous ? le monde ne ſe diviſe-t-il plus qu'en regimens, & en compagnies ? tout eſt-il devenu bataillon ou eſcadron ? *Il a pris une ville, il en a pris une ſeconde, puis une troiſiéme ; il a gagné une bataille, deux batailles ; il chaſſe l'ennemi, il*

vainc ſur mer, il vainc ſur terre, eſt-ce de quelqu'un de vous autres, eſt-ce d'un geant, d'un *Athos* que vous parlez? vous avez ſur tout un homme pâle & livide qui n'a pas ſur ſoy dix onces de chair, & que l'on croiroit jetter à terre du moindre ſouffle, il fait neanmoins plus de bruit que quatre autres, & met tout en combuſtion, il vient de pêcher en eau trouble une Iſle toute entiere; ailleurs à la verité il eſt battu & pourſuivi, mais il ſe ſauve par *les marais;* & ne veut écouter ny paix ny treve. Il a montré de bonne heure ce qu'il ſçavoit faire, il a mordu le ſein de ſa nourrice, elle en eſt morte la pauvre femme, je m'entends, il ſuffit; en un mot il étoit né ſujet, & il ne l'eſt plus; au contraire il eſt le maître, & ceux qu'il a domptez & mis ſous le joug, vont à la charruë & labourent de bon courage; ils ſemblent même apprehender, les bonnes gens, de pouvoir ſe délier un jour & de devenir libres, car ils ont étendu la corroye & allongé le foüet de celuy qui les fait marcher, ils n'oublient rien pour accroître leur ſervitude : ils luy font paſſer l'eau pour ſe faire d'autres vaſſaux & s'acquerir de nouveaux domaines; il s'agit, il eſt vray, de prendre ſon pere & ſa mere par les épaules, & de les jetter hors de leur maiſon, & ils l'aident dans une ſi honnête entrepriſe : les gens de delà l'eau & ceux d'en deçà ſe cottiſent & mettent chacun

du leur, pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable; les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-cy aux *Pictes* & aux *Saxons*; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, & autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des Comtes ou des Marquis dont la terre fourmille, mais des Princes & des Souverains; ils viennent trouver cet homme dés qu'il a sifflé, ils se découvrent dés son anti-chambre, & ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes Princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs & sur leurs préséances, & qui consument pour les regler, les mois entiers dans une diette? Que fera ce nouvel *Arconte* pour payer une si aveugle soûmission, & pour répondre à une si haute idée qu'on a de luy? S'il se livre une bataille, il doit la gagner, & en personne; si l'ennemi fait un siege, il doit le luy faire lever, & avec honte, à moins que tout l'Ocean ne soit entre luy & l'ennemi; il ne sçauroit moins faire en faveur de ses Courtisans : *Cesar* luy-même ne doit-il pas venir en grossir le nombre? il en attend du moins d'importans services; car ou l'Arconte échouëra avec ses alliez, ce qui est plus difficile qu'impossible à concevoir; ou s'il réüssit, & que rien ne luy resiste, le voilà tout porté avec ses alliez jaloux

de la religion & de la puiſſance de Ceſar, pour fondre ſur luy, pour luy enlever l'*Aigle,* & le reduire luy & ſon heritier à la *faſce d'argent* & aux païs hereditaires. Enfin c'en eſt fait, ils ſe ſont tous livrez à luy volontairement, à celuy peut-être de qui ils devoient ſe défier davantage : *Eſope* ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voiſinage du Lyon, dont le ſeul rugiſſement luy fait peur; elle ſe refugie auprés de la bête, qui luy fait parler d'accommodement & la prend ſous ſa protection, qui ſe termine enfin à les croquer tous, l'un aprés l'autre.*



DE LA MODE.

NE choſe folle & qui découvre bien nôtre petiteſſe, c'eſt l'aſſujettiſſement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la ſanté & la conſcience. La viande noire eſt hors de mode, & par cette raiſon inſipide : ce ſeroit pécher contre la mode que de guérir de la fiévre par la ſaignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-temps par *Theotime;* ſes tendres exhortations ne ſauvoient plus que le peuple, & Theotime a vû ſon ſucceſſeur.

¶ La curioſité n'eſt pas un goût pour ce qui eſt bon ou ce qui eſt beau, mais pour ce qui eſt rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'eſt pas un attachement à ce qui eſt parfait, mais à ce qui eſt couru, à ce qui eſt à la mode. Ce n'eſt pas un amuſement, mais une paſſion, & ſouvent ſi violente, qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petiteſſe de ſon objet.

Ce n'eſt pas une paſſion qu'on a generalement pour les choſes rares & qui ont cours; mais qu'on a ſeulement pour une certaine choſe qui eſt rare, & pourtant à la mode.

Le fleuriſte a un jardin dans un Faubourg, il y court au lever du Soleil, & il en revient à ſon coucher; vous le voyez planté, & qui a pris racine au milieu de ſes tulippes & devant la *ſolitaire,* il ouvre de grands yeux, il frotte ſes mains, il ſe baiſſe, il la voit de plus prés, il ne l'a jamais vûë ſi belle, il a le cœur épanoüi de joye; il la quitte pour l'*orientale,* de là il va à la *veuve,* il paſſe au *drap d'or,* de celle-cy à l'*agathe,* d'où il revient enfin à la *ſolitaire,* où il ſe fixe, où il ſe laſſe, où il s'aſſit, où il oublie de dîner; auſſi eſt-elle nuancée, bordée, huilée, à pieces emportées, elle a un beau vaſe ou un beau calice; il la contemple, il l'admire, Dieu & la nature ſont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de ſa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, & qu'il donnera pour rien quand les tulippes ſeront negligées, & que les œillets auront prévalu. Cet homme raiſonnable, qui a une ame, qui a un culte & une religion, revient chez ſoy fatigué, affamé, mais fort content de ſa journée; il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richeſſe des moiſſons, d'une ample recolte, d'une bonne ven-

dange, il eſt curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre; parlez-luy de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les peſches ont donné avec abondance, c'eſt pour luy un idiome inconnu, il s'attache aux ſeuls pruniers, il ne vous répond pas; ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine eſpece, toute autre que vous luy nommez le fait ſourire & ſe mocquer; il vous mene à l'arbre, cüeille artiſtement cette prune exquiſe, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela? cela eſt-il divin? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs; & là-deſſus ſes narines s'enflent, il cache avec peine ſa joye & ſa vanité par quelques dehors de modeſtie. O l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais aſſez loüer & admirer! homme dont il ſera parlé dans pluſieurs ſiecles; que je voye ſa taille & ſon viſage pendant qu'il vit, que j'obſerve les traits & la contenance d'un homme qui ſeul entre les mortels poſſede une telle prune.

Un troiſiéme que vous allez voir, vous parle des curieux ſes confreres, & ſur tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais; penſez-vous qu'il cherche à s'inſtruire par les medailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de cer-

tains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne hiſtoire, rien moins; vous croyez peut-être que toute la peine qu'il ſe donne pour recouvrer une *teſte,* vient du plaiſir qu'il ſe fait de ne voir pas une ſuite d'Empereurs interrompuë, c'eſt encore moins : Diognete ſçait d'une medaille le *fruſt,* le *feloux* & la *fleur de coin,* il a une tablette dont toutes les places ſont garnies à l'exception d'une ſeule, ce vuide luy bleſſe la vûë, & c'eſt préciſément & à la lettre pour le remplir, qu'il employe ſon bien & ſa vie.

Vous voulez, ajoûte *Democede,* voir mes eſtampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre; vous en rencontrez une qui n'eſt ny noire, ny nette, ny deſſinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapiſſer un jour de fête le petit-pont ou la ruë neuve; il convient qu'elle eſt mal gravée, plus mal deſſinée, mais il aſſure qu'elle eſt d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a preſque pas été tirée, que c'eſt la ſeule qui ſoit en France de ce deſſein, qu'il l'a achetée tres-cher, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur : j'ay, continuë-t-il, une ſenſible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux eſtampes pour le reſte de mes jours; j'ay tout *Calot* hormis une ſeule qui n'eſt pas à la verité de ſes bons ouvrages, au contraire c'eſt un des moindres, mais qui

m'acheveroit Calot, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette eſtampe, & je deſeſpere enfin d'y réüſſir : cela eſt bien rude.

Tel autre fait la ſatyre de ces gens qui s'engagent par inquietude ou par curioſité dans de longs voyages, qui ne font ny memoires ny relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui deſirent ſeulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de paſſer des rivieres qu'on n'appelle ny la Seine ny la Loire ; qui ſortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être abſens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce ſatyrique parle juſte, & ſe fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les livres en apprennent plus que les voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ſes diſcours qu'il a une bibliotheque, je ſouhaite de la voir, je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maiſon, où dés l'eſcalier je tombe en foibleſſe d'une odeur de maroquin noir dont ſes livres ſont tous couverts ; il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils ſont dorez ſur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un aprés l'autre, dire que ſa gallerie eſt remplie, à quelques endroits prés, qui ſont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres

arrangez ſur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajoûter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaiſir; je le remercie de ſa complaiſance, & ne veux non plus que luy voir ſa tannerie, qu'il appelle bibliotheque.

Quelques-uns par une intemperance de ſçavoir, & par ne pouvoir ſe reſoudre à renoncer à aucune ſorte de connoiſſance, les embraſſent toutes & n'en poſſedent aucune; ils aiment mieux ſçavoir beaucoup, que de ſçavoir bien, & être foibles & ſuperficiels dans diverſes ſciences, que d'être ſûrs & profonds dans une ſeule; ils trouvent en toutes rencontres celuy qui eſt leur maître & qui les redreſſe, ils ſont les duppes de leur vaine curioſité, & ne peuvent au plus par de longs & penibles efforts, que ſe tirer d'une ignorance craſſe.

D'autres ont la clef des ſciences, où ils n'entrent jamais; ils paſſent leur vie à déchiffrer les langues Orientales & les langues du Nort, celles des deux Indes, celles des deux pôles, & celle qui ſe parle dans la lune; les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres & les plus magiques ſont précisément ce qui réveille leur paſſion & qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui ſe bornent ingenuëment à ſçavoir leur langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine : ces

gens lisent toutes les histoires & ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun; c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande; mais à la verité la meilleure recolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer, ils plient sous le faix, leur memoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens, il se fait bâtir un Hôtel si beau, si riche & si orné, qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se resoudre à le loüer à un Prince ou à un homme d'affaires, se retire au galetas, où il acheve sa vie, pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent, & qui viennent là du Palais Royal, du Palais L...G...& du Luxembourg : on heurte sans fin à cette belle porte ; tous demandent à voir la maison, & personne à voir Monsieur.

On en sçait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux, à qui ils ne peuvent pas donner une dot, que dis-je, elles ne sont pas vétuës, à peine nourries; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc; qui sont pauvres, & la source de leur misere n'est pas fort loin; c'est un garde-meuble chargé & embarassé de bustes rares, déja poudreux & couverts

d'ordures, dont la vente les mettroit au large, mais qu'ils ne peuvent se resoudre à mettre en vente.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la sale, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est voliere; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme, les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu, on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens ayent abboyé : ce n'est plus pour Diphile un agreable amusement, c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire; il passe les jours, ces jours qui échapent & qui ne reviennent plus, à verser du grain & à nettoyer des ordures; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministere que de siffler des serins au flageolet, & de faire couver des *Canaries;* il est vray que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation; il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir joüir du moindre repos, que ses oiseaux ne reposent, & que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter; il retrouve ses

oiſeaux dans ſon ſommeil, luy-même il eſt oiſeau, il eſt huppé, il gazoüille, il perche; il réve la nuit qu'il muë, ou qu'il couve.

Qui pourroit épuiſer tous les differens genres de curieux; devineriez-vous à entendre parler celuy-cy de ſon *Leopard,* de ſa *plume,* de ſa *muſique*[1], les vanter comme ce qu'il y a ſur la terre de plus ſingulier & de plus merveilleux, qu'il veut vendre ſes coquilles? Pourquoy non? s'il les achete au poids de l'or.

Cet autre aime les inſectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'eſt ſur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour luy rendre viſite? il eſt plongé dans une amere douleur, il a l'humeur noire, chagrine, & dont toute ſa famille ſouffre, auſſi a-t-il fait une perte irreparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre ſur ſon doigt, qui n'a plus de vie, & qui vient d'expirer, c'eſt une chenille, & quelle chenille!

¶ Le duel eſt le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé ſa tirannie avec plus d'éclat; cet uſage n'a pas laiſſé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené ſe faire tuer par

1. Noms de coquillage.

un plus brave que soy, & l'a confondu avec un homme de cœur; il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante; il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espece de Religion à le pratiquer; il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou veritables sur des crimes capitaux; il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un tres-grand Roy, a été de les guérir de cette folie.

¶ Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la negociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dégenerent de ce qu'ils furent autrefois? est-ce leur mérite qui est usé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

¶ Un homme à la mode dure peu, car les modes passent; s'il est par hazard homme de mérite, il n'est pas aneanti, & il subsiste encore par quelque endroit; également estimable, il est seulement moins estimé.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle-même, & qu'elle sçait se passer d'admirateurs, de partisans & de protecteurs; le manque d'appuy & d'approbation non seulement ne luy nuit pas, mais il la conserve,

l'épure & la rend parfaite; qu'elle ſoit à la mode, qu'elle n'y ſoit plus, elle demeure vertu.

¶ Si vous dites aux hommes & ſur tout aux Grands, qu'un tel a de la vertu, ils vous diſent, qu'il la garde; qu'il a bien de l'eſprit, de celuy ſur tout qui plaît & qui amuſe, ils vous répondent, tant mieux pour luy; qu'il a l'eſprit fort cultivé, qu'il ſçait beaucoup, ils vous demandent quelle heure il eſt, ou quel temps il fait : mais ſi vous leur apprenez qu'il y a un *Tigillin* qui *ſoufle* ou qui *jette en ſable* un verre d'eau de vie, &, choſe merveilleuſe! qui y revient à pluſieurs fois en un repas, alors ils diſent, où eſt-il? amenez-le moy, demain, ce ſoir, me l'amenerez-vous? on le leur amene; & cet homme propre à parer les avenuës d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

¶ Il n'y a rien qui mette plus ſubitement un homme à la mode, & qui le ſouleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule : je voudrois bien voir un homme poli, enjoüé, ſpirituel, fût-il un CATULLE ou ſon diſciple, faire quelque comparaiſon avec celuy qui vient de perdre huit cens piſtoles en une ſeance.

¶ Une perſonne à la mode reſſemble à une *fleur bleuë,* qui croît de ſoy-même dans les

ſillons, où elle étouffe les épics, diminuë la moiſſon & tient la place de quelque choſe de meilleur; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice leger qui naît & qui tombe preſque dans le même inſtant; aujourd'huy elle eſt couruë, les femmes s'en parent, demain elle eſt negligée & renduë au peuple.

Une perſonne de mérite au contraire eſt une fleur qu'on ne déſigne pas par ſa couleur, mais que l'on nomme par ſon nom, que l'on cultive par ſa beauté ou par ſon odeur; l'une des graces de la nature, l'une de ces choſes qui embelliſſent le monde, qui eſt de tous les temps & d'une vogue ancienne & populaire; que nos peres ont eſtimée, & que nous eſtimons aprés nos peres; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne ſçauroient nuire. Un lys, une roſe.

¶ L'on voit *Euſtrate* aſſis dans ſa nacelle, où il joüit d'un air pur & d'un ciel ſerein; il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le ciel ſe couvre, l'orage ſe declare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle eſt ſubmergée; on voit Euſtrate revenir ſur l'eau & faire quelques efforts, on eſpere qu'il pourra du moins ſe ſauver & venir à bord; mais une vague l'enfonce, on le tient perdu; il paroît une ſeconde fois, & les eſperances

ſe réveillent, lorſqu'un flot ſurvient & l'abîme, on ne le revoit plus, il eſt noyé.

¶ Voiture & Sarrazin étoient nez pour leur ſiecle, & ils ont paru dans un temps, où il ſemble qu'ils étoient attendus ; s'ils s'étoient moins preſſez de venir, ils arrivoient trop tard, & j'oſe douter qu'ils fuſſent tels aujourd'huy qu'ils ont été alors : les converſations legeres, les cercles, la fine plaiſanterie, les lettres enjoüées & familieres, les petites parties où l'on étoit admis ſeulement avec de l'eſprit, tout a diſparu ; & qu'on ne diſe point qu'ils les feroient revivre ; ce que je puis faire en faveur de leur eſprit, eſt de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre ; mais les femmes ſont de nos jours ou devotes, ou coquettes, ou joüeüſes, ou ambitieuſes, quelques-unes même tout cela à la fois ; le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place, & la défendent contre les gens d'eſprit.

¶ Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chauſſes à éguillettes & des bottines ; il réve la veille par où & comment il pourra ſe faire remarquer le jour qui ſuit. Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur ; il y a autant de foibleſſe à fuïr la mode qu'à l'affecter.

¶ L'on blâme une mode qui diviſant la taille des hommes en deux parties égales, en

prend une toute entiere pour le bufte, & laiffe l'autre pour le refte du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la bafe d'un édifice à plufieurs étages, dont l'ordre & la ftructure changent felon leurs caprices; qui éloigne les cheveux du vifage, bien qu'ils ne croiffent que pour l'accompagner, qui les releve & les heriffe à la maniere des Bacchantes, & femble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur phifiônomie douce & modefte, en une autre qui foit fiere & audacieufe : on fe récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle eft, pare & embellit pendant qu'elle dure, & dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut efperer, qui eft de plaire. Il me paroît qu'on devroit feulement admirer l'inconftance & la legereté des hommes, qui attachent fucceffivement les agréemens & la bienfeance à des chofes tout oppofées; qui employent pour le comique & pour la mafcarade, ce qui leur a fervi de parure grave, & d'ornemens les plus ferieux; & que fi peu de temps en faffe la difference.

¶ N.. eft riche, elle mange bien, elle dort bien; mais les coëffures changent, & lors qu'elle y penfe le moins & qu'elle fe croit heureufe, la fienne eft hors de mode.

¶ *Iphis* voit à l'Eglife un foulier d'une nouvelle mode, il regarde le fien, & en rou-

git, il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur : il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, & il n'y a gueres de momens où il ne veüille sourire : il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il l'est de luy-même : il s'est acquis une voix claire & délicate, & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête, & je ne sçay quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude, il est vray aussi qu'il porte des chausses & un chapeau, & qu'il n'a ny boucles d'oreilles ny colier de perles ; aussi ne l'ay-je pas mis dans le chapitre des femmes.

¶ Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes, ils affectent de les negliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indecence & le ridicule où elles peuvent tomber dés qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agréement de la nouveauté ; ils leur préferent une parure arbitraire, une drapperie

indifferente, fantaiſies du Peintre qui ne ſont priſes ny ſur l'air, ny ſur le viſage, qui ne rappellent ny les mœurs ny la perſonne; ils aiment des attitudes forcées ou immodeſtes, une maniere dure, ſauvage, étrangere, qui font un Capitan d'un jeune Abbé, & un Matamor d'un homme de robe; une Diane d'une femme de ville, comme d'une femme ſimple & timide une amazone ou une Pallas; une Laïs d'une honnête fille; un Scyte, un Attila d'un Prince qui eſt bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle eſt abolie par une plus nouvelle, qui cede elle-même à celle qui la ſuit, & qui ne ſera pas la derniere; telle eſt nôtre legereté : pendant ces revolutions un ſiecle s'eſt écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choſes paſſées & qui ne ſont plus; la mode alors la plus curieuſe & qui fait plus de plaiſir à voir, c'eſt la plus ancienne; aidée du temps & des années, elle a le même agréement dans les portraits qu'a la ſaye ou l'habit Romain ſur les theatres, qu'ont la mante [1], le voile [1] & la tiare [1] dans nos tapiſſeries & dans nos peintures.

Nos peres nous ont tranſmis avec la connoiſſance de leurs perſonnes, celle de leurs

1. Habits des Orientaux.

habits, de leurs coëffures, de leurs armes[1], & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne ſçaurions bien reconnoître cette ſorte de bienfait, qu'en traitant de même nos deſcendans.

¶ Le Courtiſan autrefois avoit ſes cheveux, étoit en chauſſes & en pourpoint, portoit de larges canons, & il étoit libertin; cela ne ſied plus : il porte une perruque, l'habit ſerré, le bas uni, & il eſt devot, tout ſe regle par la mode.

¶ Celuy qui depuis quelque temps à la Cour étoit devot, & par là contre toute raiſon peu éloigné du ridicule, pouvoit-il eſperer de devenir à la mode?

¶ De quoy n'eſt point capable un Courtiſan dans la vûë de ſa fortune, ſi pour ne la pas manquer il devient devot?

¶ Les couleurs ſont préparées, & la toile eſt toute prête; mais comment le fixer, cet homme inquiet, leger, inconſtant, qui change de mille & mille figures : je le peins devot, & je crois l'avoir attrapé, mais il m'échape, & déja il eſt libertin; qu'il demeure du moins dans cette mauvaiſe ſituation, & je ſçauray le prendre dans un point de déréglement de cœur & d'eſprit où il ſera reconnoiſſable; mais la mode preſſe, il eſt devot.

1. Offenſives & défenſives.

¶ Celuy qui a penetré la Cour, connoît ce que c'eſt que vertu, & ce que c'eſt que devotion[1], il ne peut plus s'y tromper.

¶ Negliger Vêpres comme une choſe antique & hors de mode, garder ſa place ſoy-même pour le Salut, ſçavoir les êtres de la Chapelle, connoître le flanc, ſçavoir où l'on eſt vû & où l'on n'eſt pas vû : rêver dans l'Egliſe à Dieu & à ſes affaires, y recevoir des viſites, y donner des ordres & des commiſſions, y attendre les réponſes : avoir un Directeur mieux écouté que l'Evangile; tirer toute ſa ſainteté & tout ſon relief de la reputation de ſon Directeur, dédaigner ceux dont le Directeur a moins de vogue, & convenir à peine de leur ſalut; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez ſoy ou par ſon Directeur, préferer ſa Meſſe aux autres Meſſes, & les Sacremens donnez de ſa main à ceux qui ont moins de cette circonſtance : ne ſe repaître que de livres de ſpiritualité, comme s'il n'y avoit ny Evangiles ny Epîtres des Apôtres, ny Morale des Peres; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers ſiecles : circonſtantier à confeſſe les défauts d'autruy, y pallier les ſiens; s'accuſer de ſes ſouffrances, de ſa patience; dire comme un peché ſon peu de progrés dans l'heroïſme : être en

1. Fauſſe devotion.

liaiſon ſecrette avec de certaines gens contre certains autres ; n'eſtimer que ſoy & ſa cabale, avoir pour ſuſpecte la vertu même ; goûter, ſavourer la proſperité & la faveur, n'en vouloir que pour ſoy, ne point aider au mérite, faire ſervir la piété à ſon ambition, aller à ſon ſalut par le chemin de la fortune & des dignitez ; c'eſt du moins juſqu'à ce jour le plus bel effort de la devotion du temps.

Un devot[1] eſt celuy qui ſous un Roy athée, ſeroit athée.

¶ Les devots[2] ne connoiſſent de crimes que l'incontinence, parlons plus préciſément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : ſi *Pherecide* paſſe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidele à ſon mari, ce leur eſt aſſez : laiſſez-les joüer un jeu ruineux, faire perdre leurs creanciers, ſe réjoüir du malheur d'autruy & en profiter, idolatrer les grands, mépriſer les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, ſecher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'eſt leur état ; voulez-vous qu'ils empietent ſur celuy des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil & l'injuſtice.

¶ Quand un Courtiſan ſera humble, guéri du faſte & de l'ambition ; qu'il n'établira

1. Faux devot.
2. Faux devots.

point ſa fortune ſur la ruine de ſes concurrens, qu'il ſera équitable, ſoulagera ſes vaſſaux, payera ſes creanciers; qu'il ne ſera ny fourbe, ny médiſant; qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illegitimes; qu'il priera autrement que des lévres, & même hors de la preſence du Prince; quand d'ailleurs il ne ſera point d'un abord farouche & difficile; qu'il n'aura point le viſage auſtere & la mine triſte; qu'il ne ſera point pareſſeux & contemplatif, qu'il ſçaura rendre par une ſcrupuleuſe attention divers emplois tres-compatibles; qu'il pourra & qu'il voudra même tourner ſon eſprit & ſes ſoins aux grandes & laborieuſes affaires, à celles ſur tout d'une ſuite la plus étenduë pour les peuples & pour tout l'Etat : quand ſon caractere me ſera craindre de le nommer en cet endroit, & que ſa modeſtie l'empêchera, ſi je ne le nomme pas, de s'y reconnoître; alors je diray de ce perſonnage, il eſt devot; ou plûtôt, c'eſt un homme donné à ſon ſiecle pour le modele d'une vertu ſincere & pour le diſcernement de l'hypocrite.

¶ *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une houſſe de ſerge griſe, mais il couche ſur le cotton & ſur le duvet; de même il eſt habillé ſimplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en eſté, & d'une autre fort moëlleuſe pendant l'hyver, il porte des che-

miſes tres-déliées qu'il a un tres-grand ſoin de bien cacher. Il ne dit point *ma haire* & *ma diſcipline,* au contraire, il paſſeroit pour ce qu'il eſt, pour un hypocrite, & il veut paſſer pour ce qu'il n'eſt pas, pour un homme devot; il eſt vray qu'il fait en ſorte que l'on croit ſans qu'il le diſe, qu'il porte une haire & qu'il ſe donne la diſcipline : il y a quelques livres répandus dans ſa chambre indifferemment, ouvrez-les, c'eſt le Combat ſpirituel, le Chrétien interieur, & l'Année ſainte; d'autres livres ſont ſous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il eſt neceſſaire qu'il ſoit devot; les yeux baiſſez, la démarche lente & modeſte, l'air recüeilli, luy ſont familiers, il jouë ſon rôle. S'il entre dans une Egliſe, il obſerve d'abord de qui il peut être vû, & ſelon la découverte qu'il vient de faire, il ſe met à genoux & prie, ou il ne ſonge ny à ſe mettre à genoux ny à prier : arrive-t-il vers luy un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non ſeulement il prie, mais il médite, il pouſſe des élans & des ſoûpirs; ſi l'homme de bien ſe retire, celuy-cy qui le voit partir s'appaiſe & ne ſouffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu ſaint, perce la foule, choiſit un endroit pour ſe recüeillir, & où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des Courtiſans qui parlent, qui rient, & qui ſont

à la Chappelle avec moins de ſilence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire, il reprend ſa meditation, qui eſt toûjours la comparaiſon qu'il fait de ces perſonnes avec luy-même, & où il trouve ſon compte. Il évite une Egliſe deſerte & ſolitaire, où il pourroit entendre deux Meſſes de ſuite, le Sermon, Vêpres & Complies, tout cela entre Dieu & luy, & ſans que perſonne luy en ſçût gré; il aime la Paroiſſe, il frequente les Temples où ſe fait un grand concours, on n'y manque point ſon coup, on y eſt vû. Il choiſit deux ou trois jours dans toute l'année, où à propos de rien il jeûne ou fait abſtinence : mais à la fin de l'hyver il touſſe, il a une mauvaiſe poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fiévre; il ſe fait prier, preſſer, quereller pour rompre le Carême dés ſon commencement, & il en vient là par complaiſance. Si Onuphre eſt nommé arbitre dans une querelle de parens ou dans un procés de famille, il eſt pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, & il ne ſe perſuade point que celuy ou celle qui a beaucoup de bien puiſſe avoir tort. S'il ſe trouve bien d'un homme opulent, à qui il a ſçû impoſer, dont il eſt le paraſite, & dont il peut tirer de grands ſecours, il ne cajolle point ſa femme, il ne luy fait du moins ny avance ny declaration; il s'enfuira, il luy laiſſera ſon manteau, s'il n'eſt auſſi ſûr

d'elle que de luy-même : il eſt encore plus éloigné d'employer pour la flater & pour la ſeduire le jargon de la devotion [1] ; ce n'eſt point par habitude qu'il le parle, mais avec deſſein, & ſelon qu'il luy eſt utile, & jamais quand il ne ſerviroit qu'à le rendre tres-ridicule. Il ſçait où ſe trouvent des femmes plus ſociables & plus dociles que celle de ſon ami, il ne les abandonne pas pour long-temps, quand ce ne feroit que pour faire dire de ſoy dans le public qu'il fait des retraittes ; qui en effet pourroit en douter, quand on le revoit paroître avec un viſage extenué & d'un homme qui ne ſe ménage point? Les femmes d'ailleurs qui fleuriſſent & qui proſperent à l'ombre de la devotion [2], luy conviennent, ſeulement avec cette petite difference qu'il neglige celles qui ont vieilli, & qu'il cultive les jeunes, & entre celles-cy les plus belles & les mieux faites, c'eſt ſon attrait : elles vont, & il va ; elles reviennent, & il revient ; elles demeurent, & il demeure ; c'eſt en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la conſolation de les voir ; qui pourroit n'en être pas édifié? elles ſont devotes, & il eſt devot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de ſon ami & de la prévention où il l'a jetté en ſa faveur ;

1. Fauſſe devotion.
2. Fauſſe devotion.

tantôt il luy emprunte de l'argent, tantôt il fait ſi bien que cet ami luy en offre; il ſe fait reprocher de n'avoir pas recours à ſes amis dans ſes beſoins; quelquefois il ne veut pas recevoir une obole ſans donner un billet qu'il eſt bien ſûr de ne jamais retirer; il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne luy manque, & c'eſt lors qu'il ne luy faut qu'une petite ſomme; il vante quelque autre fois publiquement la generoſité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à luy faire une grande largeſſe; il ne penſe point à profiter de toute ſa ſucceſſion, ny à s'attirer une donation generale de tous ſes biens, s'il s'agit ſur tout de les enlever à un fils, le legitime heritier; un homme devot n'eſt ny avare, ny violent, ny injuſte, ny même intereſſé; Onuphre n'eſt pas devot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoy que fauſſe imitation de la pieté, ménager ſourdement ſes interêts, auſſi ne ſe jouë-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'inſinuë jamais dans une famille, où ſe trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir; il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverſe point ſans faire de l'éclat, & il l'apprehende; ſans qu'une pareille entrepriſe vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe ſa marche par la crainte qu'il a d'être découvert & de paroître ce qu'il eſt : il en

veut à la ligne collaterale, on l'attaque plus impunément, il eſt la terreur des couſins & des couſines, du neveu & de la niece, le flatteur & l'ami declaré de tous les oncles qui ont fait fortune; il ſe donne pour l'heritier legitime de tout vieillard qui meurt riche & ſans enfans, & il faut que celuy-cy le desherite, s'il veut que ſes parens recüeillent ſa ſucceſſion; ſi Onuphre ne trouve pas jour à les en fruſtrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une legere médiſance luy ſuffit pour ce pieux deſſein, & c'eſt le talent qu'il poſſede à un plus haut degré de perfection; il ſe fait même ſouvent un point de conduite de ne le pas laiſſer inutile; il y a des gens, ſelon luy, qu'on eſt obligé en conſcience de décrier, & ces gens ſont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire, & dont il deſire la dépoüille; il vient à ſes fins ſans ſe donner même la peine d'ouvrir la bouche; on luy parle d'*Eudoxe,* il ſourit, ou il soûpire; on l'interroge, on inſiſte, il ne répond rien, & il a raiſon, il en a aſſez dit.

¶ Riez, *Zelie,* ſoyez badine & folâtre à vôtre ordinaire, qu'eſt devenuë vôtre joye? Je ſuis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à reſpirer; riez plus haut, Zelie, éclatez, que ſert une meilleure fortune, ſi elle amene avec ſoy le ſerieux & la triſteſſe? Imi-

tez les Grands qui ſont nez dans le ſein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament, ſuivez le vôtre; ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font paſſer d'une extremité à l'autre : je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit; je m'en doutois, Zelie, mais croyez-moy, ne laiſſez pas de rire, & même de me ſourire en paſſant comme autrefois; ne craignez rien, je n'en feray ny plus libre ny plus familier avec vous, je n'auray pas une moindre opinion de vous & de vôtre poſte, je croiray également que vous étes riche & en faveur : je ſuis devote, ajoûtez-vous; c'eſt aſſez, Zelie, & je dois me ſouvenir que ce n'eſt plus la ſerenité & la joye que le ſentiment d'une bonne conſcience étale ſur le viſage, les paſſions triſtes & auſteres ont pris le deſſus & ſe répandent ſur les dehors; elles menent plus loin, & l'on ne s'étonne plus de voir que la devotion[1] ſçache encore mieux que la beauté & la jeuneſſe rendre une femme fiere & dédaigneuſe.

¶ L'on a été loin depuis un ſiecle dans les arts & dans les ſciences, qui toutes ont eſté pouſſées à un grand point de raffinement, juſques à celle du ſalut que l'on a reduite en

1. Fauſſe devotion.

regle & en methode, & augmentée de tout ce que l'eſprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus ſublime : la devotion[1] & la Geometrie ont leurs façons de parler, ou ce qu'on appelle les termes de l'art; celuy qui ne les ſçait pas, n'eſt ny devot ny Geometre : les premiers devots, ceux mêmes qui ont été dirigez par les Apôtres, ignoroient ces termes, ſimples gens qui n'avoient que la foy & les œuvres, & qui ſe reduiſoient à croire & à bien vivre.

¶ C'eſt une choſe délicate à un Prince religieux de reformer la Cour, & de la rendre pieuſe : inſtruit juſques où le Courtiſan veut luy plaire, & aux dépens de quoy il feroit ſa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il diſſimule, de peur de le jetter dans l'hypocriſie ou le ſacrilege : il attend plus de Dieu & du temps, que de ſon zele & de ſon induſtrie.

¶ C'eſt une pratique ancienne dans les Cours de donner des penſions, & de diſtribuer des graces à un muſicien, à un maître de danſe, à un farceur, à un joüeur de flute, à un flateur, à un complaiſant; ils ont un mérite fixe & des talens ſûrs & connus qui amuſent les Grands, & qui les délaſſent de leur grandeur; on ſçait que Favier eſt beau dan-

1. Fauſſe devotion.

ſeur, & que Lorenzani fait de beaux motets : qui ſçait au contraire ſi l'homme devot a de la vertu? il n'y a rien pour luy ſur la caſſette ny à l'épargne, & avec raiſon, c'eſt un métier aiſé à contrefaire, qui, s'il étoit récompenſé, expoſeroit le Prince à mettre en honneur la diſſimulation & la fourberie, & à payer penſion à l'hypocrite.

¶ L'on eſpere que la devotion de la Cour ne laiſſera pas d'inſpirer la reſidence.

¶ Je ne doute point que la vraye devotion ne ſoit la ſource du repos; elle fait ſupporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocriſie.

¶ Chaque heure en ſoy, comme à nôtre égard eſt unique; eſt-elle écoulée une fois, elle a peri entierement, les millions de ſiecles ne la rameneront pas : les jours, les mois, les années s'enfoncent, & ſe perdent ſans retour dans l'abîme des temps; le temps même ſera détruit; ce n'eſt qu'un point dans les eſpaces immenſes de l'éternité, & il ſera effacé : il y a de legeres & frivoles circonſtances du temps qui ne ſont point ſtables, qui paſſent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, l'indépendance, le plaiſir, les joyes, la ſuperfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura diſparu? La vertu ſeule ſi peu à la mode va au-delà des temps.



DE QUELQUES USAGES.



IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils euſſent obtenu ſix mois de delay de leurs creanciers, ils étoient nobles [1].

Quelques autres ſe couchent roturiers & ſe levent nobles.

Combien de nobles dont le pere & les aînez ſont roturiers?

¶ Tel abandonne ſon pere qui eſt connu, & dont l'on cite le Greffe ou la boutique, pour ſe retrancher ſur ſon ayeul, qui mort depuis long-temps eſt inconnu & hors de priſe; il montre enſuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne luy manque que des titres.

¶ Réhabilitations, mot en uſage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celuy de lettres de nobleſſe, autrefois ſi

1. Veterans.

François & si usité : se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une necessité plus que morale qu'il le soit; qu'à la verité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées; mais qu'il ne s'agit pour luy que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain : qu'en un mot les lettres de noblesse ne luy conviennent plus; qu'elles n'honorent que le roturier, c'est à dire celuy qui cherche encore le secret de devenir riche.

¶ Un homme du peuple à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige : celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin luy-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres : de même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vray qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

¶ Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une piece honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cry de guerre; qu'est devenuë la distinction des Cas-

ques & des *Heaumes?* le nom & l'uſage en ſont abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez, & ceux-cy de tant ou de tant de grilles; on n'aime pas les minuties, on paſſe droit aux Couronnes, cela eſt plus ſimple, on s'en croit digne, on ſe les adjuge : il reſte encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de ſe parer d'une Couronne de Marquis, trop ſatisfaits de la Comtale; quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font paſſer de leur enſeigne à leur caroſſe.

¶ Il ſuffit de n'être point né dans une ville, mais ſous une chaumiere répanduë dans la campagne, ou ſous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble ſur ſa parole.

¶ Un bon Gentilhomme veut paſſer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il uſe de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de diſputes ſur le rang & les préſeances, de nouvelles armes, & d'une genealogie que d'HOSIER ne luy a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

¶ Les Grands en toutes choſes ſe forment & ſe moulent ſur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inferieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de diſtinctions dont

leur condition ſe trouve chargée, & préferent à cette ſervitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui ſuivent leur piſte, obſervent déja par émulation cette ſimplicité & cette modeſtie : tous ainſi ſe reduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvenient!

¶ Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer; ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur ſervice ou de leur employ : d'autres ont un ſeul nom diſſyllabe qu'ils annobliſſent par des particules, dés que leur fortune devient meilleure : celuy-cy par la ſuppreſſion d'une ſyllabe fait de ſon nom obſcur, un nom illuſtre : celuy-là par le changement d'une lettre en une autre ſe traveſtit, & de *Syrus* devient *Cyrus :* pluſieurs ſuppriment leurs noms qu'ils pourroient conſerver ſans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaiſon que l'on fait toûjours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portez : il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme ſi la roture n'étoit pas de tout païs, allongent leurs noms François d'une terminaiſon étrangere, & croyent que venir de bon lieu c'eſt venir de loin.

¶ Le beſoin d'argent a reconcilié la no-

bleſſe avec la roture, & a fait évanoüir la preuve des quatre quartiers.

¶ A combien d'enfans ſeroit utile la loy qui décideroit que c'eſt le ventre qui annoblit? mais à combien d'autres ſeroit-elle contraire!

¶ Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extremité, & par l'autre au ſimple peuple.

¶ Il n'y a rien à perdre à être noble; franchiſes, immunitez, exemptions, privileges: que manque-t-il à ceux qui ont un titre? croyez-vous que ce ſoit pour la nobleſſe que des ſolitaires [1] ſe ſont faits nobles? ils ne ſont pas ſi vains; c'eſt pour le profit qu'ils en reçoivent : cela ne leur ſied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y oppoſent, je dis même à la Communauté.

¶ Je le declare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que perſonne un jour n'en ſoit ſurpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ſes ſoins; ſi je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyere que toutes les Croniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui ſuivirent GODEFROY DE BOÜILLON à la conqueſte de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je deſcends en ligne directe.

1. Maiſon Religieuſe Secretaire du Roy.

¶ Si la nobleſſe eſt vertu, elle ſe perd par tout ce qui n'eſt pas vertueux ; & ſi elle n'eſt pas vertu, c'eſt peu de choſe.

¶ Il y a des choſes qui ramenées à leurs principes & à leur premiere inſtitution ſont étonnantes & incomprehenſibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbez à qui il ne manque rien de l'ajuſtement, de la moleſſe & de la vanité des ſexes & des conditions, qui entrent auprés des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier, & qui l'emportent ſur tous les deux, qu'eux-mêmes ſoient originairement & dans l'étimologie de leur nom, les peres & les chefs de ſaints Moines & d'humbles Solitaires, & qu'ils en devroient être l'exemple ? quelle force, quel empire, quelle tyrannie de l'uſage ! & ſans parler de plus grands deſordres, ne doit-on pas craindre de voir un jour un jeune Abbé en velours gris & à ramages comme une Eminence ; ou avec des mouches & du rouge comme une femme ?

¶ Que les ſaletez des Dieux, la Venus, le Ganimede, & les autres nuditez du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Egliſe, & qui ſe diſent ſucceſſeurs des Apôtres, le Palais Farneſe en eſt la preuve.

¶ Les belles choſes le ſont moins hors de leur place ; les bienſeances mettent la perfection, & la raiſon met les bienſeances. Ainſi l'on

n'entend point une gigue à la Chapelle; ni dans un Sermon des tons de theatre : l'on ne voit point d'images profanes[1] dans les Temples, un CHRIST par exemple, & le Jugement de Pâris dans le même Sanctuaire; ny à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un Cavalier.

¶ Declareray-je donc ce que je penſe de ce qu'on appelle dans le monde, un beau Salut : la decoration ſouvent prophane, les places retenuës & payées, des livres[2] diſtribuez comme au theatre, les entrevûës & les rendez-vous frequens, le murmure & les cauſeries étourdiſſantes, quelqu'un monté ſur une tribune qui y parle familierement, ſechement, & ſans autre zele que de raſſembler le peuple, l'amuſer, juſqu'à ce qu'un Orcheſtre, le diray-je, & des voix qui concertent depuis long-temps, ſe faſſent entendre? Eſt-ce à moy à m'écrier que le zele de la maiſon du Seigneur me conſume, & à tirer le voile leger qui couvre les Myſteres, témoins d'une telle indecence : quoy! parce qu'on ne danſe pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeller tout ce ſpectacle, Office d'Egliſe?

¶ L'on ne voit point faire de vœux ny de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir

1. Tapiſſeries.
2. Le Motet traduit en vers François par L. L**.

l'efprit plus doux, l'ame plus reconnoiffante, d'être plus équitable & moins mal-faifant; d'être guéri de la vanité, de l'inquietude & de la mauvaife raillerie.

¶ Quelle idée plus bizarre, que de fe reprefenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre fexe, qui fe raffemblent à certains jours dans une falle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniez, qui ne le font que par le plaifir qu'ils leur donnent, & qui eft déja payé d'avance? Il me femble qu'il faudroit ou fermer les Theatres, ou prononcer moins feverement fur l'état des Comediens.

¶ Dans ces jours qu'on appelle faints le Moine confeffe, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & fes adherans : telle femme pieufe fort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un facrilege. N'y a-t-il point dans l'Eglife une puiffance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pafteur, ou de fufpendre pour un temps le pouvoir du *Barnabite ?*

¶ Il y a plus de retribution dans les Paroiffes pour un mariage que pour un baptême; & plus pour un baptême que pour la confeffion : l'on diroit que ce foit un tau fur les Sacremens, qui femblent par là être appreciez. Ce n'eft rien au fond que cet ufage; & ceux qui reçoivent pour les chofes faintes,

ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne penſent point à les acheter; ce ſont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux ſimples & aux indevots.

¶ Un Paſteur frais & en parfaite ſanté, en linge fin & en point de Veniſe, a ſa place dans l'Œuvre auprés les pourpres & les fourrures, il y acheve ſa digeſtion; pendant que le Feüillant ou le Recollet quitte ſa cellule & ſon deſert, où il eſt lié par ſes vœux & par la bien-ſeance, pour venir le prêcher, luy & ſes oüailles, & en recevoir le ſalaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle cenſure! & combien elle eſt nouvelle & peu attenduë! ne voudriez-vous point interdire à ce Paſteur & à ſon troupeau la parole divine, & le pain de l'Evangile? au contraire, je voudrois qu'il le diſtribuât luy-même le matin, le ſoir, dans les temples, dans les maiſons, dans les places, ſur les toîts; & que nul ne prétendît à un employ ſi grand, ſi laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de luy mériter les belles offrandes & les riches retributions qui y ſont attachées : je ſuis forcé, il eſt vray, d'excuſer un Curé ſur cette conduite, par un uſage reçû, qu'il trouve établi, & qu'il laiſſera à ſon ſucceſſeur; mais c'eſt cet uſage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que

je goûte encore moins que celuy de se faire payer quatre fois des mêmes obeques, pour soy, pour ses droits, pour sa presence, pour son assistance.

¶ *Tite* par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la premiere qui est vacante : ni ses talens, ni sa doctrine, ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sçauroient l'y faire asseoir; il naît de dessous terre un autre Clerc[1] pour la remplir : Tite est reculé ou congedié, il ne se plaint pas; c'est l'usage.

¶ Moy, dit le Cheffecier, je suis maître du chœur; qui me forcera d'aller à Matines? mon predecesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma dignité entre mes mains, ou la laisser telle que je l'ay reçûë? Ce n'est point, dit l'Ecolatre, mon interêt qui me mene, mais celuy de la Prebende; il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au chœur, pendant que le Tresorier, l'Archidiacre, le Penitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevost, à demander la retribution sans me trouver à l'Office; il y a vingt années entieres que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ay commencé, & l'on ne me verra point déroger

1. Ecclesiastique.

à mon titre; que me ſerviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conſequence. Enfin c'eſt entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long uſage, qu'il n'eſt point obligé de le faire; l'émulation de ne ſe point rendre aux Offices divins ne ſçauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches ſonnent dans une nuit tranquille; & leur melodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un ſommeil doux & facile, & qui ne leur procure que de beaux ſonges; ils ſe levent tard, & vont à l'Egliſe ſe faire payer d'avoir dormi.

¶ Qui pourroit s'imaginer, ſi l'experience ne nous le mettoit devant les yeux, quelle peine ont les hommes à ſe reſoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité, & qu'on ait beſoin de gens d'un certain habit, qui par un diſcours préparé, tendre & pathetique, par de certaines inflexions de voix, par des larmes, par des mouvemens qui les mettent en ſueur & qui les jettent dans l'épuiſement, faſſent enfin conſentir un homme Chrétien & raiſonnable, dont la maladie eſt ſans reſſource, à ne ſe point perdre & à faire ſon ſalut?

¶ La fille d'*Ariſtippe* eſt malade & en peril; elle envoye vers ſon pere, veut ſe reconcilier avec luy & mourir dans ſes bonnes graces; cet homme ſi ſage, le conſeil de toute une ville,

fera-t-il de luy-même cette démarche si raisonnable, y entraînera-t-il sa femme? ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur?

¶ Une mere, je ne dis pas qui cede & qui se rend à la vocation de sa fille, mais qui la fait Religieuse, se charge d'une ame avec la sienne, en répond à Dieu même, en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas, il faut que sa fille se sauve.

¶ Un homme jouë & se ruine : il marie neanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville;* la cadette est sur le point de faire ses vœux, qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

¶ Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu, de la santé, de la ferveur & une bonne vocation; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

¶ Celle qui délibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y enfermer, agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

¶ Faire une folie & se marier *par amourette,* c'est épouser *Melite* qui est jeune, belle, sage, œconome, qui plaît, qui vous aime, qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose, & qui avec une riche dot apporte de

riches dispositions à la consumer, & tout vôtre fond avec sa dot.

¶ Il étoit délicat autrefois de se marier, c'étoit un long établissement, une affaire serieuse, & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme, bonne ou mauvaise : même table, même demeure, même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

¶ Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne, voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la reputation est attaquée, cela n'est pas incomprehensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme, & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inseparable, qui doit faire sa joye, ses délices & toute sa societé; avec celle qu'il aime & qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance luy font honneur? que ne commence-t-il par rougir de son mariage?

Je connois la force de la coûtume, & jusqu'où elle maîtrise les esprits, & contraint les mœurs, dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement : je sens neanmoins

que j'aurois l'impudence de me promener au Cours, & d'y paſſer en revûë avec une perſonne, qui feroit ma femme.

¶ Ce n'eſt pas une honte, ny une faute à un jeune homme que d'épouſer une femme avancée en âge ; c'eſt quelquefois prudence, c'eſt précaution. L'infamie eſt de ſe joüer de ſa bienfactrice par des traitemens indignes, & qui luy découvrent qu'elle eſt la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat : ſi la fiction eſt excuſable, c'eſt où il faut feindre de l'amitié ; s'il eſt permis de tromper, c'eſt dans une occaſion où il y auroit de la dûreté à être ſincere. Mais elle vit long-temps : aviez-vous ſtipulé qu'elle mourût aprés avoir ſigné vôtre fortune, & l'acquit de toutes vos dettes ? n'a-t-elle plus aprés ce grand ouvrage qu'à retenir ſon haleine, qu'à prendre de l'oppium ou de la ciguë ? a-t-elle tort de vivre ? ſi même vous mourez avant celle dont vous aviez déja reglé les funerailles, à qui vous deſtiniez la groſſe ſonnerie & les beaux ornemens, en eſt-elle reſponſable ?

¶ Il y a depuis long-temps dans le monde une maniere [1] de faire valoir ſon bien, qui continuë toûjours d'être pratiquée par d'honnêtes gens, & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

---

1. Billets & obligations.

¶ On a toûjours vû dans la Republique de certaines charges, qui ſemblent n'avoir été imaginées la premiere fois, que pour enrichir un ſeul aux dépens de pluſieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule ſans fin & ſans interruption[1]; diray-je qu'il n'en revient plus, ou qu'il n'en revient que tard? c'eſt un gouffre, c'eſt une mer qui reçoit les eaux des fleuves, & qui ne les rend pas, ou ſi elle les rend, c'eſt par des conduits ſecrets & ſoûterrains, ſans qu'il y paroiſſe, ou qu'elle en ſoit moins groſſe & moins enflée; ce n'eſt qu'aprés en avoir joüi long-temps, & qu'elle ne peut plus les retenir.

¶ Le fonds perdu, autrefois ſi ſûr, ſi religieux & ſi inviolable, eſt devenu avec le temps, & par les ſoins de ceux qui en étoient chargez, un bien perdu : quel autre ſecret de doubler mes revenus & de theſauriſer? entreray-je dans le huitiéme denier, ou dans les aydes? ſeray-je avare, partiſan ou adminiſtrateur?

¶ Vous avez une piece d'argent, ou même une piece d'or, ce n'eſt pas aſſez, c'eſt le nombre qui opere; faites-en ſi vous pouvez un amas conſiderable & qui s'éleve en pyramide, & je me charge du reſte : vous n'avez ni naiſſance ni eſprit, ni talens ni expe-

1. Greffe, conſignation.

rience, qu'importe; ne diminuez rien de vôtre monceau, & je vous placeray ſi haut que vous vous couvrirez devant vôtre maître ſi vous en avez; il ſera même fort éminent, ſi avec vôtre métal qui de jour à autre ſe multiplie, je ne fais en ſorte qu'il ſe découvre devant vous.

¶ *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juſte, capitale, & où il y va de toute ſa fortune; elle ſçaura peut-être dans cinq années quels ſeront ſes Juges, & dans quel tribunal elle doit plaider le reſte de ſa vie.

¶ L'on applaudit à la coûtume qui s'eſt introduite dans les tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'eſprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes ſeches qui établiſſent leurs cauſes & le droit de leurs parties; & cette pratique ſi ſevere qui laiſſe aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs diſcours, qui bannit l'éloquence du ſeul endroit où elle eſt en ſa place, & va faire du Parlement une muette Juriſdiction, on l'autoriſe par une raiſon ſolide & ſans replique, qui eſt celle de l'expedition; il eſt ſeulement à deſirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle reglât au contraire les bureaux comme les audiences, & qu'on

cherchât une fin aux Ecritures [1], comme on a fait aux Plaidoyers.

¶ Le devoir des Juges eſt de rendre la juſtice; leur métier de la differer : quelques-uns ſçavent leur devoir, & font leur métier.

¶ Celuy qui ſollicite ſon Juge ne luy fait pas honneur; car ou il ſe défie de ſes lumieres, & même de ſa probité; ou il cherche à le prévenir; ou il luy demande une injuſtice.

¶ Il ſe trouve des Juges auprés de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuiſent à une bonne cauſe; & qu'une trop grande affectation de paſſer pour incorruptibles, expoſe à être injuſtes.

¶ Le Magiſtrat coquet ou galant eſt pire dans les conſequences que le diſſolu; celuy-cy cache ſon commerce & ſes liaiſons, & l'on ne ſçait ſouvent par où aller juſqu'à luy; celuy-là eſt ouvert par mille foibles qui ſont connus, & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

¶ Il s'en faut peu que la Religion & la Juſtice n'aillent de pair dans la Republique, & que la Magiſtrature ne conſacre les hommes comme la Prêtriſe : l'homme de Robe ne ſçauroit gueres danſer au Bal, paroître aux Theatres, renoncer aux habits ſimples & modeſtes, ſans conſentir à ſon propre aviliſſe-

1. Procés par écrit.

ment; & il eſt étrange qu'il ait falu une loy pour regler ſon exterieur, & le contraindre ainſi à être grave & plus reſpecté.

¶ Il n'y a aucun métier qui n'ait ſon apprentiſſage; & en montant des moindres conditions juſques aux plus grandes, on remarque dans toutes un temps de pratique & d'exercice, qui prépare aux emplois, où les fautes ſont ſans conſequence, & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne ſemble naître & durer que par la confuſion & le deſordre, a ſes preceptes; on ne ſe maſſacre pas par pelotons & par troupes en raze campagne, ſans l'avoir appris, & l'on s'y tuë methodiquement, il y a l'école de la guerre; où eſt l'école du Magiſtrat? Il y a un uſage, des loix, des coûtumes; où eſt le temps, & le temps aſſez long que l'on employe à les digerer & à s'en inſtruire? L'eſſay & l'apprentiſſage d'un jeune adoleſcent qui paſſe de la ferule à la pourpre, & dont la conſignation a fait un Juge, eſt de décider ſouverainement des vies & des fortunes des hommes.

¶ La principale partie de l'Orateur, c'eſt la probité; ſans elle il degenere en declamateur, il déguiſe ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouſe la paſſion & les haines de ceux pour qui il parle; & il eſt de la claſſe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils ſont payez pour dire des injures.

¶ Il eſt vray, dit-on, cette ſomme luy eſt dûë, & ce droit luy eſt acquis, mais je l'attends à cette petite formalité; s'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conſequemment* il perd ſa ſomme, ou il eſt *inconteſtablement* déchû de ſon droit; or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conſcience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raiſon, de ſageſſe & d'équité, ce feroit préciſement la contradictoire de celle qui dit, que la forme emporte le fond.

¶ La queſtion eſt une invention merveilleuſe & tout à fait ſûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible, & ſauver un coupable qui eſt né robuſte.

¶ Un coupable puni eſt un exemple pour la canaille : un innocent condamné eſt l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je diray preſque de moy, je ne feray pas voleur ou meurtrier : je ne feray pas un jour puni comme tel, c'eſt parler bien hardiment.

Une condition lamentable eſt celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procedure ont trouvé un crime; celle même de ſon Juge peut-elle l'être davantage?

¶ Si l'on me racontoit qu'il s'eſt trouvé autrefois un Prevoſt ou l'un de ces Magiſtrats créez pour pourſuivre les voleurs & les exterminer, qui les connoiſſoit tous depuis long-

temps de nom & de viſage, ſçavoit leurs vols, j'entends l'eſpece, le nombre & la quantité, penetroit ſi avant dans toutes ces profondeurs, & étoit ſi initié dans tous ces affreux myſteres, qu'il ſçût rendre à un homme de credit un bijou qu'on luy avoit pris dans la foule au ſortir d'une aſſemblée, & dont il étoit ſur le point de faire de l'éclat : que le Parlement intervint dans cette affaire, & fit le procés à cet Officier; je regarderois cet évenement comme l'une de ces choſes dont l'hiſtoire ſe charge, & à qui le temps ôte la croyance; comment donc pourrois-je croire qu'on doive préſumer par des faits recens, connus & circonſtanciez, qu'une connivence ſi pernicieuſe dure encore, qu'elle ait même tourné en jeu & paſſé en coûtume?

¶ Combien d'hommes qui ſont forts contre les foibles, fermes & inflexibles aux ſollicitations du ſimple peuple; ſans nuls égards pour les petits; rigides & ſeveres dans les minuties; qui refuſent les petits preſens; qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis, & que les femmes ſeules peuvent corrompre ?

¶ Il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'une perſonne qui ſe trouve dans une grande faveur perde un procés.

¶ Les mourans qui parlent dans leurs teſtamens, peuvent s'attendre à être écoutez comme des oracles : chacun les tire de ſon

côté, & les interprete à ſa maniere, je veux dire ſelon ſes deſirs ou ſes interêts.

¶ Il eſt vray qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la derniere volonté, qu'elle ne leur ôte avec la vie, l'irreſolution & l'inquietude; un dépit pendant qu'ils vivent les fait teſter, ils s'appaiſent, & déchirent leur minute, la voilà en cendre : ils n'ont pas moins de teſtamens dans leur caſſette, que d'almanachs ſur leur table, ils les comptent par les années : un ſecond ſe trouve détruit par un troiſiéme, qui eſt aneanti luy-même par un autre mieux digeré, & celuy-cy encore par un cinquiéme *Olographe :* mais ſi le moment, ou la malice, ou l'autorité manque à celuy qui a interêt de le ſupprimer, il faut qu'il en eſſuye les clauſes & les conditions, car *appert*-il mieux des diſpoſitions des hommes les plus inconſtans, que par un dernier acte, ſigné de leur main, & aprés lequel ils n'ont pas du moins eû le loiſir de vouloir tout le contraire?

¶ S'il n'y avoit point de teſtamens pour regler le droit des heritiers, je ne ſçay ſi l'on auroit beſoin de Tribunaux pour regler les differends des hommes; les Juges ſeroient preſque reduits à la triſte fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires : qui voit-on dans les lanternes des Chambres, au Parquet, à la porte ou dans la ſalle du Ma-

giſtrat, des heritiers *ab inteſtat?* non, les Loix ont pourvû à leurs partages; on y voit les teſtamentaires qui plaident en explication d'une clauſe ou d'un article, les perſonnes exheredées, ceux qui ſe plaignent d'un teſtament fait avec loiſir, avec maturité, par un homme grave, habile, conſcientieux, & qui a été aidé d'un bon conſeil; d'un acte où le praticien n'a rien *obmis* de ſon jargon & de ſes fineſſes ordinaires; il eſt ſigné du teſtateur & des témoins publics, il eſt paraphé; & c'eſt en cet état qu'il eſt caſſé & declaré nul.

¶ *Titius* aſſiſte à la lecture d'un teſtament avec des yeux rouges & humides, & le cœur ſerré de la perte de celuy dont il eſpere recüeillir la ſucceſſion : un article luy donne la charge, un autre les rentes de la ville, un troiſiéme le rend maître d'une terre à la campagne; il y a une clauſe qui bien entenduë luy accorde une maiſon ſituée au milieu de Paris, comme elle ſe trouve, & avec les meubles; ſon affliction augmente, les larmes luy coulent des yeux; le moyen de les contenir? il ſe voit Officier, logé aux champs & à la ville, meublé de même, il ſe voit une bonne table, & un caroſſe; *y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt, un meilleur homme?* Il y a un codicile, il faut le lire, il fait *Mævius* legataire univerſel, & il renvoye Titius dans ſon Faubourg, ſans rentes,

ſans titre, & le met à pied : il eſſuye ſes larmes; c'eſt à Mævius à s'affliger.

¶ La loy qui défend de tuer un homme n'embraſſe-t-elle pas dans cette défenſe, le fer, le poiſon, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent ſervir à l'homicide? La loy qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de ſe donner reciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immediates de donner? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes? a-t-elle introduit les fideicommis, ou ſi même elle les tolere? avec une femme qui nous eſt chere & qui nous ſurvit, legue-t-on ſon bien à un ami fidele par un ſentiment de reconnoiſſance pour luy, ou plûtôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon uſage qu'il ſçaura faire de ce qu'on luy legue? donne-t-on à celuy que l'on peut ſoupçonner de ne devoir pas rendre à la perſonne, à qui en effet l'on veut donner; faut-il ſe parler, faut-il s'écrire, eſt-il beſoin de pacte ou de ſermens pour former cette colluſion? les hommes ne ſentent-ils pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent eſperer les uns des autres? & ſi au contraire la proprieté d'un tel bien eſt dévoluë au fideicommiſſaire, pourquoy perd-il ſa reputation à le retenir? ſur quoy fonde-t-on la ſatyre & les vaudevilles? voudroit-on le comparer au dépoſitaire qui

trahit le dépoſt, à un domeſtique qui vole l'argent que ſon maître luy envoye porter? on auroit tort; y a-t-il de l'infamie à ne pas faire une liberalité, & à conſerver pour ſoy ce qui eſt à ſoy? étrange embarras, horrible poids que le fideicommis! ſi par la reverence des loix on ſe l'approprie, il ne faut plus paſſer pour homme de bien : ſi par le reſpećt d'un ami mort l'on ſuit ſes intentions, en le rendant à ſa veuve, on eſt confidentiaire, on bleſſe la loy : elle quadre donc bien mal avec l'opinion des hommes, cela peut-être; & il ne me convient pas de dire icy, la loy peche, ny les hommes ſe trompent.

¶ J'entends dire de quelques particuliers ou de quelques Compagnies, tel & tel corps ſe conteſtent l'un à l'autre la préſeance; le Mortier & la Pairie ſe diſputent le pas. Il me paroît que celuy des deux qui évite de ſe rencontrer aux Aſſemblées, eſt celuy qui cede, & qui ſentant ſon foible juge luy-même en faveur de ſon concurrent.

¶ *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne luy fournit-il point! ſa protećtion le rend audacieux, il eſt impunément dans ſa Province tout ce qui luy plaît d'être, aſſaſſin, parjure; il brûle ſes voiſins, & il n'a pas beſoin d'aſyle. Il faut enfin que le Prince ſe mêle luy-même de ſa punition.

¶ Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets,

tous mots qui devroient être barbares & inintelligibles en nôtre langue : & s'il eſt vray qu'ils ne devroient pas être d'uſage en pleine paix, où ils ne ſervent qu'à entretenir le luxe & la gourmandiſe ; comment peuvent-ils être entendus dans le temps de la guerre & d'une miſere publique, à la vûë de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un ſiege : où eſt-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius ?* ay-je lû quelque part que *Miltiade,* qu'*Epaminondas,* qu'*Ageſilas* ayent fait une chere délicate ? je voudrois qu'on ne fît mention de la délicateſſe, de la propreté & de la ſumptuoſité des Generaux, qu'aprés n'avoir plus rien à dire ſur leur ſujet, & s'être épuiſé ſur les circonſtances d'une bataille gagnée & d'une ville priſe ; j'aimerois même qu'ils vouluſſent ſe priver de cet éloge.

¶ *Hermippe* eſt l'eſclave de ce qu'il appelle ſes petites commoditez, il leur ſacrifie l'uſage reçû, la coûtume, les modes, la bienſeance ; il les cherche en toutes choſes, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne neglige aucune de celles qui ſont pratiquables, il s'en fait une étude, & il ne ſe paſſe aucun jour qu'il ne faſſe en ce genre une découverte; il laiſſe aux autres hommes le dîner & le ſouper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets ſeulement où ſon appetit le porte; il voit faire ſon lit, quelle

main aſſez adroite ou aſſez heureuſe pourroit le faire dormir comme il veut dormir? il ſort rarement de chez ſoy, il aime la chambre, où il n'eſt ni oiſif, ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracaſſe,* & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend ſervilement d'un ſerrurier & d'un menuiſier ſelon ſes beſoins; pour luy s'il faut limer il a une lime, une ſcie s'il faut ſcier, & des tenailles s'il faut arracher; imaginez, s'il eſt poſſible, quelques outils qu'il n'ait pas, & meilleurs, & plus commodes à ſon gré que ceux-mêmes dont les ouvriers ſe ſervent; il en a de nouveaux & d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de ſon eſprit, & dont il a preſque oublié l'uſage; nul ne ſe peut comparer à luy pour faire en peu de temps & ſans peine un travail fort inutile. Il faiſoit dix pas pour aller de ſon lit dans ſa garderobe, il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a ſçu tourner ſa chambre, combien de pas épargnez dans le cours d'une vie! ailleurs l'on tourne la clef, l'on pouſſe contre, ou l'on tire à ſoy, & une porte s'ouvre, quelle fatigue! voila un mouvement de trop qu'il ſçait s'épargner, & comment, c'eſt un myſtere qu'il ne revele point; il eſt à la verité un grand maître pour le reſſort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde ſe paſſe : Hermippe tire le jour de ſon appartement d'ailleurs que

de la fenêtre, il a trouvé le ſecret de monter & de deſcendre autrement que par l'eſcalier, & il cherche celuy d'entrer & de ſortir plus commodément que par la porte.

¶ Il y a déja long-temps que l'on improuve les Medecins, & que l'on s'en ſert; le theatre & la ſatyre ne touchent point à leurs penſions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prelature, & les railleurs eux-mêmes fourniſſent l'argent. Ceux qui ſe portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier ſoit de les aſſurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Medecin ſera raillé & bien payé.

¶ Un bon Medecin eſt celuy qui a des remedes ſpecifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir ſon malade.

¶ La temerité des Charlatans, & leurs triſtes ſuccés qui en ſont les ſuites, font valoir la Medecine & les Medecins : ſi ceux-cy laiſſent mourir, les autres tuënt.

¶ *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remede, & qui quelquefois eſt un poiſon lent : c'eſt un bien de famille, mais amelioré en ſes mains, de ſpecifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fiévre quarte, de la pleureſie, de l'hydropiſie, de l'apoplexie, de l'epilepſie; forcez

un peu vôtre memoire, nommez une maladie, la premiere qui vous viendra en l'eſprit, l'hemorragie, dites-vous? il la guérit : il ne reſſuſcite perſonne, il eſt vray, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit neceſſairement juſqu'à la decrepitude, & ce n'eſt que par hazard que ſon pere & ſon ayeul, qui avoient ce ſecret, ſont morts fort jeunes. Les Medecins reçoivent pour leurs viſites ce qu'on leur donne, quelques-uns ſe contentent d'un remerciement; Carro Carri eſt ſi ſûr de ſon remede, & de l'effet qui en doit ſuivre, qu'il n'heſite pas de s'en faire payer d'avance, & de recevoir avant que de donner; ſi le mal eſt incurable, tant mieux, il n'en eſt que plus digne de ſon application & de ſon remede; commencez par luy livrer quelques ſacs de mille francs, paſſez-luy un contrat de conſtitution, donnez-luy une de vos terres, la plus petite, & ne ſoyez pas enſuite plus inquiet que luy de vôtre guériſon. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I, noms venerables, qui impoſent aux malades & aux maladies. Vos medecins, Fagon, & de toutes les facultez, avoüez-le, ne gueriſſent pas toûjours ny ſurement; ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la medecine pratique, & à qui l'experience eſt échûë par ſucceſſion, promettent toûjours & avec ſermens qu'on guérira : qu'il eſt doux

aux hommes de tout eſperer d'une maladie mortelle, & de ſe porter encore paſſablement bien à l'agonie! la mort ſurprend agreablement & ſans s'être fait craindre, on la ſent plûtôt qu'on n'a ſongé à s'y préparer & à s'y reſoudre : O FAGON ESCULAPE! faites regner ſur toute la terre le Quinquina & l'Emetique, conduiſez à ſa perfection la ſcience des ſimples, qui ſont données aux hommes pour prolonger leur vie; obſervez dans les cures avec plus de préciſion & de ſageſſe que perſonne n'a encore fait le climat, les temps, les ſimptômes & les complexions; guériſſez de la maniere ſeule qu'il convient à chacun d'être guéri; chaſſez des corps où rien ne vous eſt caché de leur œconomie, les maladies les plus obſcures & les plus inveterées; n'attentez pas ſur celles de l'eſprit, elles ſont incurables, laiſſez à *Corinne,* à *Leſbie,* à *Canidie,* à *Trimalcion* & à *Carpus* la paſſion ou la fureur des Charlatans.

¶ L'on ſouffre dans la Republique les Chiromantiens & les Devins, ceux qui font l'horoſcope & qui tirent la figure, ceux qui connoiſſent le paſſé par le mouvement du *Sas,* ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vaſe d'eau la claire verité; & ces gens ſont en effet de quelque uſage, ils prédiſent aux hommes qu'ils feront fortune, aux filles qu'elles epouſeront leurs amans, conſolent

les enfans dont les peres ne meurent point, & charment l'inquietude des jeunes femmes qui ont de vieux maris : ils trompent enfin à tres-vil prix ceux qui cherchent à être trompez.

¶ Que penser de la magie & du sortilege ? La theorie en est obscure, les principes vagues, incertains, & qui approchent du visionnaire : mais il y a des faits embarassans, affirmez par des hommes graves qui les ont vûs, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent; les admettre tous, ou les nier tous paroît un égal inconvenient, & j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires & qui sortent des communes regles, il y a un parti à trouver entre les ames credules & les esprits forts.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoissance de trop de langues, & il me semble que l'on devroit mettre toute son application à l'en instruire; elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde, ou à une facile & agreable érudition. Si l'on remet cette étude si penible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perseverer ; & si l'on y persevere, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire; c'est borner à

la ſcience des mots un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choſes ; c'eſt au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe peut bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondément ; que la memoire eſt neuve, prompte, & fidele ; que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs, & que l'on eſt déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens ſuperficiels vient de l'oubli de cette pratique.

¶ L'étude des textes ne peut jamais être aſſez recommandée ; c'eſt le chemin le plus court, le plus ſûr & le plus agreable pour tout genre d'érudition : ayez les choſes de la premiere main ; puiſez à la ſource ; maniez, remaniez le texte ; apprenez-le de memoire ; citez-le dans les occaſions ; ſongez ſur tout à en penetrer le ſens dans toute ſon étenduë & dans ſes circonſtances ; conciliez un auteur original, ajuſtez ſes principes, tirez vous-même les concluſions ; les premiers Commentateurs ſe ſont trouvez dans le cas où je deſire que vous ſoyez ; n'empruntez leurs lumieres, & ne ſuivez leurs vûës, qu'où les vôtres ſeroient trop courtes ; leurs explications ne ſont pas à vous, & peuvent aiſément vous

échaper; vos obſervations au contraire naiſſent de vôtre eſprit & y demeurent, vous les retrouvez plus ordinairement dans la converſation, dans la conſultation & dans la diſpute : ayez le plaiſir de voir que vous n'étes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui ſont invincibles, où les Commentateurs & les Scoliaſtes eux-mêmes demeurent court, ſi fertiles d'ailleurs, ſi abondans & ſi chargez d'une vaine & faſtueuſe érudition dans les endroits clairs, & qui ne ſont de peine ny à eux ny aux autres : achevez ainſi de vous convaincre par cette methode d'étudier, que c'eſt la pareſſe des hommes qui a encouragé le pedantiſme à groſſir plûtôt qu'à enrichir les bibliotheques, à faire perir le texte ſous le poids des Commentaires; & qu'elle a, en cela agi contre ſoy-même & contre ſes plus chers interêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

¶ Qui regle les hommes dans leur maniere de vivre & d'uſer des alimens, la ſanté & le regime? cela eſt douteux; une nation entiere mange les viandes aprés les fruits, une autre fait tout le contraire; quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finiſſent par d'autres, eſt-ce raiſon, eſt-ce uſage? Eſt-ce par un ſoin de leur ſanté que les hommes s'habillent juſqu'au menton, portent des fraiſes & des collets, eux qui ont

eu ſi long-temps la poitrine découverte? Eſt-ce par bienſeance, ſur tout dans un temps où ils avoient trouvé le ſecret de paroître nuds tout habillez? & d'ailleurs les femmes qui montrent leur gorge & leurs épaules, ſont-elles d'une complexion moins délicate que les hommes, ou moins ſujettes qu'eux aux bienſeances? quelle eſt la pudeur qui engage celles-cy à couvrir leurs jambes & preſque leurs pieds, & qui leur permet d'avoir les bras nuds au deſſus du coude? qui avoit mis autrefois dans l'eſprit des hommes qu'on étoit à la guerre ou pour ſe défendre, ou pour attaquer, & qui leur avoit inſinué l'uſage des armes offenſives & des défenſives? qui les oblige aujourd'huy de renoncer à celles-cy, & pendant qu'ils ſe bottent pour aller au bal, de ſoûtenir ſans armes & en pourpoint des travailleurs, expoſez à tout le feu d'une contreſcarpe? Nos Peres, qui ne jugeoient pas une telle conduite utile au Prince & à la Patrie, étoient-ils ſages ou inſenſez? & nous-mêmes quels Heros celebrons-nous dans nôtre Hiſtoire? un Gueſclin, un Cliſſon, un Foix, un Boucicaut, qui tous ont porté l'armet & endoſſé une cuiraſſe. Qui pourroit rendre raiſon de la fortune de certains mots, & de la proſcription de quelques autres?

Ains a péri, la voyelle qui le commence & ſi propre pour l'éliſion, n'a pû le ſauver, il a

cedé à un autre monoſyllabe[1] & qui n'eſt au plus que ſon anagramme. *Certes* eſt beau dans ſa vieilleſſe, & a encore de la force ſur ſon declin ; la Poëſie le reclame, & nôtre langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le diſent en proſe, & qui ſe commettent pour luy dans leurs ouvrages. *Maint* eſt un mot qu'on ne devoit jamais abandonner, & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le ſtyle, & par ſon origine qui eſt Françoiſe. *Moult,* quoyque Latin, étoit dans ſon temps d'un même mérite, & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte ſur luy. Quelle perſecution le *Car* n'a-t-il pas eſſuyée ; & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'étoit-il pas banni honteuſement d'une langue à qui il a rendu de ſi longs ſervices, ſans qu'on ſçût quel mot luy ſubſtituer ? *Cil* a été dans ſes beaux jours le plus joli mot de la langue Françoiſe, il eſt douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux,* celuy-cy ſe paſſe, bien que ce fût une richeſſe pour la langue, & qu'il ſe diſe fort juſte où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit auſſi nous conſerver *valeureux. Haine, haineux. Peine, peineux. Fruit, fructueux.*

1. *Mais.*

Pitié, piteux. Joye, jovial. Foy, feal. Cour, courtois. Giſte, giſant. Haleine, halené. Vanterie, vantart. Menſonge, menſonger. Coûtume, coûtumier. Comme *part* maintient *partial. Point, pointu & pointilleux. Ton, tonant. Son, ſonore. Frein, effrené. Front, effronté. Ris, ridicule. Loy, loyal. Cœur, cordial. Bien, benin. Mal, malicieux. Heur* ſe plaçoit où *bonheur* ne ſçauroit entrer, il a fait *heureux*, qui eſt ſi François, & il a ceſſé de l'être; ſi quelques Poëtes s'en ſont ſervis, c'eſt moins par choix que par la contrainte de la meſure. *Iſſuë* proſpere, & vient d'*iſſir* qui eſt aboli. *Fin* ſubſiſte ſans conſequence pour *finer* qui vient de luy, pendant que *ceſſe* & *ceſſer* regnent également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ny *fête, fêtoyer;* ny *larme, larmoyer;* ny *deüil, ſe douloir, ſe condouloir;* ny *joye, s'éjoüir*, bien qu'il faſſe toûjours *ſe réjoüir, ſe conjoüir;* ainſi qu'*orgueil, s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent;* ce mot ſi facile non ſeulement eſt tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans ſa chûte. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui eſt hors d'uſage. Il y avoit à gagner de dire *ſi que* pour *de ſorte que* ou *de maniere que, De moy* au lieu de *pour moy* ou de *quant à moy;* de dire, *je ſçay que c'eſt qu'un mal,* plûtôt que *je ſçay ce que c'eſt*

qu'un mal, ſoit par l'analogie Latine, ſoit par l'avantage qu'il y a ſouvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraiſon. L'uſage a préferé ***par conſequent*** à ***par conſequence,*** & ***en conſequence*** à ***en conſequent, façons de faire*** à ***manieres de faire,*** & ***manieres d'agir*** à ***façons d'agir...*** Dans les verbes, ***travailler*** à ***ouvrer, être accoûtumé*** à ***ſouloir, convenir*** à ***duire, faire du bruit*** à ***bruire, injurier*** à ***vilainer, picquer*** à ***poindre, faire reſſouvenir*** à ***ramentevoir...*** Et dans les noms ***penſées*** à ***penſers,*** un ſi beau mot, & dont le vers ſe trouvoit ſi bien, ***grandes actions*** à ***proüeſſes, loüanges*** à ***loz, méchanceté*** à ***mauvaiſtié, porte*** à ***huis, navire*** à ***nef, armée*** à ***oſt, monaſtere*** à ***monſtier, prairies*** à ***prées...*** Tous mots qui pouvoient durer enſemble d'une égale beauté, & rendre une langue plus abondante. L'uſage a par l'addition, la ſuppreſſion, le changement ou le dérangement de quelques lettres fait ***frelater*** de ***fralater. Prouver*** de ***preuver. Profit*** de ***proufit. Froment*** de ***froument. Profil*** de ***pourfil. Proviſion*** de ***pourveoir. Promener*** de ***pourmener,*** & ***promenade*** de ***pourmenade.*** Le même uſage fait ſelon l'occaſion d'***habile,*** d'***utile,*** de ***facile,*** de ***docile,*** de ***mobile*** & de ***fertile,*** ſans y rien changer, des genres differens; au contraire de ***vil, vile; ſubtil, ſubtile,*** ſelon leur terminaiſon maſculins ou feminins. Il a

alteré les terminaiſons anciennes. De *ſcel* il a fait *ſceau*, de *mantel*, *manteau;* de *capel*, *chapeau;* de *coutel*, *couteau;* de *hamel*, *hameau;* de *damoiſel*, *damoiſeau;* de *jouvancel*, *jouvanceau;* & cela ſans que l'on voye gueres ce que la langue Françoiſe gagne à ces differences & à ces changemens. Eſt-ce donc faire pour le progrés d'une langue que de déferer à l'uſage? ſeroit-il mieux de ſecoüer le joug de ſon empire ſi deſpotique? faudroit-il dans une langue vivante écouter la ſeule raiſon qui prévient les équivoques, ſuit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils ſont ſortis, ſi la raiſon d'ailleurs veut qu'on ſuive l'uſage?

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou ſi nous l'emportons ſur eux par le choix des mots, par le tour & l'expreſſion, par la clarté & la briéveté du diſcours, c'eſt une queſtion ſouvent agitée, toûjours indeciſe : on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid Ecrivain de l'autre ſiecle, aux plus celebres de celuy-cy, ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juſte ſur cette matiere oppoſer ſiecle à ſiecle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs rondeaux de BENSERADE ou

de VOITURE à ces deux-cy qu'une tradition nous a conservez, sans nous en marquer le temps ny l'Auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le païs de mescreans monder :
Ja n'est besoin de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance,
De voyager il voulut s'enharder,
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il se sçeut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes :
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

—

De cettuy preux maints grands clercs ont écrit
Qu'oncques dangier n'étonna son courage ;
Abusé fut par le malin esprit
Qu'il épousa sous feminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
Sans un seul brin de peur ny de dommage,
Dont grand renom par tout le monde acquit,
Si qu'on tenoit tres-honneste langage
De cettuy preux.

Bien-toſt aprés fille de Roy s'éprit
De ſon amour, qui voulentiers s'offrit
Au bon Richard en ſecond mariage.

Donc s'il vaut mieux de diable ou femme avoir,
Et qui des deux brüit plus en ménage,
Ceulx qui voudront, ſi le pourront ſçavoir
De cettuy preux.





DE LA CHAIRE.



E difcours Chrétien eft devenu un fpectacle; cette triftefſe Evangelique qui en eft l'ame ne s'y remarque plus; elle eft fuppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du gefte, par le choix des mots, & par les longues énumerations : on n'écoute plus ferieufement la parole fainte; c'eft une forte d'amufement entre mille autres, c'eft un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

¶ L'Eloquence profane eft tranfpofée, pour ainfi dire, du Bareau, où LE MAÎTRE, PUCELLE, & FOURCROY l'ont fait regner, & où elle n'eft plus d'ufage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait affaut d'éloquence jufqu'au pied de l'Autel, & en la préfence des Myfteres : celuy qui écoute s'établit Juge de celuy qui prêche, pour condamner ou pour applaudir; & n'eft pas plus converti par le difcours qu'il

favoriſe, que par celuy auquel il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une choſe; que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

Un apprentif eſt docile, il écoute ſon maître, il profite de ſes leçons, & il devient maître : l'homme indocile critique le diſcours du Predicateur, comme le livre du Philoſophe, & il ne devient ny Chrétien, ny raiſonnable.

¶ Juſqu'à ce qu'il revienne un homme, qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures, explique au peuple la parole divine uniment & familierement, les Orateurs & les Declamateurs ſeront ſuivis.

¶ Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathetique, les antitheſes, les figures outrées ont fini; les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouvemens qui inſpirent la converſion.

¶ Cet homme que je ſouhaittois impatiemment, & que je ne daignois pas eſperer de nôtre ſiecle, eſt enfin venu; les Courtiſans à force de goût & de connoître les bienſéances luy ont applaudi, ils ont, choſe incroyable! abandonné la Chapelle du Roy, pour venir entendre avec le peuple la parole de Dieu

annoncée par cet homme Apoſtolique[1] : la ville n'a pas été de l'avis de la Cour ; où il a prêché les Paroiſſiens ont deſerté, juſqu'aux Marguilliers ont diſparu, les Paſteurs ont tenu ferme, mais les oüailles ſe ſont diſperſées, & les Orateurs voiſins en ont groſſi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à ſe montrer pour être ſuivi, & qu'à parler pour être écouté : ne ſçavois-je pas quelle eſt dans les hommes & en toutes choſes la force indomptable de l'habitude : depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Declamateurs, aux *Enumerateurs,* on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature ; il n'y a pas long-temps qu'ils avoient des chûtes ou des tranſitions ingenieuſes, quelquefois même ſi vives & ſi aiguës qu'elles pouvoient paſſer pour epigrammes ; ils les ont adoucies, je l'avouë, & ce ne ſont plus que des madrigaux : ils ont toûjours d'une neceſſité indiſpenſable & geometrique trois ſujets admirables de vos attentions ; ils prouveront une telle choſe dans la premiere partie de leur diſcours, cette autre dans la ſeconde partie, & cette autre encore dans la troiſiéme ; ainſi vous ſerez convaincu d'abord d'une certaine verité & c'eſt leur premier point, d'une autre verité

1. Le P. Seraph. Cap.

& c'eſt leur ſecond point, & puis d'une troiſiéme verité & c'eſt leur troiſiéme point; de ſorte que la premiere reflexion vous inſtruira d'un principe des plus fondamentaux de vôtre Religion, la ſeconde d'un autre principe qui ne l'eſt pas moins, & la derniere reflexion d'un troiſiéme & dernier principe le plus important de tous, qui eſt remis pourtant faute de loiſir à une autre fois : enfin pour reprendre & abreger cette diviſion, & former un plan... encore, dites-vous, & quelles préparations pour un diſcours de trois quarts d'heure qui leur reſte à faire! plus ils cherchent à le digerer & à l'éclaircir, plus ils m'embroüillent : je vous crois ſans peine, & c'eſt l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent ſans pitié la memoire de leurs auditeurs; il ſemble à les voir s'opiniâtrer à cet uſage, que la grace de la converſion ſoit attachée à ces énormes partitions : comment neanmoins ſeroit-on converti par de tels Apôtres, ſi l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les ſuivre & ne les pas perdre de vûë? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur courſe impetueuſe ils vouluſſent pluſieurs fois reprendre haleine, ſouffler un peu, & laiſſer ſouffler leurs auditeurs. Vains diſcours, paroles perduës! le temps des Homelies n'eſt plus, les Baſiles, les Chryſoſtomes ne le ra-

meneroient pas; on passeroit en d'autres Diocefes pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familieres instructions; le commun des hommes aime les phrases & les periodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier & un second point, ou entre le dernier sermon & le penultiéme..

¶ Il y a moins d'un siecle qu'un livre François étoit un certain nombre de pages Latines, où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en nôtre langue. Les passages, les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens, & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point, ils s'étoient glissez ensemble jusques dans la chaire; S. Cyrille, Horace, S. Cyprien, Lucrece parloient alternativement, les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres, on parloit Latin & long-temps devant des femmes & des Marguilliers, on a parlé Grec : il faloit sçavoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps, autre usage; le texte est encore Latin, tout le discours est François & d'un beau François, l'Evangile même n'est pas cité : il faut sçavoir aujourd'huy tres-peu de chose pour bien prêcher.

¶ L'on a enfin banni la Scolaſtique de toutes les Chaires des grandes Villes, & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'inſtruction & pour le ſalut du Laboureur ou du Vigneron.

¶ C'eſt avoir de l'eſprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjoüée, des figures réïterées, des traits brillans & de vives deſcriptions; mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit neglige ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile; il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'Orateur fait de ſi belles images de certains deſordres, y fait entrer des circonſtances ſi delicates, met tant d'eſprit, de tour & de raffinement dans celuy qui péche, que ſi je n'ay pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ay beſoin du moins que quelque Apôtre avec un ſtyle plus Chrétien, me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture ſi agreable.

¶ Un beau Sermon eſt un diſcours oratoire qui eſt dans toutes ſes regles, purgé de tous ſes défauts, conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique; ceux qui entendent finement, n'en perdent pas le moindre trait, ny une ſeule penſée; ils ſuivent ſans peine l'Orateur dans toutes les énumerations où il

ſe promene, comme dans toutes les élevations où il ſe jette : ce n'eſt une énigme que pour le peuple.

¶ Le ſolide & l'admirable diſcours que celuy qu'on vient d'entendre! les points de religion les plus eſſentiels, comme les plus preſſans motifs de converſion y ont été traitez; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire ſur l'eſprit & dans l'ame de tous les Auditeurs! les voilà rendus, ils en ſont émûs, & touchez au point de reſoudre dans leur cœur ſur ce Sermon de *Theodore*, qu'il eſt encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

¶ La morale douce & relâchée tombe avec celuy qui la prêche; elle n'a rien qui réveille & qui picque la curioſité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne penſe une doctrine ſevere, & qui l'aime même dans celuy qui fait ſon devoir en l'annonçant : il ſemble donc qu'il y ait dans l'Egliſe comme deux états qui doivent la partager; celuy de dire la verité dans toute ſon étenduë, ſans égards, ſans déguiſement; celuy de l'écouter avidement, avec goût, avec admiration, avec éloges, & de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence, ou du moins amolli le ſtyle de la plûpart des Predicateurs; au lieu de s'unir

ſeulement avec les peuples pour benir le Ciel de ſi rares preſens qui en ſont venus, ils ont entré en ſocieté avec les Auteurs & les Poëtes, & devenus comme eux Panegyriſtes, ils ont encheri ſur les Epîtres Dedicatoires, ſur les Stances & ſur les Prologues; ils ont changé la parole ſainte en un tiſſu de loüanges, juſtes à la verité, mais mal placées, intereſſées, que perſonne n'exige d'eux, & qui ne conviennent point à leur caractere; on eſt heureux, ſi à l'occaſion du Heros qu'ils celebrent juſques dans le Sanctuaire, ils diſent un mot de Dieu & du myſtere qu'ils devoient prêcher : il s'en eſt trouvé quelques-uns qui ayant aſſujetti le ſaint Evangile qui doit être commun à tous, à la preſence d'un ſeul Auditeur, ſe ſont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs; n'ont pû prononcer devant des Chrétiens, un diſcours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux; & ont été ſuppléez par d'autres Orateurs, qui n'ont eu le temps que de loüer Dieu dans un Sermon précipité.

¶ *Theodule* a moins réüſſi que quelques-uns de ſes Auditeurs ne l'apprehendoient, ils ſont contens de luy & de ſon diſcours; il a mieux fait à leur gré, que de charmer l'eſprit & les oreilles, qui eſt de flater leur jalouſie.

¶ Le métier de la parole reſſemble en une choſe à celuy de la guerre, il y a plus de

rifque qu'ailleurs, mais la fortune y eft plus rapide.

¶ Si vous étes d'une certaine qualité, & que vous ne vous fentiez point d'autre talent que celuy de faire de froids difcours, prêchez, faites de froids difcours : il n'y a rien de pire pour fa fortune, que d'être entierement ignoré. *Theodat* a été payé de fes mauvaifes phrafes & de fon ennuyeufe monotonie.

¶ L'on a eu de grands Evêchez par un mérite de chaire, qui prefentement ne vaudroit pas à fon homme une fimple Prebende.

¶ Le nom de ce Panegyrifte femble gemir fous le poids des titres dont il eft accablé, leur grand nombre remplit de vaftes affiches qui font diftribuées dans les maifons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monftrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique; quand fur une fi belle montre, l'on a feulement effayé du perfonnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de fes qualitez, celle de mauvais Predicateur.

¶ L'oifiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'affemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & foûtiennent quelque temps ceux qui ont décliné.

¶ Devroit-il fuffire d'avoir été grand & puiffant dans le monde, pour être loüable ou

non, & devant le ſaint Autel, & dans la chaire de la verité loüé & celebré à ſes funerailles? n'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naiſſance? pourquoy n'eſt-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant ſa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidelité, dans la pieté? ce qu'on appelle une oraiſon funebre n'eſt aujourd'huy bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs, qu'à meſure qu'elle s'éloigne davantage du diſcours chrétien; ou, ſi vous l'aimez mieux ainſi, qu'elle approche de plus prés d'un éloge profane.

¶ L'Orateur cherche par ſes diſcours un Evêché; l'Apôtre fait des converſions, il mérite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long ſejour; vains des converſions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire, ſe comparer déja aux VINCENS & aux XAVIERS, & ſe croire des hommes Apoſtoliques : de ſi grands travaux & de ſi heureuſes miſſions ne feroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

¶ Tel tout d'un coup & ſans y avoir penſé la veille, prend du papier, une plume, dit en ſoy-même, je vais faire un livre, ſans autre talent pour écrire, que le beſoin qu'il a

de cinquante piſtoles; je luy crie inutilement; prenez une ſcie, *Dioſcore,* ſciez, ou bien tournez, ou faites une jante de rouë, vous aurez vôtre ſalaire; il n'a point fait l'apprentiſſage de tous ces métiers : copiez donc, tranſcrivez, ſoyez au plus Correcteur d'Imprimerie, n'écrivez point; il veut écrire & faire imprimer; & parce qu'on n'envoye pas à l'Imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui luy plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le temps eſt à la pluye; & comme ce diſcours n'eſt ny contre la Religion ny contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre deſordre dans le public que de luy gâter le goût & l'accoûtumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'examen, il eſt imprimé, & à la honte du ſiecle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en ſon cœur, je prêcheray, & il prêche; le voilà en chaire ſans autre talent ny vocation que le beſoin d'un Benefice.

¶ Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, eſt declamateur.

Il y a au contraire des hommes ſaints, & dont le ſeul caractere eſt efficace pour la perſuaſion : ils paroiſſent, & tout un peuple qui doit les écouter eſt déja émû & comme perſuadé par leur preſence : le diſcours qu'ils vont prononcer, fera le reſte.

¶ L'. de MEAUX & le P. BOURDALOÜE me rappellent DEMOSTHENE & CICERON. Tous deux maîtres dans l'Eloquence de la chaire, ont eu le deſtin des grands modeles : l'un a fait de mauvais cenſeurs, l'autre de mauvais copiſtes.

¶ L'Eloquence de la chaire, en ce qui y entre d'humain & du talent de l'Orateur, eſt cachée, connuë de peu de perſonnes & d'une difficile execution; quel art en ce genre pour plaire en perſuadant! il faut marcher par des chemins battus, dire ce qui a été dit, & ce que l'on prévoit que vous allez dire; les matieres ſont grandes, mais uſées & triviales; les principes ſûrs; mais dont les Auditeurs penetrent les concluſions d'une ſeule vuë; il y entre des ſujets qui ſont ſublimes, mais qui peut traiter le ſublime? Il y a des myſteres que l'on doit expliquer, & qui s'expliquent mieux par une leçon de l'Ecole que par un diſcours oratoire: la Morale même de la chaire, qui comprend une matiere auſſi vaſte & auſſi diverſifiée, que le ſont les mœurs des hommes, roule ſur les mêmes pivots, retrace les mêmes images, & ſe preſcrit des bornes bien plus étroites que la ſatyre; aprés l'invective commune contre les honneurs, les richeſſes & le plaiſir, il ne reſte plus à l'Orateur qu'à courir à la fin de ſon diſcours & à congedier l'aſſemblée : ſi quelquefois on pleure, ſi on eſt émû, aprés avoir

fait attention au genie & au caractere de ceux qui font pleurer, peut-être conviendra-t-on que c'eſt la matiere qui ſe prêche elle-même, & nôtre interêt le plus capital qui ſe fait ſentir; que c'eſt moins une veritable éloquence, que la ferme poitrine du Miſſionnaire, qui nous ébranle & qui cauſe en nous ces mouvemens. Enfin le Predicateur n'eſt point ſoûtenu comme l'Avocat par des faits toûjours nouveaux, par de differens évenemens, par des avantures inoüies; il ne s'exerce point ſur les queſtions douteuſes, il ne fait point valoir les violentes conjectures & les preſomptions, toutes choſes neanmoins qui élevent le genie, luy donnent de la force & de l'étenduë, & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer ſon diſcours d'une ſource commune, & où tout le monde puiſe; & s'il s'écarte de ces lieux communs, il n'eſt plus populaire, il eſt abſtrait ou declamateur, il ne prêche plus l'Evangile; il n'a beſoin que d'une noble ſimplicité, mais il faut l'atteindre; talent rare, & qui paſſe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de genie, d'imagination, d'érudition & de memoire, ne leur ſert ſouvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat eſt penible, laborieuſe, & ſuppoſe dans celuy qui l'exerce, un riche fond & de grandes reſſources; il n'eſt

pas seulement chargé comme le Predicateur d'un certain nombre d'oraisons composées avec loisir, recitées de memoire, avec autorité, sans contradicteurs, & qui avec de mediocres changemens luy font honneur plus d'une fois; il prononce de graves plaidoyez devant des Juges qui peuvent luy imposer silence, & contre des adversaires qui l'interrompent; il doit être prêt sur la replique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de differentes affaires; sa maison n'est pas pour luy un lieu de repos & de retraite, ny un asyle contre les plaideurs; elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes; il ne se met pas au lit, on ne l'essuye point, on ne luy prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le feliciter sur l'agréement & sur la politesse de son langage, luy remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire : il se delasse d'un long discours par de plus longs écrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du

Bareau de la fonction de l'Avocat, & l'éloquence de la Chaire du miniſtere du Predicateur, on croit voir qu'il eſt plus aiſé de prêcher que de plaider, & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

¶ Quel avantage n'a pas un diſcours prononcé ſur un ouvrage qui eſt écrit! Les hommes ſont les duppes de l'action & de la parole, comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celuy qui parle, ils l'admirent, & cherchent enſuite à le comprendre; avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire, ils s'endorment bien-tôt, & le diſcours fini ils ſe reveillent pour dire qu'il a bien fait. On ſe paſſionne moins pour un Auteur : ſon ouvrage eſt lû dans le loiſir de la campagne, ou dans le ſilence du cabinet, il n'y a point de rendez-vous publics pour luy applaudir, encore moins de cabale pour luy ſacrifier tous ſes rivaux, & pour l'élever à la Prelature; on lit ſon livre quelque excellent qu'il ſoit, dans l'eſprit de le trouver mediocre; on le feüillette, on le diſcute, on le confronte, ce ne ſont pas des ſons qui ſe perdent en l'air, & qui s'oublient, ce qui eſt imprimé demeure imprimé; on l'attend quelquefois pluſieurs jours avant l'impreſſion pour le décrier, & le plaiſir le plus délicat que l'on en tire vient de la critique qu'on en fait; on eſt picqué d'y trouver à cha-

que page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, & on ne quitte ce livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur, les phrases, les figures, le don de la memoire, la robe ou l'engagement de celuy qui prêche ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veüille toûjours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé; il en est moins favorable à celuy qui pense & qui écrit aussi-bien que luy; en un mot le *Sermoneur* est plûtôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple, & dans la distribution des graces, de nouvelles sont accordées à celuy-là, pendant que l'Auteur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

¶ S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persecutent, les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu, pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractere; de même si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desapprouvent un ouvrage que vous aurez écrit, ou un discours que vous venez de prononcer en public, soit au Barreau, soit dans la Chaire, ou ailleurs, humiliez-vous, on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgüeil plus délicate & plus prochaine.

¶ Il me ſemble qu'un Predicateur devroit faire choix dans chaque diſcours d'une verité unique, mais capitale, terrible ou inſtructive, la manier à fond & l'épuiſer; abandonner toutes ces diviſions ſi recherchées, ſi retournées, ſi remaniées, & ſi differentiées; ne point ſuppoſer ce qui eſt faux, je veux dire que le grand ou le beau monde ſçait ſa Religion & ſes devoirs, & ne pas apprehender de faire ou à ces bonnes têtes ou à ces eſprits ſi raffinez des catechiſmes; ce temps ſi long que l'on uſe à compoſer un long ouvrage, l'employer à ſe rendre ſi maître de ſa matiere, que le tour & les expreſſions naiſſent dans l'action, & coulent de ſource; ſe livrer aprés une certaine préparation à ſon genie & au mouvement qu'un grand ſujet peut inſpirer : qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de memoire qui reſſemblent mieux à une gageure qu'à une affaire ſerieuſe, qui corrompent le geſte & défigurent le viſage; jetter au contraire par un bel entouſiaſme la perſuaſion dans les eſprits & l'allarme dans le cœur; & toucher ſes Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

¶ Que celuy qui n'eſt pas encore aſſez parfait pour s'oublier ſoy-même dans le miniſtere de la parole ſainte, ne ſe décourage point par les regles auſteres qu'on luy preſcrit, comme ſi elles luy ôtoient les moyens de faire montre

de ſon eſprit, & de monter aux dignitez où il aſpire : quel plus beau talent que celuy de prêcher apoſtoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché? FENELON en étoit-il indigne? auroit-il pû échaper au choix du Prince, que par un autre choix?





DES ESPRITS FORTS.



LES Efprits forts fçavent-ils qu'on les appelle ainfi par ironie! quelle plus grande foibleffe que d'être incertain quel eft le principe de fon être, de fa vie, de fes fens, de fes connoiffances, & quelle en doit être la fin? Quel découragement plus grand que de douter fi fon ame n'eft point matiere comme la pierre & le reptile, & fi elle n'eft point corruptible comme ces viles creatures? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans nôtre efprit l'idée d'un être fuperieur à tous les Etres, qui les a tous faits, & à qui tous fe doivent rapporter; d'un être fouverainement parfait, qui eft pur, qui n'a point commencé & qui ne peut finir, dont nôtre ame eft l'image, & fi j'ofe dire, une portion comme efprit, & comme immortelle?

¶ Le docile & le foible font fufceptibles d'impreffions, l'un en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaifes, c'eft-à-dire que le premier

eſt perſuadé & fidele, & que le ſecond eſt entêté & corrompu; ainſi l'eſprit docile admet la vraye religion, & l'eſprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fauſſe : or l'eſprit fort ou n'a point de religion ou ſe fait une religion, donc l'eſprit fort, c'eſt l'eſprit foible.

¶ J'appelle mondains, terreſtres ou groſſiers, ceux dont l'eſprit & le cœur ſont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui eſt la terre; qui n'eſtiment rien, qui n'aiment rien au-de-là, gens auſſi limitez que ce qu'ils appellent leurs poſſeſſions ou leur domaine que l'on meſure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent ſur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils ſont pour ſonder la verité; ſi avec des vûës ſi courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Aſtres juſques à Dieu-même; ſi ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui eſt eſprit, ou de la dignité de l'ame ils reſſentent encore moins combien elle eſt difficile à aſſouvir, combien la terre entiere eſt au deſſous d'elle, de quelle neceſſité luy devient un être ſouverainement parfait qui eſt Dieu, & quel beſoin indiſpenſable elle a d'une religion qui le luy indique, & qui luy en eſt une caution ſûre. Je comprends au contraire fort aiſément qu'il eſt

naturel à de tels esprits de tomber dans l'incredulité ou l'indifference; & de faire servir Dieu & la religion à la politique; c'est-à-dire, à l'ordre & à la decoration de ce monde, la seule chose selon eux qui mérite qu'on y pense.

¶ Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de religion qui leur restoit; ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses ceremonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins indéterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens, elles ont chacune leur agréement & leur bienséance; ils ne se fixent point, ils sortent sans emplette.

¶ Il y a des hommes qui attendent à être devots & religieux, que tout le monde se declare impie & libertin; ce sera alors le parti du vulgaire, ils sçauront s'en dégager; la singularité leur plaît dans une matiere si serieuse & si profonde, ils ne suivent la mode & le train commun que dans les choses de rien & de nulle suite : qui sçait même s'ils n'ont pas déja mis une sorte de bravoure & d'intrepidité à courir tout le risque de l'avenir? il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition, avec une certaine étenduë d'esprit, & de certaines

vûës, l'on ſonge à croire comme les ſçavans & le peuple.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine ſanté, comme l'on doute que ce ſoit pecher que d'avoir un commerce avec une perſonne libre[1] : quand l'on devient malade, & que l'hydropiſie eſt formée, l'on quitte ſa concubine, & l'on croit en Dieu.

¶ Il faudroit s'éprouver & s'examiner tres-ſerieuſement, avant que de ſe declarer eſprit fort ou libertin, afin au moins & ſelon ſes principes de finir comme l'on a vécu; ou ſi l'on ne ſe ſent pas la force d'aller ſi loin, ſe reſoudre de vivre comme l'on veut mourir.

¶ Toute plaiſanterie dans un homme mourant eſt hors de ſa place; ſi elle roule ſur de certains chapitres, elle eſt funeſte. C'eſt une extrême miſere que de donner à ſes dépens à ceux que l'on laiſſe, le plaiſir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puiſſe être ſur ce qui doit ſuivre la mort, c'eſt une choſe bien ſerieuſe que de mourir : ce n'eſt point alors le badinage qui ſied bien, mais la conſtance.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel eſprit, & d'une agreable litterature; eſclaves des Grands dont ils ont épouſé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre

1. Une Fille.

leurs propres lumieres, & contre leur conſcience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes, & ils ſemblent les avoir regardez comme leur derniere fin : Ils ont eu honte de ſe ſauver à leurs yeux, de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur, & ils ſe ſont perdus par déference ou par foibleſſe. Y a-t-il donc ſur la terre des Grands aſſez grands, & des Puiſſans aſſez puiſſans pour mériter de nous que nous croyïons, & que nous vivions à leur gré, ſelon leur goût & leurs caprices; & que nous pouſſions la complaiſance plus loin, en mourant, non de la maniere qui eſt la plus ſûre pour nous, mais de celle qui leur plaît davantage?

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils ſçûſſent plus que les autres, qu'ils euſſent des raiſons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

¶ Je voudrois voir un homme ſobre, moderé, chaſte, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu; il parleroit du moins ſans interêt : mais cet homme ne ſe trouve point.

¶ J'aurois une extrême curioſité de voir celuy qui ſeroit perſuadé que Dieu n'eſt point; il me diroit du moins la raiſon invincible qui a ſçû le convaincre.

¶ L'impoſſibilité où je ſuis de prouver que Dieu n'eſt pas, me découvre ſon exiſtence.

¶ Dieu condamne & punît ceux qui l'offenſent, ſeul Juge en ſa propre cauſe, ce qui repugne s'il n'eſt luy-même la Juſtice & la Verité, c'eſt à dire s'il n'eſt Dieu.

¶ Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens pas qu'il n'y en ait point, cela me ſuffit, tout le raiſonnement du monde m'eſt inutile; je conclus que Dieu exiſte : cette concluſion eſt dans ma nature; j'en ay reçû les principes trop aiſément dans mon enfance, & je les ay conſervez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les ſoupçonner de fauſſeté : mais il y a des eſprits qui ſe défont de ces principes; c'eſt une grande queſtion s'il s'en trouve de tels; & quand il ſeroit ainſi, cela prouve ſeulement, qu'il y a des monſtres.

¶ L'atheiſme n'eſt point : les Grands qui en ſont le plus ſoupçonnez, ſont trop pareſſeux pour décider en leur eſprit que Dieu n'eſt pas; leur indolence va juſqu'à les rendre froids & indifferens ſur cet article ſi capital, comme ſur la nature de leur ame, & ſur les conſequences d'une vraie Religion : ils ne nient ces choſes, ni ne les accordent; ils n'y penſent point.

¶ Nous n'avons pas trop de toute nôtre ſanté, de toutes nos forces & de tout nôtre eſprit pour penſer aux hommes ou au plus petit interêt : il ſemble au contraire que la bienſéance & la coûtume exigent de nous, que

nous ne penſions à nous que dans un état où il ne reſte en nous qu'autant de raiſon qu'il faut pour ne pas dire qu'il n'y en a plus.

¶ Un Grand croit s'évanoüir, & il meurt; un autre Grand perit inſenſiblement, & perd chaque jour quelque choſe de ſoy-même avant qu'il ſoit éteint : formidables leçons, mais inutiles! des circonſtances ſi marquées & ſi ſenſiblement oppoſées ne ſe relevent point, & ne touchent perſonne; les hommes n'y ont pas plus d'attention qu'à une fleur qui ſe fane, ou à une feüille qui tombe; ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent ſi elles ſont remplies, & par qui.

¶ Les hommes ſont-ils aſſez bons, aſſez fideles, aſſez équitables, pour mériter toute nôtre confiance, & ne nous pas faire deſirer du moins que Dieu exiſtât, à qui nous puſſions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en ſommes perſecutez ou trahis?

¶ Si c'eſt le grand & le ſublime de la Religion qui ébloüit, ou qui confond les eſprits forts, ils ne ſont plus des eſprits forts, mais de foibles genies & de petits eſprits; & ſi c'eſt au contraire ce qu'il y a d'humble & de ſimple qui les rebutte, ils ſont à la verité des eſprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes ſi éclairez, ſi élevez, & neanmoins

ſi fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

¶ Un Pere de l'Egliſe, un Docteur de l'Egliſe, quels noms! quelle triſteſſe dans leurs écrits! quelle ſechereſſe, quelle froide devotion, & peut-être, quelle ſcholaſtique! diſent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plûtôt quel étonnement pour tous ceux qui ſe ſont fait une idée des Peres ſi éloignée de la verité! s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de délicateſſe, plus de politeſſe & d'eſprit, plus de richeſſe d'expreſſion & plus de force de raiſonnement, des traits plus vifs & des graces plus naturelles, que l'on n'en remarque dans la plûpart des livres de ce temps, qui ſont lûs avec goût, qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaiſir d'aimer la Religion, & de la voir crûë, ſoûtenuë, expliquée par de ſi beaux genies & par de ſi ſolides eſprits! ſur tout, lorſque l'on vient à connoître, que pour l'étenduë de connoiſſance, pour la profondeur & la penetration, pour les principes de la pure Philoſophie, pour leur application & leur développement, pour la juſteſſe des concluſions, pour la dignité du diſcours, pour la beauté de la morale & des ſentimens, il n'y a rien, par exemple, que l'on puiſſe comparer à S. AUGUSTIN, que PLATON, & que CICERON.

¶ L'homme eſt né menteur; la verité eſt

ſimple & ingenuë, & il veut du ſpecieux & de l'ornement; elle n'eſt pas à luy, elle vient du Ciel toute faite, pour ainſi dire, & dans toute ſa perfection, & l'homme n'aime que ſon propre ouvrage, la fiction & la fable : voyez le peuple, il controuve, il augmente, il charge par groſſiereté & par ſottiſe; demandez même au plus honnête homme, s'il eſt toûjours vray dans ſes diſcours, s'il ne ſe ſurprend pas quelques fois dans des déguiſemens où engagent neceſſairement la vanité & la legereté, ſi pour faire un meilleur conte il ne luy échape pas ſouvent d'ajoûter à un fait qu'il recite, une circonſtance qui y manque. Une choſe arrive aujourd'huy, & preſque ſous nos yeux, cent perſonnes qui l'ont vûë, la racontent en cent façons differentes, celuy-cy, s'il eſt écouté, la dira encore d'une maniere qui n'a pas été dite : quelle créance donc pourrois-je donner à des faits qui ſont anciens & éloignez de nous par pluſieurs ſiecles? quel fondement dois-je faire ſur les plus graves Hiſtoriens? que devient l'Hiſtoire? Ceſar a-t-il été maſſacré au milieu du Senat? y a-t-il eu un Ceſar? quelle conſequence, me direz-vous! quels doutes! quelle demande! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponſe; & je crois même que vous avez raiſon : je ſuppoſe neanmoins que le livre qui fait mention de Ceſar, ne ſoit pas un livre

profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliotheques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vrayes ou apocriphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soy ces caracteres, qu'il se trouve depuis prés de deux mil ans dans une societé nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce temps la moindre alteration, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son integrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foy pour tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cesar & de sa Dictature; avoüez-le, *Lucile,* vous douterez alors qu'il y ait eu un Cesar.

¶ Toute Musique n'est pas propre à loüer Dieu, & à être entenduë dans le Sanctuaire; toute Philosophie ne parle pas dignement de Dieu, de sa puissance, des principes de ses operations, & de ses mysteres : plus cette Philosophie est subtile & ideale, plus elle est vaine & inutile pour expliquer des choses, qui ne demandent des hommes qu'un sens droit pour être connuës jusques à un certain point, & qui au delà sont inexplicables : vouloir rendre raison de Dieu, de ses perfections, & si j'ose ainsi parler, de ses actions, c'est aller plus loin que les anciens Philosophes, que les Apôtres, que les premiers Docteurs, mais ce

n'eſt pas rencontrer ſi juſte; c'eſt creuſer long-temps & profondément, ſans trouver les ſources de la verité : dés qu'on a abandonné les termes de bonté, de miſericorde, de juſtice, & de toute-puiſſance, qui donnent de Dieu de ſi hautes & de ſi aimables idées, quelque grand effort d'imagination qu'on puiſſe faire, il faut recevoir les expreſſions ſeches, ſteriles, vuides de ſens, admettre les penſées creuſes, écartées des notions communes, ou tout au plus les ſubtiles & les ingenieuſes, & à meſure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Metaphyſique, perdre un peu de ſa Religion.

¶ Juſques où les hommes ne ſe portent-ils point par l'interêt de la Religion, dont ils ſont ſi peu perſuadez, & qu'ils pratiquent ſi mal.

¶ Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zele contre ceux qui en ont une toute contraire, ils l'alterent eux-mêmes dans leur eſprit par des ſentimens particuliers, ils y ajoûtent, & ils en retranchent mille choſes ſouvent eſſentielles ſelon ce qui leur convient, & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils luy ont donnée. Ainſi, à parler populairement, on peut dire d'une ſeule nation, qu'elle vit ſous un même culte; & qu'elle n'a qu'une ſeule Religion; mais à parler exactement, il eſt vray qu'elle en a pluſieurs, & que chacun preſque y a la ſienne.

¶ Deux ſortes de gens fleuriſſent dans les Cours, & y dominent dans divers temps, les libertins & les hypocrites, ceux-là gayement, ouvertement, ſans art & ſans diſſimulation, ceux-cy finement, par des artifices, par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers, ils en ſont jaloux juſqu'à l'excés; ils veulent la gouverner, la poſſeder ſeuls, la partager entr'eux & en exclure tout autre; dignitez, charges, poſtes, benefices, penſions, honneurs, tout leur convient & ne convient qu'à eux, le reſte des hommes en eſt indigne, ils ne comprennent point que ſans leur attache on ait l'impudence de les eſperer : une troupe de maſques entre dans un bal, ont-ils la main, ils danſent, ils ſe font danſer les uns les autres, ils danſent encore, ils danſent toûjours, ils ne rendent la main à perſonne de l'aſſemblée, quelque digne qu'elle ſoit de leur attention; on languit, on ſeche de les voir danſer & de ne danſer point; quelques-uns murmurent, les plus ſages prennent leur party & s'en vont.

¶ Il y a deux eſpeces de libertins, les libertins, ceux du moins qui croyent l'être, & les hypocrites ou faux devots, c'eſt-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins; les derniers dans ce genre-là ſont les meilleurs.

Le faux devot ou ne croit pas en Dieu,

ou ſe mocque de Dieu; parlons de luy obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

¶ Si toute Religion eſt une crainte reſpectueuſe de la Divinité, que penſer de ceux qui oſent la bleſſer dans ſa plus vive image, qui eſt le Prince?

¶ Si l'on nous aſſuroit que le motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a été d'exciter le Roy Tres-Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme, à permettre l'entrée de ſon Royaume aux *Talapoins,* qui euſſent penetré dans nos maiſons pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans, & à nous-mêmes par leurs livres & par leurs entretiens; qui euſſent élevé des *Pagodes* au milieu des Villes, où ils euſſent placé des figures de métal pour être adorées; avec quelles riſées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes? Nous faiſons cependant ſix mille lieuës de mer pour la converſion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon; c'eſt-à-dire pour faire tres-ſerieuſement à tous ces peuples des propoſitions qui doivent leur paroître tres-folles & tres-ridicules : ils ſupportent neanmoins nos Religieux & nos Prêtres, ils les écoutent quelquefois, leur laiſſent bâtir leurs Egliſes, & faire leurs miſſions : qui fait cela en eux & en nous, ne feroit-ce point la force de la verité?

¶ Il ne convient pas à toute ſorte de per-

ſonnes de lever l'étendard d'aumônier, & d'avoir tous les pauvres d'une Ville aſſemblez à ſa porte, qui y reçoivent leurs portions : qui ne ſçait pas au contraire des miſeres plus ſecretes, qu'il peut entreprendre de ſoulager, ou immediatement & par ſes ſecours, ou du moins par ſa mediation? De même il n'eſt pas donné à tous de monter en Chaire, & d'y diſtribuer en Miſſionnaire ou en Catechiſte la parole ſainte; mais qui n'a pas quelquefois ſous ſa main un libertin à reduire, & à ramener par de douces & inſinuantes converſations, à la docilité? Quand on ne feroit pendant ſa vie que l'apôtre d'un ſeul homme, ce ne ſeroit pas être en vain ſur la terre, ny luy être un fardeau inutile.

¶ Il y a deux mondes; l'un où l'on ſejourne peu, & dont l'on doit ſortir pour n'y plus rentrer; l'autre où l'on doit bien-tôt entrer pour n'en jamais ſortir : la faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens ſervent pour le premier monde; le mépris de toutes ces choſes ſert pour le ſecond. Il s'agit de choiſir.

¶ Qui a vécu un ſeul jour, a vécu un ſiecle, même ſoleil, même terre, même monde, mêmes ſenſations, rien ne reſſemble mieux à aujourd'huy que demain : il y auroit quelque curioſité à mourir, c'eſt-à-dire à n'être plus un corps, mais à être ſeulement eſprit.

L'homme cependant impatient de la nouveauté n'eſt point curieux ſur ce ſeul article; né inquiet & qui s'ennuye de tout, il ne s'ennuye point de vivre, il conſentiroit peut-être à vivre toûjours : ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en ſçait, la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoiſſance d'un autre monde : il faut tout le ſerieux de la Religion pour le reduire.

¶ Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toûjours vivre; aprés avoir medité profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie; ou de n'eſſayer des richeſſes, de la grandeur, des plaiſirs & de la ſanté, que pour les voir changer inviolablement, & par la revolution des temps en leurs contraires, & être ainſi le joüet des biens & des maux, l'on ne ſçauroit gueres à quoy ſe reſoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choiſir; & la mort qu'elle nous rend neceſſaire, eſt encore adoucie par la Religion.

¶ Si ma Religion étoit fauſſe, je l'avouë, voilà le piege le mieux dreſſé qu'il ſoit poſſible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle Majeſté, quel éclat des myſteres! quelle ſuite & quel enchaînement de toute la

doctrine! quelle raison éminente! quelle candeur, quelle innocence de vertus! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siecles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus moderez qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même verité soûtient dans l'exil, dans les fers, contre la vûë de la mort & du dernier supplice! prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me seduire? par où échaper? où aller, où me jetter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? s'il faut perir, c'est par là que je veux perir; il m'est plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si specieuse & si entiere : mais je l'ay approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

¶ La Religion est vraye, ou elle est fausse; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la verité même, c'est alors un épouventable malheur pour l'homme vi-

cieux; l'idée ſeule des maux qu'il ſe prépare me trouble l'imagination; la penſée eſt trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en ſuppoſant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet ſur la verité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

¶ Je ne ſçay ſi ceux qui oſent nier Dieu, méritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus ſerieuſement que l'on n'a fait dans ce chapitre; l'ignorance qui eſt leur caractere les rend incapables des principes les plus clairs & des raiſonnemens les mieux ſuivis : je conſens neanmoins qu'ils liſent celuy que je vais faire, pourvû qu'ils ne ſe perſuadent pas, que c'eſt tout ce que l'on pouvoit dire ſur une verité ſi éclatante.

Il y a quarante ans que je n'étois point, & qu'il n'étoit pas en moy de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moy qui ſuis une fois de n'être plus; j'ay donc commencé, & je continuë d'être par quelque choſe qui eſt hors de moy, qui durera aprés moy, qui eſt meilleur & plus puiſſant que moy : ſi ce quelque choſe n'eſt pas Dieu, qu'on me diſe ce que c'eſt.

Peut-être que moy qui exiſte, n'exiſte ainſi que par la force d'une nature univerſelle qui a toûjours été telle que nous la voyons en re-

montant jufques à l'infinité des temps[1] : mais cette nature, ou elle eft feulement efprit, & c'eft Dieu; ou elle eft matiere, & ne peut par confequent avoir créé mon efprit; ou elle eft un compofé de matiere & d'efprit : & alors ce qui eft efprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-être auffi que ce que j'appelle mon efprit n'eft qu'une portion de matiere qui exifte par la force d'une nature univerfelle qui eft auffi matiere, qui a toûjours été, & qui fera toûjours telle que nous la voyons, & qui n'eft point Dieu[2] : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon efprit, quelque chofe que ce puiffe être, eft une chofe qui penfe, & que s'il eft matiere, il eft neceffairement une matiere qui penfe; car l'on ne me perfuadera point qu'il n'y ait pas en moy quelque chofe qui penfe, pendant que je fais ce raifonnement. Or ce quelque chofe qui eft en moy, & qui penfe, s'il doit fon être & fa confervation à une nature univerfelle, qui a toûjours été & qui fera toûjours, laquelle il reconnoiffe comme fa caufe, il faut indifpenfablement que ce foit à une nature univerfelle, ou qui penfe, ou qui foit plus noble & plus parfaite

1. Objection ou fyfteme des libertins.
2. Inftance des libertins.

que ce qui penſe; & ſi cette nature ainſi faite eſt matiere, l'on doit encore conclure que c'eſt une matiere univerſelle qui penſe, ou qui eſt plus noble & plus parfaite que ce qui penſe.

Je continuë & je dis, cette matiere telle qu'elle vient d'être ſuppoſée, ſi elle n'eſt pas un être chimerique, mais réel, n'eſt pas auſſi imperceptible à tous les ſens; & ſi elle ne ſe découvre pas par elle-même, on la connoît du moins dans le divers arrangement de ſes parties, qui conſtituë les corps, & qui en fait la difference, elle eſt donc elle-même tous ces differens corps; & comme elle eſt une matiere qui penſe ſelon la ſuppoſition, ou qui vaut mieux que ce qui penſe, il s'enſuit qu'elle eſt telle du moins ſelon quelques-uns de ces corps, & par une ſuite neceſſaire ſelon tous ces corps, c'eſt à dire qu'elle penſe dans les pierres, dans les métaux, dans les mers, dans la terre, dans moy-même qui ne ſuis qu'un corps, comme dans toutes les autres parties qui la compoſent : c'eſt donc à l'aſſemblage de ces parties ſi terreſtres, ſi groſſieres, ſi corporelles, qui toutes enſemble ſont la matiere univerſelle ou ce monde viſible, que je dois ce quelque choſe qui eſt en moy, qui penſe, & que j'appelle mon eſprit; ce qui eſt abſurde.

Si au contraire cette nature univerſelle, quelque choſe que ce puiſſe être, ne peut pas être tous ces corps, ny aucun de ces corps,

il ſuit de là qu'elle n'eſt point matiere, ny perceptible par aucun des ſens : ſi cependant elle penſe, ou ſi elle eſt plus parfaite que ce qui penſe, je conclus encore qu'elle eſt eſprit, ou un eſtre meilleur & plus accompli que ce qui eſt eſprit; ſi d'ailleurs il ne reſte plus à ce qui penſe en moy, & que j'appelle mon eſprit, que cette nature univerſelle à laquelle il puiſſe remonter pour rencontrer ſa premiere cauſe & ſon unique origine, parce qu'il ne trouve point ſon principe en ſoy, & qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainſi qu'il a eſté démontré, alors je ne diſpute point des noms; mais cette ſource originaire de tout eſprit, qui eſt eſprit elle-même, & qui eſt plus excellente que tout eſprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je penſe, donc Dieu exiſte ; car ce qui penſe en moy, je ne le dois point à moy-même; parce qu'il n'a pas plus dépendu de moy de me le donner une premiere fois, qu'il dépend encore de moy de me le conſerver un ſeul inſtant : je ne le dois point à un eſtre qui ſoit au deſſus de moy, & qui ſoit matiere, puis qu'il eſt impoſſible que la matiere ſoit au deſſus de ce qui penſe; je le dois donc à un eſtre qui eſt au deſſus de moy, & qui n'eſt point matiere; & c'eſt Dieu.

¶ De ce qu'une nature univerſelle qui penſe exclut de ſoy generalement tout ce qui eſt

matiere, il ſuit neceſſairement, qu'un eſtre particulier qui penſe ne peut pas auſſi admettre en ſoy la moindre matiere : car bien qu'un eſtre univerſel qui penſe renferme dans ſon idée infiniment plus de grandeur, de puiſſance, d'indépendance & de capacité qu'un eſtre particulier qui penſe, il ne renferme pas neanmoins une plus grande excluſion de matiere; puiſque cette excluſion dans l'un & l'autre de ces deux eſtres eſt auſſi grande qu'elle peut être & comme infinie; & qu'il eſt autant impoſſible que ce qui penſe en moy ſoit matiere, qu'il eſt inconcevable que Dieu ſoit matiere : ainſi comme Dieu eſt eſprit, mon ame auſſi eſt eſprit.

¶ Je ne ſçais point ſi le chien choiſit, s'il ſe reſſouvient, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il penſe : quand donc l'on me dit que toutes ces choſes ne ſont en luy ny paſſions, ny ſentiment, mais l'effet naturel & neceſſaire de la diſpoſition de ſa machine préparée par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquieſcer à cette doctrine : mais je penſe, & je ſuis certain que je penſe; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'eſt à dire, d'une étenduë ſelon toutes ſes dimenſions, qui eſt longue, large & profonde, & qui eſt diviſible dans tous ces ſens, avec ce qui penſe?

¶ Si tout eſt matiere, & ſi la penſée en moy comme dans tous les autres hommes n'eſt qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere; qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choſes materielles? la matiere a-t-elle dans ſon fond une idée auſſi pure, auſſi ſimple, auſſi immaterielle qu'eſt celle de l'eſprit? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de ſon propre eſtre? comment eſt-elle dans l'homme ce qui penſe, c'eſt à dire, ce qui eſt à l'homme même une conviction qu'il n'eſt point matiere?

¶ Il y a des eſtres qui durent peu, parce qu'ils ſont compoſez de choſes tres-differentes, & qui ſe nuiſent reciproquement : il y en a d'autres qui durent davantage, parce qu'ils ſont plus ſimples, mais ils périſſent, parce qu'ils ne laiſſent pas d'avoir des parties ſelon leſquelles ils peuvent être diviſez. Ce qui penſe en moy doit durer beaucoup, parce que c'eſt un être pur, exempt de tout mélange & de toute compoſition; & il n'y a pas de raiſon qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou ſeparer un eſtre ſimple, & qui n'a point de parties.

¶ L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil, & entend les ſons par l'organe de l'oreille; mais elle peut ceſſer de voir ou d'entendre, quand ces ſens ou ces objets luy man-

quent, ſans que pour cela elle ceſſe d'être, parce que l'ame n'eſt point préciſément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les ſons; elle n'eſt que ce qui penſe : or comment peut-elle ceſſer d'être telle? Ce n'eſt point par le défaut d'organe, puis qu'il eſt prouvé qu'elle n'eſt point matiere; ny par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles veritez; elle eſt donc incorruptible.

¶ Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de ſon eſtre infini, & ſouverainement parfait, doive être aneantie.

¶ Voyez, *Lucile,* ce morceau de terre plus propre & plus orné que les autres terres qui luy ſont contiguës; icy ce ſont des compartimens mêlez d'eaux plattes & d'eaux jalliſſantes, là des allées en paliſſade qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nort; d'un coſté c'eſt un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë; plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obſcurément entre les ſaules & les peupliers, eſt devenu un canal qui eſt revétu; ailleurs de longues & fraîches avenuës ſe perdent dans la campagne, & annoncent la maiſon qui eſt entourée d'eau : vous récrierez-vous, quel jeu du hazard! combien de belles choſes ſe ſont rencontrées enſemble inopinément! non ſans doute, vous

direz au contraire, cela eſt bien imaginé & bien ordonné, il regne icy un bon goût & beaucoup d'intelligence; je parleray comme vous, & j'ajoûteray que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un NAUTRE va tracer, & prendre des alignemens dés le jour même qu'ils ſont en place : qu'eſt-ce pourtant que cette piece de terre ainſi diſpoſée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? ſi même toute la terre n'eſt qu'un atôme ſuſpendu en l'air, & ſi vous écoutez ce que je vais dire.

Vous étes placé, ô Lucile, quelque part ſur cet atôme, il faut donc que vous ſoyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place; cependant vous avez des yeux qui ſont deux points imperceptibles, ne laiſſez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois ; la Lune dans ſon plein? elle eſt belle alors & fort lumineuſe, quoy que ſa lumiere ne ſoit que la reflexion de celle du Soleil; elle paroît grande comme le Soleil , plus grande que les autres Planettes , & qu'aucune des Etoiles ; mais ne vous laiſſez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de ſi petit que la Lune, ſa ſuperficie eſt treize fois plus petite que celle de la terre, ſa ſolidité quarante-huit fois, & ſon diametre de ſept cens cinquante lieuës n'eſt que le quart de celuy de

la terre : auſſi eſt-il vray qu'il n'y a que ſon voiſinage qui luy donne une ſi grande apparence, puis qu'elle n'eſt gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la terre, ou que ſa diſtance n'eſt que de cent mil lieuës : Elle n'a preſque pas même de chemin à faire en comparaiſon du vaſte tour que le Soleil ſait dans les eſpaces du Ciel ; car il eſt certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës, ce n'eſt par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës, & trois cens ſoixante & quinze lieuës dans une minutte ; il faut neanmoins pour accomplir cette courſe, qu'elle aille cinq mille ſix cent fois plus vîte qu'un cheval de poſte qui feroit quatre lieuës par heure, qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le ſon, que le bruit, par exemple, du canon & du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cens ſoixante & dix-ſept lieuës.

Mais quelle comparaiſon de la Lune au Soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la courſe ! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous ſeulement du diametre de la terre, il eſt de trois mille lieuës, celuy du Soleil eſt cent fois plus grand, il eſt donc de trois cens mille lieuës ; ſi c'eſt là ſa largeur en tout ſens, quelle peut être toute ſa ſuperficie ! quelle ſa ſolidité ! comprenez-vous bien cette étenduë, & qu'un

million de terres comme la nôtre ne ſeroient toutes enſemble pas plus groſſes que le Soleil ! quel eſt donc, direz-vous, ſon éloignement, ſi l'on en juge par ſon apparence ! vous avez raiſon, il eſt prodigieux; il eſt démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au Soleil moins de dix mille diametres de la terre, autrement moins de trente millions de lieuës; peut-être y a-t-il quatre fois, ſix fois, dix fois plus loin, on n'a aucune methode pour déterminer cette diſtance.

Pour aider ſeulement vôtre imagination à ſe la repreſenter, ſuppoſons une meule de moulin qui tombe du Soleil ſur la terre, donnons-luy la plus grande vîteſſe qu'elle ſoit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombans de fort haut; ſuppoſons encore qu'elle conſerve toûjours cette même vîteſſe, ſans en acquerir, & ſans en perdre; qu'elle parcourt quinze toiſes par chaque ſeconde de temps, c'eſt à dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainſi neuf cens toiſes en une minutte, paſſons-luy mille toiſes en une minutte pour une plus grande facilité; mille toiſes font une demie lieuë commune, ainſi en deux minuttes la meule fera une lieuë, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle fera ſept cens vingt lieuës; or elle a trente millions à traverſer avant que d'arriver à terre, il luy

faudra donc quarante-un mille ſix cent ſoixante-ſix jours, qui ſont plus de cent quatorze années, pour faire ce voyage : ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moy, la diſtance de la terre à Saturne eſt au moins decuple de celle de la terre au Soleil, c'eſt vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës, & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarente ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élevation de Saturne élevez vous-même, ſi vous le pouvez, vôtre imagination à concevoir quelle doit être l'immenſité du chemin qu'il parcourt chaque jour au deſſus de nos têtes; le cercle que Saturne décrit a plus de ſix cens millions de lieuës de diametre, & par conſequent plus de dix-huit cens millions de lieuës de circonference; un cheval Anglois qui feroit dix lieuës par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ay pas tout dit, ô Lucile, ſur le miracle de ce monde viſible, ou, comme vous parlez quelquefois, ſur les merveilles du hazard, que vous admettez ſeul pour la cauſe premiere de toutes choſes; il eſt encore un ouvrier plus admirable que vous ne penſez, connoiſſez le hazard, laiſſez-vous inſtruire de toute la puiſſance de vôtre Dieu. Sçavez-vous que cette diſtance de trente millions de

lieuës qu'il y a de la terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieuës de la terre à Saturne, ſont ſi peu de choſe, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux Etoiles, que ce n'eſt pas même s'énoncer aſſez juſte que de ſe ſervir ſur le ſujet de ces diſtances, du terme de comparaiſon; quelle proportion à la verité de ce qui ſe meſure, quelque grand qu'il puiſſe être, avec ce qui ne ſe meſure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle eſt, ſi j'oſe ainſi parler, *immenſurable,* il n'y a plus ny angles, ny ſinus, ny paralaxes dont on puiſſe s'aider; ſi un homme obſervoit à Paris une étoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir juſqu'à cet aſtre, ne feroient pas un angle, & ſe confondroient en une ſeule & même ligne, tant la terre entiere n'eſt pas eſpace par rapport à cet éloignement; mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque choſe de plus : Si deux Obſervateurs, l'un ſur la terre, & l'autre dans le Soleil, obſervoient en même temps une Etoile, les deux rayons viſuels de ces deux Obſervateurs ne formeroient point d'angle ſenſible : pour concevoir la choſe autrement; ſi un homme étoit ſitué dans une Etoile, nôtre Soleil, nôtre terre, & les trente millions de lieuës qui les

ſeparent, luy paroîtroient un même point; cela eſt démontré.

On ne ſçait pas auſſi la diſtance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelques voiſines qu'elles nous paroiſſent; les Pleyades ſe touchent preſque, à en juger par nos yeux; une Etoile paroît aſſiſe ſur l'une de celles qui forment la queuë de la grande Ourſe, à peine la vûë peut-elle atteindre à diſcerner la partie du Ciel qui les ſepare, c'eſt comme une Etoile qui paroît double; Si cependant tout l'art des Aſtronomes eſt inutile pour en marquer la diſtance, que doit-on penſer de l'éloignement de deux Etoiles, qui en effet paroiſſent éloignées l'une de l'autre, & à plus forte raiſon des deux polaires? quelle eſt donc l'immenſité de la ligne qui paſſe d'un polaire à l'autre? & que ſera-ce que le cercle dont cette ligne eſt le diametre? Mais n'eſt-ce pas quelque choſe de plus que de ſonder les abîmes, que de vouloir imaginer la ſolidité du globe, dont ce cercle n'eſt qu'une ſection? Serons-nous encore ſurpris que ces mêmes Etoiles ſi démeſurées dans leur grandeur ne nous paroiſſent neanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plûtôt que d'une hauteur ſi prodigieuſe elles puiſſent conſerver une certaine apparence, & qu'on ne les perde pas toutes de vûë? Il n'eſt pas auſſi imaginable combien il nous en échape :

on fixe le nombre des Etoiles, oüy de celles qui ſont apparentes; le moyen de compter celles qu'on n'apperçoit point? celles par exemple qui compoſent la voye de lait, cette trace lumineuſe qu'on remarque au Ciel dans une nuit ſereine du Nort au Midy, & qui par leur extraordinaire élevation ne pouvant percer jufqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles ſont placées.

Me voilà donc ſur la terre comme ſur un grain de ſable qui ne tient à rien, & qui eſt ſuſpendu au milieu des airs : un nombre preſque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui ſurpaſſe nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de ſable, & traverſent chaque jour depuis plus de ſix mille ans les vaſtes & immenſes eſpaces des Cieux : voulez-vous un autre ſyſteme, & qui ne diminuë rien du merveilleux? la terre elle-même eſt emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers : je me les repreſente tous ces globes, ces corps effroyables qui ſont en marche, ils ne s'embaraſſent point l'un l'autre, ils ne ſe choquent point, ils ne ſe dérangent point; ſi le plus petit d'eux tous venoit à ſe démentir & à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire ſont en leur

place, demeurent dans l'ordre qui leur eſt preſcrit, ſuivent la route qui leur eſt marquée, & ſi paiſiblement à nôtre égard, que perſonne n'a l'oreille aſſez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne ſçait pas s'ils ſont au monde. O œconomie merveilleuſe du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réüſſir ? une ſeule choſe, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps ſont ſi précis & ſi conſtans dans leurs marches, dans leurs revolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet eſpace immenſe, qu'on appelle le monde, aprés les avoir obſervez, s'eſt fait une methode infaillible de prédire à quel point de leur courſe tous ces aſtres ſe trouveront d'aujourd'huy en deux, en quatre, en vingt mille ans ; voilà mon ſcrupule, Lucile, ſi c'eſt par hazard qu'ils obſervent des regles ſi invariables, qu'eſt-ce l'ordre ? qu'eſt-ce que la regle ?

Je vous demanderay même ce que c'eſt que le hazard : eſt-il corps, eſt-il eſprit ? eſt-ce un eſtre diſtingué des autres eſtres, qui ait ſon exiſtence particuliere, qui ſoit quelque part ? ou plûtôt, n'eſt-ce pas un mode, ou une façon d'être ? quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'eſt un hazard ; mais eſt-ce autre choſe que ces deux corps qui ſe choquent fortuitement ? ſi par ce hazard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement ;

si son mouvement n'est plus direct, mais reflechi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie & qu'elle piroüette, concluray-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement? ne soupçonneray-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soy-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jettée? Et parce que les rouës d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vîtesse, examinay-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte; mais ny ces rouës, ny cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangere : & les corps celestes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant, & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit

plus à la verité qui les met en mouvement, mais on feroit toûjours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës ou cette boule; & quand chacun de ces grands corps feroit fuppofé un amas fortuit d'atomes, qui fe font liez & enchaînez enfemble par la figure & la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, & je dirois, qui a créé cet atome? eft-il matiere, eft-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de foy-même, avant que de fe faire foy-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit, & il n'étoit pas tout à la fois; & s'il eft auteur de fon être & de fa maniere d'être, pourquoy s'eft-il fait corps plûtôt qu'efprit? bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? eft-il éternel, eft-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

¶ Le ciron a des yeux, il fe détourne à la rencontre des objets qui luy pourroient nuire; quand on le met fur de l'ébene pour le mieux remarquer, fi dans le temps qu'il marche vers un côté, on luy prefente le moindre fetu, il change de route : eft-ce un jeu du hazard que fon criftalin, fa retine & fon nerf optique?

L'on voit dans une goutte d'eau, que le poivre qu'on y a mis tremper, a alterée, un nombre prefque innombrable de petits animaux, dont le microfcope nous fait apperce-

voir la figure, & qui ſe meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monſtres dans une vaſte mer; chacun de ces animaux eſt plus petit mille fois qu'un ciron, & neanmoins c'eſt un corps qui vit, qui ſe nourrit, qui croît, qui doit avoir des muſcles, des vaiſſeaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour diſtribuer les eſprits animaux.

Une tache de moiſiſſure de la grandeur d'un grain de ſable, paroît dans le microſcope comme un amas de pluſieurs plantes tres-diſtinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits ; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui ſont fanées : de quelle étrange petiteſſe doivent être les racines, & les philtres qui ſeparent les alimens de ces petites plantes? & ſi l'on vient à conſiderer que ces plantes ont leurs graines ainſi que les chênes & les pins; & que ces petits animaux dont je viens de parler, ſe multiplient par voye de generation comme les Elephans & les Baleines, où cela ne mene-t-il point ? qui a ſçû travailler à des ouvrages ſi délicats, ſi fins, qui échapent à la vûë des hommes, & qui tiennent de l'infini comme les cieux, bien que dans l'autre extrêmité? ne feroit-ce point celuy qui a fait les cieux, les aſtres ces maſſes énormes, épouventables par leur grandeur,

par leur élevation, par la rapidité & l'étenduë de leur courſe, & qui ſe jouë de les faire mouvoir.

¶ Il eſt de fait que l'homme joüit du ſoleil, des aſtres, des cieux, & de leurs influences, comme il joüit de l'air qu'il reſpire, & de la terre ſur laquelle il marche, & qui le ſoûtient : & s'il faloit ajoûter à la certitude d'un fait, la convenance ou la vray-ſemblance, elle y eſt toute entiere, puiſque les cieux & tout ce qu'ils contiennent, ne peuvent pas entrer en comparaiſon pour la nobleſſe & la dignité avec le moindre des hommes qui ſont ſur la terre ; & que la proportion qui ſe trouve entr'eux & luy, eſt celle de la matiere incapable de ſentiment, qui eſt ſeulement une étenduë ſelon trois dimenſions, à ce qui eſt eſprit, raiſon, ou intelligence : ſi l'on dit que l'homme auroit pû ſe paſſer à moins pour ſa conſervation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler ſon pouvoir, ſa bonté & ſa magnificence, puiſque quelque choſe que nous voyïons qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le monde entier s'il eſt fait pour l'homme, eſt litteralement la moindre choſe que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Religion : ce n'eſt donc ni vanité ni préſomption à l'homme, de ſe rendre ſur ſes avantages à la force de la verité ; ce

ſeroit en luy ſtupidité & aveuglement de ne pas ſe laiſſer convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion ſe ſert, pour luy faire connoître ſes privileges, ſes reſſources, ſes eſperances, pour luy apprendre ce qu'il eſt, & ce qu'il peut devenir : mais la lune eſt habitée, il n'eſt pas du moins impoſſible qu'elle le ſoit; que parlez-vous, Lucile, de la lune, & à quel propos? en ſuppoſant Dieu, quelle eſt en effet la choſe impoſſible? vous demandez peut-être ſi nous ſommes les ſeuls dans l'Univers que Dieu ait ſi bien traitez? s'il n'y a point dans la lune, ou d'autres hommes, ou d'autres creatures que Dieu ait auſſi favoriſées? vaine curioſité, frivole demande! La terre, Lucile, eſt habitée, nous l'habitons, & nous ſçavons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, nôtre évidence, nos convictions ſur tout ce que nous devons penſer de Dieu & de nous-mêmes; que ceux qui peuplent les globes celeſtes, quels qu'ils puiſſent être, s'inquietent pour eux-mêmes, ils ont leurs ſoins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, obſervé la lune, vous avez reconnu ſes taches, ſes abîmes, ſes inégalitez, ſa hauteur, ſon étenduë, ſon cours, ſes éclipſes, tous les Aſtronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux inſtrumens, obſervez-la avec plus d'exactitude; voyez-vous qu'elle ſoit peuplée, & de quels animaux? reſſemblent-ils aux

hommes, ſont-ce des hommes? laiſſez-moy voir aprés vous, & ſi nous ſommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la lune, examinons alors s'ils ſont Chrétiens, & ſi Dieu a partagé ſes faveurs entr'eux & nous.

¶ Tout eſt grand & admirable dans la nature, il ne s'y voit rien qui ne ſoit marqué au coin de l'ouvrier; ce qui s'y voit quelquefois d'irregulier & d'imparfait ſuppoſe regle & perfection. Homme vain & préſomptueux! faites un vermiſſeau que vous foulez aux pieds, que vous mépriſez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il eſt poſſible : quel excellent maître que celuy qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent! Je ne vous demande pas de vous mettre à vôtre attelier pour faire un homme d'eſprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entrepriſe eſt forte & au deſſus de vous; eſſayez ſeulement de faire un boſſu, un fou, un monſtre, je ſuis content.

Rois, Monarques, Potentats, ſacrées Majeſtez! vous ay-je nommez par tous vos ſuperbes noms? Grands de la terre, tres-hauts, tres-puiſſans, & peut-être bien-tôt, *tout-puiſſans Seigneurs!* nous autres hommes nous avons beſoin pour nos moiſſons d'un peu de pluye, de quelque choſe de moins, d'un peu de roſée; faites de la roſée, envoyez ſur la terre une goutte d'eau.

L'ordre, la decoration, les effets de la nature ſont populaires : les cauſes, les principes ne le ſont point; demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

¶ Pluſieurs millions d'années, pluſieurs centaines de millions d'années, en un mot, tous les temps ne ſont qu'un inſtant, comparez à la durée de Dieu, qui eſt éternelle : tous les eſpaces du monde entier, ne ſont qu'un point, qu'un leger atome, comparez à ſon immenſité : S'il eſt ainſi, comme je l'avance, car quelle proportion du fini à l'infini? je demande qu'eſt-ce que le cours de la vie d'un homme, qu'eſt-ce qu'un grain de pouſſiere qu'on appelle la terre, qu'eſt-ce qu'une petite portion de cette terre que l'homme poſſede, & qu'il habite? Les méchans proſperent pendant qu'ils vivent, quelques méchans, je l'avouë; la vertu eſt opprimée, & le crime impuni ſur la terre, quelquefois, j'en conviens; c'eſt une injuſtice, point du tout : il faudroit, pour tirer cette concluſion, avoir prouvé qu'abſolument les méchans ſont heureux, que la vertu ne l'eſt pas, & que le crime demeure impuni; il faudroit du moins que ce peu de temps où les bons ſouffrent, & où les méchans proſperent, eût une durée, & que ce que nous appellons proſperité & fortune, ne fût pas une apparence fauſſe & une ombre vaine qui s'évanoüit;

que cette terre, cet atome, où il paroît que la vertu & le crime rencontrent ſi rarement ce qui leur eſt dû, fût le ſeul endroit de la ſcene où ſe doivent paſſer la punition & les récompenſes.

De ce que je penſe, je n'infere pas plus clairement que je ſuis eſprit, que je conclus de ce que je fais, ou ne fais point ſelon qu'il me plaît, que je ſuis libre : or liberté, c'eſt choix, autrement une détermination volontaire au bien ou au mal, & ainſi une action bonne ou mauvaiſe, & ce qu'on appelle vertu ou crime : que le crime abſolument ſoit impuni, il eſt vray, c'eſt injuſtice ; qu'il le ſoit ſur la terre, c'eſt un myſtere ; ſuppoſons pourtant avec l'athée, que c'eſt injuſtice ; toute injuſtice eſt une negation, ou une privation de juſtice, donc toute injuſtice ſuppoſe juſtice ; toute juſtice eſt une conformité à une ſouveraine raiſon, je demande en effet, quand il n'a pas été raiſonnable que le crime ſoit puni, à moins qu'on ne diſe que c'eſt quand le triangle avoit moins de trois angles ; or toute conformité à la raiſon eſt une verité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toûjours été, elle eſt donc de celles que l'on appelle des éternelles veritez ; cette verité d'ailleurs, ou n'eſt point, & ne peut être, ou elle eſt l'objet d'une connoiſſance, elle eſt donc éternelle cette connoiſſance, & c'eſt Dieu.

Les dénouëmens qui découvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroiſſent ſi ſimples & ſi faciles, qu'il ſemble qu'il n'y ait que Dieu ſeul qui puiſſe en être l'auteur; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte, ſont en ſi grand nombre, que s'il plaît à quelques-uns de les attribuer à de purs hazards, il faut donc qu'ils ſoûtiennent que le hazard de tout temps a paſſé en coûtume.

¶ Si vous faites cette ſuppoſition, que tous les hommes qui peuplent la terre ſans exception, ſoient chacun dans l'abondance, & que rien ne leur manque, j'infere de là que nul homme qui eſt ſur la terre, n'eſt dans l'abondance, & que tout luy manque : il n'y a que deux ſortes de richeſſes, & auſquelles les autres ſe reduiſent, l'argent & les terres; ſi tous ſont riches, qui cultivera les terres, & qui foüillera les mines? ceux qui ſont éloignez des mines, ne les foüilleront pas, ny ceux qui habitent des terres incultes & minerales, ne pourront pas en tirer des fruits; on aura recours au commerce, & on le ſuppoſe : mais ſi les hommes abondent de biens, & que nul ne ſoit dans le cas de vivre par ſon travail, qui tranſportera d'une region à une autre les lingots, ou les choſes échangées? qui mettra des vaiſſeaux en mer, qui ſe chargera de les

conduire? qui entreprendra des caravannes? on manquera alors du neceſſaire, & des choſes utiles; s'il n'y a plus de beſoins, il n'y a plus d'arts, plus de ſciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de poſſeſſions & de richeſſes en établit une autre dans les conditions, bannit toute ſubordination, reduit les hommes à ſe ſervir eux-mêmes, & à ne pouvoir être ſecourus les uns des autres, rend les loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie univerſelle; attire la violence, les injures, les maſſacres, l'impunité.

Si vous ſuppoſez au contraire que tous les hommes ſont pauvres, en vain le ſoleil ſe leve pour eux ſur l'horizon, en vain il échauffe la terre & la rend feconde; en vain le ciel verſe ſur elle ſes influences; les fleuves en vain l'arroſent, & répandent dans les diverſes contrées la fertilité & l'abondance; inutilement auſſi la mer laiſſe ſonder ſes abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laiſſer foüiller dans leur ſein, & en tirer tous les treſors qu'ils y renferment. Mais ſi vous établiſſez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns ſoient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le beſoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie; ceux-cy ſervent, obéïſſent, inventent, travaillent, culti-

vent, perfectionnent; ceux-là joüiſſent, nourriſſent, ſecourent, protegent, gouvernent; tout ordre eſt rétabli, & Dieu ſe découvre.

¶ Mettez l'autorité, les plaiſirs & l'oiſiveté d'un côté; la dépendance, les ſoins & la miſere de l'autre, ou ces choſes ſont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'eſt pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la ſubordination, eſt l'ouvrage de Dieu, ou ſuppoſe une loy divine: une trop grande diſproportion, & telle qu'elle ſe remarque parmy les hommes, eſt leur ouvrage, ou la loy des plus forts.

Les extremitez ſont vicieuſes, & partent de l'homme : toute compenſation eſt juſte & vient de Dieu.

¶

Si on ne goûte point ces Caracteres, je m'en étonne; & ſi on les goûte, je m'en étonne de même.

FIN.



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE





PREFACE



EUX *qui interrogez sur le discours que je fis à l'Academie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçû, ont dit sechement que j'avois fait des caracteres, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moy-même desirer : car le public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse : il ne restoit plus que de sçavoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caracteres dans le discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanoüit dés qu'on sçait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Academicien compose celuy qu'il doit prononcer le jour de sa reception, de l'éloge du Roy, de ceux du Cardinal de Richelieu, du Chancelier Seguier, de la personne à qui il succede, & de l'Academie Françoise; de ces cinq éloges il y en a*

quatre de perſonnels : or je demande à mes cenſeurs qu'ils me poſent ſi bien la difference qu'il y a, des éloges perſonnels aux caracteres qui loüent, que je la puiſſe ſentir, & avoüer ma faute; ſi chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures, c'eſt alors qu'on pourra écouter leur critique, & peut-être me condamner, je dis peut-être, puiſque les caracteres, ou du moins les images des choſes & des perſonnes ſont inévitables dans l'Oraiſon, que tout Ecrivain eſt Peintre, & tout excellent Ecrivain, excellent Peintre.

J'avouë que j'ay ajoûté à ces tableaux qui étoient de commande, les loüanges de chacun des Hommes illuſtres qui compoſent l'Academie Françoiſe, & ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caracteres, je me ſuis abſtenu de toucher à leurs perſonnes, pour ne parler que de leurs ouvrages; dont j'ay fait des éloges publics plus ou moins étendus ſelon que les ſujets qu'ils y ont traitez pouvoient l'exiger. J'ay loüé des Academiciens encore vivans, diſent quelques-uns, il eſt vray, mais je les ay loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raiſon de ſe plaindre? C'eſt une coûtume toute nouvelle, ajoûtent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple; je veux en convenir, & que j'ay pris ſoin de m'écarter des lieux communs & des phraſes proverbiales uſées depuis ſi long-temps pour avoir ſervi à un nombre infini de pareils diſcours depuis la naiſſance de l'Academie Françoiſe: m'eſtoit-il donc ſi difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette ſçavante Compagnie?

Etre au comble de ſes vœux de ſe voir Academicien : proteſter que ce jour où l'on joüit pour la premiere fois d'un ſi rare bonheur, eſt le jour le plus beau de ſa vie : douter ſi cet honneur qu'on vient de recevoir eſt une choſe vraye ou qu'on ait ſongée : eſperer de puiſer deſormais à la ſource les plus pures eaux de l'Eloquence Françoiſe : n'avoir accepté, n'avoir deſiré une telle place que pour profiter des lumieres de tant de perſonnes ſi éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on ſe reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne. *Cent autres formules de pareils complimens ſont-elles ſi rares & ſi peu connuës que je n'euſſe pû les trouver, les placer & en meriter des applaudiſſemens?*

Parce donc que j'ay crû que quoy que l'envie & l'injuſtice publient de l'Academie Françoiſe, quoy qu'elles veüillent dire de ſon âge d'or & de ſa decadence, elle n'a jamais depuis ſon établiſſement raſſemblé un ſi grand nombre de perſonnages illuſtres pour toutes ſortes de talens & en tout genre d'érudition, qu'il eſt facile aujourd'huy d'y en remarquer ; & que dans cette prevention où je ſuis je n'ay pas eſperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ny priſe dans un jour plus favorable, & que je me ſuis ſervi de l'occaſion, ay-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches? Ciceron a pû loüer impunément Brutus, Ceſar, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient preſens, il les a loüez pluſieurs fois, il les a loüez ſeuls, dans le Senat, ſouvent en preſence de leurs ennemis, toûjours devant une compagnie jalouſe de leur merite, & qui avoit bien d'autres délicateſſes de politique ſur la vertu des grands

Hommes, que n'en sçauroit avoir l'Academie Françoise : j'ay loüé les Academiciens, je les ay loüez tous, & ce n'a pas été impunément ; que me seroit-il arrivé si je les avois blâmez tous?

Je viens d'entendre, *a dit Theobalde,* une grande vilaine Harangue qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort : *Voilà ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, luy & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interests : Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons; ils dirent aux personnes auprés de qui ils ont accés, que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ny stile, ny sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraye satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moy, s'acharnerent si fort à diffamer cette Harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces, en dirent tant de mal, & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entenduë, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les Caracteres faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'Auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable; ils prononcerent aussi que je n'estois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre Preface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.*

Ils firent plus; violant les loix de l'Academie Françoise, qui défend aux Academiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confreres, ils lâcherent sur moy deux Auteurs associez à une même Gazette [1]; *ils les animerent non pas à publier contre moy une satyre fine & ingenieuse, ouvrage trop au dessous des uns & des autres*, facile à manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, *mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles, si difficiles à rencontrer, si penibles à prononcer ou à écrire, sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur reputation.*

Et en verité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le decry universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette mediocrité répanduë sur leurs ouvrages : s'il s'imprime un livre de mœurs assez mal digeré pour tomber de soy-même & ne pas exciter leur jalousie, ils le loüent volontiers, & plus volontiers encore ils n'en parlent point; mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie; Prose, Vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proye à une haine implacable qu'ils ont conçûë contre

1. *Mer. Gal.*

ce qui ose paroître dans quelque perfection, & avec les signes d'une approbation publique : on ne sçait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée, il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, & s'ils en sont crûs, revenir au Pedagogue Chrétien, & à la Cour Sainte : Il paroît une nouvelle Satyre écrite contre les vices en general, qui d'un vers fort & d'un stile d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excés du jeu, la chicanne, la molesse, l'ordure & l'hypocrisie, où personne n'est nommé ny designé, où nulle femme vertueuse ne peut ny ne doit se reconnoître; un Bourdaloüe *en chaire ne fait point de peintures du crime ny plus vives ny plus innocentes, il n'importe,* c'est médisance, c'est calomnie. *Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celuy qu'ils employent contre les ouvrages des Mœurs qui reüssissent : ils y prennent tout litteralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ny la Poësie, ny la figure, ainsi ils les condamnent; ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homere, dans Pindare, dans Virgile & dans Horace, où n'y en a-t-il point? si ce n'est peut-estre dans leurs écrits.* Bernin *n'a pas manié le marbre, ny traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournez d'une main hardie, ils voltigent & semblent être le joüet du vent, l'œil est ardent, les nazeaux souflent le feu & la vie, un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits, il n'est pas donné à ses*

copistes ny à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres, l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, & une faute de PRAXITELE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se declare contre le vice? sont-ce des Chartreux & des Solitaires? sont-ce les Jesuites hommes pieux & éclairez? sont-ce ces hommes religieux qui habitent en France les Cloîtres & les Abbayes? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, & en particulier, & en public à leurs recreations; ils en inspirent la lecture à leurs Pensionnaires, à leurs Eleves, ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs Bibliotheques; n'ont ils pas les premiers reconnu le plan & l'œconomie du Livre des Caracteres? n'ont-ils pas observé que de seize Chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachant à découvrir le faux & le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions & des attachemens humains, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, & qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seiziéme & dernier Chapitre, où l'Atheïsme est attaqué & peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défenduë contre l'insulte & les plaintes des libertins : qui sont donc ceux qui osent repeter contre un ouvrage si serieux & si utile ce continuel

refrain, c'eſt médiſance, c'eſt calomnie; *il faut les nommer, ce ſont des Poëtes, mais quels Poëtes? des Auteurs d'Hymnes ſacrez ou des Traducteurs de Pſeaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non; mais des faiſeurs de Stances & d'Elegies amoureuſes, de ces beaux eſprits qui tournent un Sonnet ſur une abſence ou ſur un retour, qui font une Epigramme ſur une belle gorge, & un Madrigal ſur une joüiſſance; Voilà ceux qui par délicateſſe de conſcience ne ſouffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut ſuggerer, j'eſſaye dans mon livre des Mœurs de décrier, s'il eſt poſſible, tous les vices du cœur & de l'eſprit, de rendre l'homme raiſonnable, & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont eſté les Theobaldes ou ceux du moins qui travaillent ſous eux, & dans leur attelier.*

Ils ſont encore allez plus loin, car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne ſe ſentir pas à leur gré ſi bien loüez & ſi long-temps que chacun des autres Academiciens, ils ont oſé faire des applications délicates & dangereuſes de l'endroit de ma Harangue, où m'expoſant ſeul à prendre le parti de toute la Litterature, contre leurs plus irreconciliables ennemis, gens pecunieux, que l'excés d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes, jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire neceſſairement, mene juſqu'à une froide inſolence, je leur fais à la verité à tous une vive apoſtrophe, mais qu'il n'eſt pas permis de détourner de deſſus eux pour la rejetter ſur un ſeul, & ſur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excitez peut-estre par les Theobaldes, ceux qui se persuadant qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, & point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, negligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou serieuses reflexions, quoy qu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrester qu'aux peintures ou aux caracteres; & aprés les avoir expliquez à leur maniere, & en avoir crû trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou, comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, & qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voyent dechiffrez, & à l'Ecrivain qui en est la cause, quoy qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une Preface contre toutes ces interpretations, que quelque connoissance que j'ay des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hesiter quelque temps si je devois rendre mon Livre public, & à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, & la crainte de fournir à quelques-uns de quoy exercer leur malignité; mais puisque j'ay eu la foiblesse de publier ces Caracteres, quelle digue éleveray-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, & qui bien-tost va gagner la Cour? diray-je serieusement, & protesteray-je avec d'horribles sermens que je ne suis ny auteur ny com-

plice de ces clefs qui courent, que je n'en ay donné aucune, que mes plus familiers amis ſçavent que je les leur ay toutes refuſées; que les perſonnes les plus accreditées de la Cour ont deſeſperé d'avoir mon ſecret? n'eſt-ce pas la même choſe que ſi je me tourmentois beaucoup à ſoûtenir que je ne ſuis pas un malhonnête homme, un homme ſans pudeur, ſans mœurs, ſans conſcience, tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me repreſenter dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces ſortes de clefs, ſi je n'ay pû moy-même les forger telles qu'elles ſont, & que je les ay vûës? Eſtant preſque toutes differentes entr'elles, quel moyen de les faire ſervir à une meſme entrée, je veux dire à l'intelligence de mes Remarques? Nommant des perſonnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ay jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moy, & être diſtribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui ſe fabriquent à Romorentin, à Mortaigne & à Beleſme, dont les differentes applications ſont à la Baillive, à la femme de l'Aſſeſſeur, au Preſident de l'Election, au Prevoſt de la Maréchauſſée, & au Prevoſt de la Collegiate? les noms y ſont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les perſonnes. Qu'on me permette icy une vanité ſur mon Ouvrage; je ſuis preſque diſpoſé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puiſqu'elles reſſemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de ſa Ville ou de ſa Province: J'ay peint à la verité d'aprés nature,

mais je n'ay pas toûjours songé à peindre celuy-cy ou celle-là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loüé au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez; me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ay pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ay fait des peintures vray-semblables, cherchant moins à réjoüir les lecteurs par le caractere, ou comme le disent les mécontens, par la satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent: J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrester à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ay voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point: je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toûjours dans la vûë de loüer leur vertu ou leur merite; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voye de loin, & que le lecteur ne coure pas risque de les manquer: Si j'avois voulu mettre des noms veritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné

le travail d'emprunter les noms de l'ancienne hiſtoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une ſignification vaine & incertaine, de trouver enfin mille tours & mille faux fuyans pour dépaïſer ceux qui me liſent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ay tenuë dans la compoſition des Caracteres.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuſe au chef des mécontens, je ne ſçay en effet pourquoy j'ay tenté de faire de ce remerciement à l'Academie Françoiſe un diſcours oratoire qui eût quelque force & quelque étenduë: de zelez Academiciens m'avoient déja frayé ce chemin, mais ils ſe ſont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la reputation de l'Academie n'a eu que peu d'imitateurs; je pouvois ſuivre l'exemple de ceux qui poſtulant une place dans cette Compagnie ſans avoir jamais rien écrit, quoy qu'ils ſçachent écrire, annoncent dédaigneuſement la veille de leur reception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoy que capables de parler long-temps, & de parler bien.

J'ay penſé au contraire, qu'ainſi que nul artiſan n'eſt aggregé à aucune ſocieté, ny n'a ſes lettres de Maîtriſe ſans faire ſon chef-d'œuvre, de même & avec encore plus de bienſeance un homme aſſocié à un corps qui ne s'eſt ſoûtenu, & ne peut jamais ſe ſoûtenir que par l'éloquence, ſe trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre, qui le fiſt aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer: Il me ſembloit encore que puiſque l'élo-

quence profane ne paroiſſoit plus regner au Bareau, d'où elle a été bannie par la neceſſité de l'expedition, & qu'elle ne devoit plus être admiſe dans la Chaire où elle n'a été que trop ſoufferte, le ſeul aſyle qui pouvoit luy reſter, étoit l'Academie Françoiſe; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ny qui pût rendre cette Compagnie plus celebre, que ſi au ſujet des receptions de nouveaux Academiciens, elle ſçavoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ſes Aſſemblées par la curioſité d'y entendre des pieces d'Eloquence d'une juſte étenduë, faites de main de maîtres, & dont la profeſſion eſt d'exceller dans la ſcience de la parole.

Si je n'ay pas atteint mon but qui étoit de prononcer un diſcours éloquent, il me paroît du moins que je me ſuis diſculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes: car ſi d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, ſatyrique & inſenſé, s'eſt plaint qu'on luy avoit manqué de parole; ſi Marly où la curioſité de l'entendre s'étoit répanduë, n'a point retenti d'applaudiſſemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite; s'il a ſçû franchir Chantilly écüeil des mauvais Ouvrages; ſi l'Academie Françoiſe à qui j'avois appellé comme au Juge ſouverain de ces ſortes de pieces, étant aſſemblée extraordinairement, a adopté celle-cy, l'a fait imprimer par ſon Libraire, l'a miſe dans ſes Archives; ſi elle n'étoit pas en effet compoſée d'un ſtile affecté, dur & interrompu, *ny chargée de loüanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans* les Prologues d'Operas, *& dans tant* d'Epîtres Dédicatoires, *il ne faut*

plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la reputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera necessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baaillé.

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal reüssi dans le public qu'ils ne l'avoient esperé; qu'ils sçavent que deux Libraires ont plaidé[1] *à qui l'imprimeroit, voudroient-ils desavoüer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée; me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion où ils étoient qu'elle le meritoit : on sçait que cet homme d'un nom & d'un merite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçû à l'Academie Françoise, prié, sollicité, persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne, & en éteindre la memoire, leur resista toûjours avec fermeté: Il leur dit,* qu'il ne pouvoit ny ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre luy & moy, que la préference qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils luy marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, luy faisoit au contraire une veritable peine; que deux Discours également innocens, prononcez dans le même jour, devoient

1. L'Instance étoit aux Requestes de l'Hôtel.

ètre imprimez dans le même temps : *Il s'expliqua ensuite obligeamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ay citez avoient fait servir les loüanges qu'il leur avoit plû de luy donner, à un dessein formé de médire de moy, de mon Discours & de mes Caracteres ; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes, qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collegue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore, qu'ils ne sont ny courtisans ny dévoüez à la faveur, ny interessez ny adulateurs ; qu'au contraire ils sont sinceres, & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du stile & des expressions de mon Remerciement à l'Academie Françoise ; mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple luy a été favorable ; qu'importe, ils repliqueront avec confiance que le public a son goût, & qu'ils ont le leur : réponse qui ferme la bouche & qui termine tout differend ; il est vray qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes écrits ; car si j'ay un peu de santé avec quelques années de vie, je n'auray plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils, mes ouvrages tels, qu'ils puissent toûjours partager les Theobaldes & le public.*



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le Lundy quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,



L ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Academie Françoiſe, d'avoir lû l'Hiſtoire de ſon établiſſement, ſans penſer d'abord à celuy à qui elle en eſt redevable, & ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiſſu de loüanges qu'exigent



DISCOURS

PRONONCÉ DANS

L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le Lundy quinziéme Juin 1693.

MESSIEURS,



L ſeroit difficile d'avoir l'honneur de ſe trouver au milieu de vous, d'avoir devant ſes yeux l'Academie Françoiſe, d'avoir lû l'Hiſtoire de ſon établiſſement, ſans penſer d'abord à celuy à qui elle en eſt redevable, & ſans ſe perſuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tiſſu de loüanges qu'exigent

careſſez, favoriſez; qu'il leur a ménagé des privileges, qu'il leur deſtinoit des penſions, qu'il les a réünis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Academie Françoiſe. Oüy, Hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute aſſociation qui ne roule pas ſur les établiſſemens & ſur l'intereſt! celle-cy eſt une des penſées de ce grand Miniſtre, né homme d'Etat, dévoüé à l'Etat, eſprit ſolide, éminent, capable dans ce qu'il faiſoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de luy, du Prince qu'il ſervoit, de la France à qui il avoit conſacré ſes meditations & ſes veilles.

Il ſçavoit quelle eſt la force & l'utilité de l'éloquence, la puiſſance de la parole qui aide la raiſon & la fait valoir, qui inſinuë aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du ſoldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels ſont les fruits de l'Hiſtoire & de la Poëſie, quelle eſt la neceſſité de la Grammaire, la baſe & le fondement des autres ſciences, & que pour conduire ces choſes à un degré de perfection qui les rendît avantageuſes à la Republique, il faloit dreſſer le plan d'une Compagnie où la

vertu ſeule fût admiſe, le mérite placé, l'eſprit & le ſçavoir raſſemblez par des ſuffrages, n'allons pas plus loin ; voilà, Meſſieurs, vos principes & vôtre regle, dont je ne ſuis qu'une exception.

Rappellez en vôtre memoire, la comparaiſon ne vous ſera pas injurieuſe, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le compoſoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur étoient reſtées des fureurs de la perſecution ; ils ſembloient tenir de leurs playes le droit de s'aſſeoir dans cette Aſſemblée generale de toute l'Egliſe : il n'y avoit aucun de vos illuſtres predeceſſeurs qu'on ne s'empreſſât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne déſignât par quelque ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Academie naiſſante qu'ils avoient comme fondée; tels étoient ces grands artiſans de la parole, ces premiers Maîtres de l'éloquence Françoiſe, tels vous étes, Meſſieurs, qui ne cedez ny en ſçavoir ny en mérite à nul de ceux qui vous ont précedez.

L'un auſſi correct dans ſa langue que s'il l'avoit appriſe par regles & par principes, auſſi élegant dans les langues étrangeres que ſi elles luy étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compoſe, ſemble toûjours parler

celuy de son païs ; il a entrepris, il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avoüer, & que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans nôtre langue les graces & les richesses de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable pour y substituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux ; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toûjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modeles, modele luy-même difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autruy & se rendre propre tout ce qu'il manie, il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention ; ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront lûs encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris ; on y remarque une critique sûre, judicieuse, & innocente, s'il est permis du

moins de dire de ce qui eſt mauvais, qu'il eſt mauvais.

Cet autre vient aprés un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & paſſent en proverbe, qui prime, qui regne ſur la ſcene, qui s'eſt emparé de tout le theatre : il ne l'en dépoſſede pas, il eſt vray, mais il s'y établit avec luy, le monde s'accoûtume à en voir faire la comparaiſon ; quelques-uns ne ſouffrent pas que Corneille, le grand Corneille, luy ſoit préferé, quelques autres qu'il luy ſoit égalé ; ils en appellent à l'autre ſiecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-être dans Œdipe que le ſouvenir de leur jeuneſſe.

Que diray-je de ce perſonnage qui a fait parler ſi long-temps une envieuſe critique & qui l'a fait taire ; qu'on admire malgré ſoy, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ſes talens, Orateur, Hiſtorien, Theologien, Philoſophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, ſoit dans ſes entretiens, ſoit dans ſes écrits, ſoit dans la Chaire ; un défenſeur de la Religion, une lumiere de l'Egliſe, parlons d'avance le langage de la poſterité, un Pere de l'Egliſe ? Que n'eſt-il point ! Nommez, Meſſieurs, une vertu qui ne ſoit pas la ſienne.

Toucheray-je aussi vôtre dernier choix si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, & aprés ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? avoüons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de genie & sans preparation, soit qu'il prononce un discours étudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation : toûjours maître de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de délicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit être content de soy si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre? à qui m'associez-vous?

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps & par les bienseances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir loüer chacun de ceux qui composent cette Academie, par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmy les hommes, se trouvent partagez entre vous : Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui

avec une ſaine morale ayent employé tous les tours & toutes les fineſſes de la langue, qui plaiſent par un beau choix de paroles, qui faſſent aimer les ſolemnitez, les Temples, qui y faſſent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils ſont parmi vous. Admire-t-on une vaſte & profonde litterature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choſes enſevelies dans l'oubli, échapées aux eſprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une memoire, une methode, une préciſion à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une ſeule année, quelquefois d'un ſeul jour ſur tant de ſiecles; cette doctrine admirable vous la poſſedez, elle eſt du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette ſçavante Aſſemblée. Si l'on eſt curieux du don des langues joint au double talent de ſçavoir avec exactitude les choſes anciennes, & de narrer celles qui ſont nouvelles avec autant de ſimplicité que de verité, des qualitez ſi rares ne vous manquent pas, & ſont réünies en un même ſujet : ſi l'on cherche des hommes habiles, pleins d'eſprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois faſſent parler le Prince avec dignité & avec juſteſſe; d'autres qui placent heureuſement & avec ſuccés dans les negociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire; d'autres encore qui preſtent leurs ſoins

& leur vigilance aux affaires publiques, aprés les avoir employez aux Judiciaires, toûjours avec une égale reputation; tous fe trouvent au milieu de vous, & je fouffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le fçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, refervez feulement toute vôtre attention pour celuy qui parlera aprés moy; que vous manque-t-il enfin, vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre oraifon, des Poëtes en tout genre de poëfies, foit morales, foit chrétiennes, foit heroïques, foit galantes & enjoüées, des imitateurs des anciens, des critiques aufteres; des efprits fins, délicats, fubtils, ingenieux, propres à briller dans les converfations & dans les cercles; encore une fois à quels hommes, à quels grands fujets m'affociez-vous?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, aprés qui vous fais-je ce public remerciement? il ne doit pas neanmoins cet homme fi loüable & fi modefte apprehender que je le louë; fi proche de moy, il auroit autant de facilité que de difpofition à m'interrompre. Je vous demanderay plus volontiers à qui me faites-vous fucceder, à un homme QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois, Meffieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illuftres

morts dont ils rempliſſent la place, heſitent partagez entre pluſieurs choſes qui méritent également qu'on les releve; vous aviez choiſi en M. l'Abbé de la Chambre un homme ſi pieux, ſi tendre, ſi charitable, ſi loüable par le cœur, qui avoit des mœurs ſi ſages & ſi chrétiennes, qui étoit ſi touché de religion, ſi attaché à ſes devoirs, qu'une de ſes moindres qualitez étoit de bien écrire; de ſolides vertus qu'on voudroit celebrer, font paſſer legerement ſur ſon érudition ou ſur ſon éloquence; on eſtime encore plus ſa vie & ſa conduite que ſes ouvrages; je préfererois en effet de prononcer le diſcours funebre de celuy à qui je ſuccede, plûtôt que de me borner à un ſimple éloge de ſon eſprit. Le mérite en luy n'étoit pas une choſe acquiſe, mais un patrimoine, un bien hereditaire, ſi du moins il en faut juger par le choix de celuy qui avoit livré ſon cœur, ſa confiance, toute ſa perſonne à cette famille qui l'avoit renduë comme vôtre alliée, puis qu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée & qu'il l'avoit miſe avec l'Academie Françoiſe ſous ſa protection.

Je parle du Chancelier Seguier : on s'en ſouvient comme de l'un des plus grands Magiſtrats que la France ait nourri depuis ſes commencemens : il a laiſſé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles lettres, ou dans les affaires, il eſt vray du moins,

& on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps : homme grave & familier, profond dans les déliberations, quoyque doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves, ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, & peut-être que la probité, je veux dire de la dignité; il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli; il a été grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sçû tout réünir en leurs personnes, l'ayent effacé.

Vous le perdites il y a quelques années ce grand Protecteur, vous jettâtes la vûë autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir; mais le sentiment de vôtre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la reparer, vous osâtes penser à celuy qui seul pouvoit vous la faire oublier & la tourner à vôtre gloire ; avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs! n'en soyons pas surpris, c'est son caractere ; le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que les surprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voisin & allié

de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité eſt la nôtre, pour perdre tout d'un coup le ſentiment & la memoire des choſes dont nous nous ſommes vûs le plus fortement imprimez! Souvenons-nous de ces jours triſtes que nous avons paſſez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roy, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguſte, mais malheureuſe, que la pieté & la religion avoient pouſſée juſqu'aux dernieres épreuves de l'adverſité, helas! avoient-ils peri ſur la mer & par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſçavions pas; on s'interrogeoit, on ſe promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient ſur un évenement ſi lamentable; ce n'étoit plus une affaire publique, mais domeſtique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris; & quand ces perſonnes Royales à qui l'on prenoit tant d'interêt, euſſent pû échaper à la mer ou à leur patrie, étoit-ce aſſez? ne faloit-il pas une Terre Etrangere où ils puſſent aborder, un Roy également bon & puiſſant qui pût & qui voulût les recevoir? Je l'ay vûë cette reception, ſpectacle tendre s'il en fut jamais! on y verſoit des larmes d'admiration & de joye : ce

Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroye une ville qui luy resiste, ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soûtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toûjours à l'Ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilitez. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roy a executé, ou par luy-même, ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne, je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions; elles sont connuës, elles luy échapent, on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat, que dit-il? qu'il ne peut être content, quand tous ne le sont pas, & qu'il luy est impossible que tous le soient comme il le voudroit : il sçait, Messieurs, que la fortune d'un Roy est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontieres, d'être craint de ses ennemis; mais que

la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils possedent. Provinces éloignées, Provinces voisines! ce Prince humain & bienfaisant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur; c'est là son attitude : il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers, y méler leurs voix rustiques, & chanter les loüanges de celuy qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits la felicité commune, qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il essuye l'inclemence du ciel & des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret, & les vûës qui le font agir, on les penetre, on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place, & qui l'aident de leurs conseils; je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer; qu'on ne devine point les projets de ce sage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres : Il ne se décharge pas entierement

sur eux du poids de ses affaires, luy-même, si je l'ose dire, il est son principal Ministre ; toûjours appliqué à nos besoins, il n'y a pour luy ny temps de relâche ny heures privilegiées; déja la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenuës de son Palais, les Astres brillent au Ciel & font leur course, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roy retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat : tel est, Messieurs, le Protecteur que vous vous étes procuré, celuy de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas, j'ay assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vôtre seul choix, & j'ay mis vôtre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moy-même, je sentois de la repugnance à demander d'être préferé à d'autres qui pouvoient être choisis ; j'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme rempli de vertus, d'esprit & de connoissances, qui étoit tel avant le

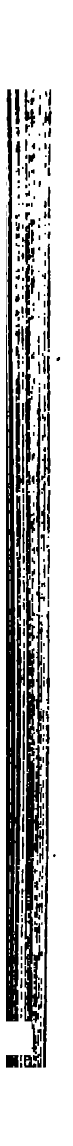
poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché, non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiegée, il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy, qui sans cette précaution ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moy leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toûjours libres & arbitraires donnent une place dans l'Academie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vôtre seule magnificence : il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny autorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ay rien de toutes ces choses, tout me manque ; un ouvrage qui a eu quelque succés par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprés des personnes moins

équitables & moins éclairées que vous, a été toute la mediation que j'ay employée, & que vous avez reçûë. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit.



NOTES





NOTES

DU TOME PREMIER.

DISCOURS SUR THEOPHRASTE.

Page 2, l. 26. — *Jusques dans la Chaire.*

Allusion aux sermons de Bourdaloue qui, au dire de Mme de Sévigné, « s'étoit mis à dépeindre les gens... L'autre jour il fit *trois points* de la retraite de Tréville; il n'y manquoit que le nom... » Sainte-Beuve a développé ce parallèle des *Sermons* & des *Caractères* dans son article sur Bourdaloue (t. IX des *Causeries du Lundi*) : « Mme de Termes disait plus tard de Bourdaloue, pour ses *Portraits :* Il est inimitable, & les prédicateurs qui l'ont voulu copier sur cela n'ont fait que des marmouzets. » — La Bruyère goûtait peu ces innovations de Bourdaloue. Il y revient au chapitre *De la Chaire :* « Les citations profanes, les froides allusions, le mauvais pathetique, les antithefes, les figures outrées ont fini; *les portraits finiront,* & feront place à une simple explication de l'Evangile, &c.[1]. » (T. II, p. 193.)

1. Voir plus loin encore (même chapitre) : « L'Orateur fait de si belles images de certains desordres, y fait entrer des circonstances si delicates,

Page 3, l. 27. — *Les autres contens.*

La Bruyère fous-entend ici le livre des *Caractères des Passions* de Cureau de la Chambre, médecin du roi & membre de l'Académie françaife, publié en cinq volumes, de 1640 à 1662, & auffi les *Paffions de l'Ame*, de Defcartes (1649).

Page 5, l. 17. — *Et où l'on a vû deux titres.*

Φιλοπονηρίας, & Αἰσχροκέρδειας. On fait que ces deux chapitres ont été découverts par Pétroni, en 1742, dans la bibliothèque du Vatican, & publiés à Parme en 1786 par Amadazzi. Ils ont été depuis lors ajoutés dans la plupart des éditions, même dans celle de Walckenaër, à la traduction de La Bruyère. Walckenaër avait pourtant dit dans fon Introduction : « Nous ne donnons pas une nouvelle édition de Théophrafte, mais une nouvelle édition de La Bruyère... » Il dit, il eft vrai, un peu plus loin : « Nous avons joint la traduction de ces deux chapitres à ceux qu'avait traduits La Bruyère, *afin de compléter fon ouvrage.* » Pour nous, qui reproduifons un texte fpécial, original, nous avons dû fuivre la maxime, & non l'exemple.

Page 6, l. 3. — *Qu'on a dans nos jours fi heureufement imité.*

Hommage à Molière.

Il eft fâcheux qu'il ne nous foit parvenu aucun indice de relations entre La Bruyère & Molière, à l'adreffe duquel va ce compliment. Les deux illuftres contemporains vécurent-ils fans fe connaître, ce que l'on pourrait inférer de la différence de leurs vies, l'une d'homme de théâtre, l'autre d'homme de cour, comme auffi des opinions exprimées fur Molière dans les *Caractères,* & qui, il eft vrai, ne fentent pas la camaraderie? Pourtant Molière, ami de Racine & de Boileau, protégé du prince de Condé, avait bien des occafions de fe rencontrer avec La Bruyère, foit à Verfailles,

met tant d'efprit, de tour & de raffinement dans celuy qui péche, que fi je n'ay pas de pente à vouloir *reffembler à fes portraits,* j'ay befoin du moins que quelque Apôtre avec un ftyle plus Chrétien, me dégoûte des vices dont on m'avoit fait une peinture fi agreable. » (T. II, p. 197.)

ſoit à Chantilly, à Auteuil ou à la Comédie; & il ſerait étonnant que la parenté d'eſprit & d'émulation vers les mêmes ſujets ne les ait point rapprochés. Les critiques de La Bruyère ſur Molière au chapitre *Des Ouvrages de l'eſprit* & au chapitre *De la Mode* prouvent ſurtout, ſelon nous, l'extrême attention qu'il prêtait à l'examen des œuvres de ſon émule en peinture des mœurs.

Page 13, l. 1. — *Que d'honnêtes femmes qui... avoient leurs maiſons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer.*

C'était l'uſage alors, non-ſeulement dans la bourgeoiſie, mais dans le grand monde & à la cour même, de donner à jouer en acceptant des joueurs une rétribution pour la dépenſe des cartes & du luminaire. Boileau, dans ſa ſatire X^e^, a fait le portrait de la femme *brelandière,*

Qui des joueurs chez ſoi ſe fait cabaretière.

Il ajoute en note : « Il eſt des femmes qui donnent à ſouper aux joueurs de peur de ne les plus revoir s'ils ſortoient de leurs maiſons. » Nous renverrons à ce ſujet le lecteur au premier épiſode du *Roman Bourgeois* de Furetière, *Hiſtoire de Lucrèce,* où l'on voit la femme d'un avocat tenant table de jeu ouverte pour attirer du monde à ſa maiſon & pourvoir ſa nièce de prétendants : « Quand elle avoit gagné au jeu, elle faiſoit l'honorable, & faiſoit venir une tourte & un *poupelin* avec une taſſe de confitures, dont elle donnoit la collation à la compagnie... Elle paſſoit par ce moyen dans le voiſinage pour être fort ſplendide. Sa maiſon étoit appelée une maiſon de grande chère, & il me ſouvient d'avoir oüy une greffière du quartier qui diſoit d'elle en enrageant : « Il n'appartient qu'à ces advocates à faire les magnifiques. » Quant à la nièce : « Elle aymoit, ſur tous ſes galans, les joueurs de *diſcrétions :* car dans ſa perte elle payoit d'un ſifflet ou d'un ruban, & dans le guain elle ſe faiſoit donner de beaux bijoux & de bonnes nippes. Elle n'eſtoit vêtuë que des bonnes fortunes du jeu ou de la ſottiſe de ſes amans. Le bas de ſoye qu'elle avoit aux jambes eſtoit une diſcrétion; ſa cravatte de point de Gênes, autre diſcrétion; ſon collier & meſme ſa jupe, encore autre diſcrétion; enfin depuis les pieds juſqu'à la teſte, ce n'eſtoit que diſcrétion. Cependant

elle joua tant de fois des difcrétions, qu'elle perdit à la fin la fienne... &c., &c. » Ce petit aperçu des mœurs bourgeoifes, copie en caricature de celles de la nobleffe, fuffirait à donner une idée de la fureur du jeu au XVIIe fiècle. Les *Lettres* de Mme de Sévigné & les *Mémoires* de Gourville en difent autant qu'on peut défirer d'en apprendre fur les fcandales du jeu à la cour de Louis XIV. On y trouve auffi la confirmation de l'ufage attefté par La Bruyère. « Laiffer cent piftoles aux cartes, » dit Duffaulx qui réfume ces renfeignements, « par égard pour le maître de la maifon; le racquitter lorfqu'il perd, & lorfqu'on avoit affaire à quelque fubalterne l'abîmer de fond en comble, lui faire figner fa perte fur le tapis : voilà ce qu'on applaudiffoit, voilà ce qui faifoit rechercher un homme & lui procuroit le titre de beau-joueur. » Il raconte ailleurs que les valets d'une grande maifon déclarèrent un jour qu'en vingt ans, les profits des cartes étaient montés, pour leur vieille maîtreffe, à plus de cinq cent mille livres. Mazarin paffe, au dire des hiftoriens modernes, pour avoir importé le goût du jeu à la cour de France. On voit pourtant par les Mémoires de Baffompierre, de d'Aubigné, de Sully, que ce goût était déjà très-violent dès le règne de Henri IV. La vérité eft que Mazarin était grand joueur, & fe fervait de fon habileté au jeu pour fa fortune. Une anecdote de fa jeuneffe, rapportée par le biographe italien récemment traduit par M. C. Moreau[1], témoigne qu'il était du moins auffi beau joueur que grand joueur, & en même temps révèle un ufage galant d'où peut-être eft venue l'habitude reprochée par La Bruyère aux dames de fon temps, de tirer profit du jeu fans y prendre part. L'autorité d'ailleurs eft grande, puifqu'il s'agit d'une reine qui ne répugnait pas à accepter en préfent l'argent gagné au jeu. Mazarin donc jouait un foir au Louvre, & fi heureufement, qu'en fe levant de table il avait gagné quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille écus d'or. « Il en diftribua dix ou douze mille aux dames & aux gentilfhommes qui l'entouroient, &

---

1. *Hiftoire anecdotique de Mazarin,* traduite de l'italien par C. Moreau, auteur de la *Bibliographie des Mazarinades,* Paris, Techener, 1863. — Nous croyons avoir reconnu le nom de l'auteur italien de ce document fur un manufcrit de la Bibliothèque Mazarine. Voyez *Bulletin du Bibliophile,* juin 1863, pp. 299-301.

il en envoya cinquante mille à la Reine qui étoit partie pour aller raconter cette aventure au Roi, qui s'en montra fort content. Sa Majesté refusa le cadeau; mais Mazarin étant survenu, il la supplia si instamment, avec des paroles si bien choisies, avec un accent si suave, qu'elle se laissa vaincre & qu'elle accepta ce grand régal. »

Page 18, l. 4. — *Deux ouvrages de morale.*

Les *Pensées* de Pascal & les *Maximes* de La Rochefoucauld.

LES

CARACTERES DE THEOPHRASTE.

LE COMPLAISANT.

Page 37, note 3.

Dans les sept premières éditions, *connu* & *regardé*. *Connus* & *regardés* dans la neuvième, dans toutes les éditions de Hollande & même dans celle de Coste. En corrigeant ce pluriel, ainsi qu'on l'a fait dans les éditions modernes, nous nous demandons pourtant si La Bruyère, en changeant le nominatif de la phrase, n'a pas considéré le verbe *être* comme mot collectif.

DE L'IMPUDENT.

Page 53, l. 1. — *L'impudent est facile à définir.*

L'Impudence, dans les sept premières éditions; l'*Impudent,* dans les huitième & neuvième, & dans les éditions postérieures, y compris celle de Walckenaër. M. G. Servois,

à l'exemple de M. Deftailleurs, a corrigé le titre fuivant les fept premières éditions. Il remarque au chapitre du *Complaifant* (ci-deffous) que « dans le grec le titre eft toujours le nom du défaut, & que La Bruyère aurait pu, comme il a fait à quelques chapitres (*le Complaifant* ou *de l'Envie de plaire*), indiquer des variantes du genre de celle-ci partout où au vice il a fubftitué le vicieux » (t. Ier, p. 43). Mais La Bruyère ne l'a pas fait.

D'UN HOMME INCOMMODE.

Page 72, l. dernière. — *Qu'il croît dans fon jardin de* bonnes *legumes.*

Le genre de ce mot n'était pas fixé au xviie fiècle.

« C'eft à tort, dit Walckenaër, que les éditeurs modernes ont mis *bons* légumes. La Bruyère a voulu mettre légume au féminin. On trouve *légumage* ou *légume* dans Nicot, 1606, in-f^o^. Il ne dit pas le genre & traduit par *legumen*. Richelet dans fon Dictionnaire, en 1680, fait ce mot mafculin. L'Académie, en 1694, fait auffi ce mot mafculin. Le Dictionnaire de Trévoux, édit. de 1752, fait auffi *légume* mafculin: mais il remarque que le P. Bouhours fait le mot féminin dans la *Vie de faint François-Xavier* : « Des racines fort amères & des légumes *cuites* à l'eau. » L'abbé de la Trappe dit auffi : « La règle ne permet que quelques fruits, quelques herbes ou quelques légumes *crues.* » Walckenaër aurait pu ajouter que Furetière (édition de 1691) dit que le mot *ne s'emploie guère qu'au pluriel,* ce qui accroît l'incertitude. M. Littré, dans fes citations hiftoriques, ne cite point d'exemple décifif fur le genre du mot avant le xviie fiècle.

DE L'AVARICE.

Page 77, l. 19. — *Qui ballie le matin fa chambre.*

Walckenaër a été le premier à réclamer contre les innovations orthographiques des éditeurs modernes de La Bruyère,

& à comprendre l'importance d'un texte reſtitué conformément aux intentions de l'auteur. On l'a vu par l'exemple précédent; en voici deux autres : « Les éditeurs modernes, dit Walckenaër, ont ſubſtitué *balaye* à *ballie,* » & il reprend dans les Dictionnaires de Nicot & de Richelet l'hiſtoire du mot & de ſes variations. Dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie on lit : Balayer, verbe actif, &c.; même orthographe, dans Furetière (édit. 1691); mais le Dictionnaire de Trévoux (1752) dit : « Balayer, v. a., prononcez *baleyer; il y en a même qui diſent ballier, comme plus doux à l'oreille.* » Ménage, dans ſes *Obſervations* (1675), ſe contente de dire, pour toute règle, que *balier* comme écrit Nicot, eſt la prononciation des provinces, & *baleyer* l'uſage de Paris. — Plus loin, p. 83, l. 12 (*De la Peur, ou du défaut de courage*), à propos du mot *naviger :* « *Tous ceux qui* navigent *avec lui...* » Walckenaër relève encore la ſubſtitution de *naviguent* à *navigent* dans les éditions modernes. Il cite là-deſſus non-ſeulement Nicot & Richelet, mais Vaugelas, Thomas Corneille & Ménage, qui tous reconnaiſſent que *naviger* eſt la bonne orthographe, l'orthographe des gens bien élevés & des gens de lettres, & *naviguer* la prononciation des matelots & des gens de mer. Walckenaër eût pu citer encore les exemples de La Fontaine, de Boileau & de Monteſquieu qui, en 1734, écrivait encore *naviger*. Voir Littré, v^bo *Naviguer*.





LES CARACTERES

OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Page 101, l. 3. — *Sept mille ans.*

M. G. Servois remarque après Walckenaër que ce nombre de ſept mille ans n'eſt pas celui de la chronologie vulgaire & orthodoxe. C'eſt la chronologie des ſavants, de Suidas, d'Onuphre Panvin & des *Tables Alphonſines.*

— l. 15. — *Un Magiſtrat.*

« M. Poncet. »

Toutes les *clefs* nomment Poncet de la Rivière, conſeiller d'État, auteur d'un livre intitulé *Conſidérations ſur les avantages de la Vieilleſſe,* publié en 1677 ſous le pſeudonyme de Baron de Prelle. Walckenaër a confondu à tort ce magiſtrat avec *Mathias* Poncet de la Rivière, conſeiller au parlement, qui était ſon fils. Celui-ci ſe nommait Pierre & non Mathias. Il mourut en 1681, âgé de quatre-vingt-un ans, doyen des conſeillers d'État ordinaires & doyen du Conſeil royal des Finances.

Page 103, l. 9. — *L'on n'a gueres vû juſques à preſent un chef-d'œuvre d'eſprit qui ſoit l'ouvrage de pluſieurs.*

« Le Dictionnaire de l'Académie. »

Toutes les *clefs* ſignalent ici une alluſion au *Dictionnaire de l'Académie,* dont l'apparition était redoutée par les per-

ſonnes éminentes de la compagnie, entre autres par Patru & Racine qui diſaient : « *Où irons-nous nous cacher quand il paroîtra?* » (Voir *Factums* de Furetière.) Pourtant ces mots de « chef-d'œuvre d'*eſprit* » peuvent-ils vraiment s'appliquer à un dictionnaire? Un ouvrage d'érudition tel qu'un dictionnaire peut très-bien être entrepris collectivement ſi les auteurs qui y coopèrent ſont également inſtruits & capables. D'ailleurs le *Dictionnaire de l'Académie* ne parut qu'en 1694, c'eſt-à-dire ſix ans après la première édition des *Caractères,* qui contient ce paragraphe; & La Bruyère, qui n'entra à l'Académie qu'en 1693, ne pouvait être renſeigné que par ouï-dire ſur l'ouvrage de la compagnie, alors qu'il écrivait cette réflexion. Nous croyons qu'il faut prendre cette penſée de La Bruyère dans un ſens général, ainſi que beaucoup d'autres que l'acharnement des faiſeurs de clefs a trop ſouvent & à tort ſpécialiſées. La « collaboration » était une grande nouveauté au temps de La Bruyère; du moins n'en connaît-on guère d'exemples dans les temps antérieurs (à moins qu'on ne veuille conſidérer comme ouvrages collectifs la *Satire Ménippée* & quelques autres ouvrages ſatiriques). La Bruyère, en écrivant ceci, pouvait avoir moins en vue de critiquer un ouvrage quelconque que de blâmer une innovation dont les effets parlaient aſſez d'eux-mêmes. Il pouvait penſer ſoit aux romans de Scudéry écrits de moitié, plus que de moitié même, avec ſa ſœur, aux tragédies des *Cinq Autheurs,* à la collaboration de Guillaume Colletet & de l'abbé d'Aubignac pour *Cyminde ou les Deux Victimes* (1642), &c.

Page 105, l. 1. — *On ſe nourrit des Anciens.*

Les clefs du XVIIe ſiècle ne font nulle application de ce paſſage. Au ſiècle ſuivant on l'appliqua à Fontenelle; Walckenaër ajoute Saint-Évremond.

— l. 9. — *Un Auteur moderne.*

« M. Perrault. »

Charles Perrault, ſuivant toutes les clefs.

— l. 18. — *Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens.*

« Racine & Boileau. »

Page 107, l. dernière. — *Un bel ouvrage.*

Quelques clefs portent en regard de ces mots : « Le préfent livre des *Caractères.* » L'apologie ferait audacieufe & l'on n'y reconnaîtrait pas le ton ordinaire de La Bruyère. Les mêmes clefs font application du Caractère de *Zélotes* à l'abbé de Dangeau, de l'Académie françaife, auquel déjà des clefs manufcrites appliquent le Caractère de *Théocrine* (voir plus loin). L'abbé Dangeau, frère du marquis de Dangeau, auteur du *Journal de la cour de Louis XIV,* était, felon Saint-Simon, un homme d'efprit & de littérature, mais d'un efprit tourné à la frivolité, & très-entiché des « bagatelles de l'orthographe. » Il a laiffé des *Lettres fur les voyelles, fur les confonnes, &c.*, réunies en 1711 fous le titre d'*Effais fur la Grammaire.*

Page 109, l. 11. — *Arfene.*

« L'abbé de Choifi. »

Les premières clefs difent : l'abbé de Choify; les plus récentes : le comte de Tréville, & cette dernière application eft la bonne. Sur ce perfonnage fingulier, d'un efprit tranfcendant, oracle de plufieurs fociétés, ambitieux de gloire & dédaigneux de l'action, tour à tour libertin & afcète, qui quitta le monde pour la retraite, revint au monde, redefcendit jufqu'à la débauche & mourut enfin dans la pénitence, on peut confulter le fermon de Bourdaloue & la lettre de Mme de Sévigné que nous avons cités plus haut; puis les *Mémoires* de Saint-Simon qui a donné un portrait de Tréville très-frappant; & les *Cauferies* de Sainte-Beuve (t. IX, fur Bourdaloue) & même fes poéfies. C'eft en effet chez ces efprits « délicats, nés fublimes, » comme parle Joubert, l'un d'entre eux, « nés pour tout concevoir & à qui la force feule & la patience d'exécution ont manqué, » dit Sainte-Beuve, que l'on trouve habituellement ce dédain pour les œuvres & la févérité. Et un retour de févérité fe comprend pour de tels efprits de la part d'un artifte habitué à tenir plus de compte des œuvres que des facultés.

Page 110, l. 3. — *Theocrine.*

« L'abbé Dangeau. »

Page 113, l. 9. — *Capys.*

« Bourſault » qui avait écrit contre Boileau la *Satyre des Satyres.*

— l. 12. — *Damis.*

« Deſpréaux. »

Page 115, l. 27. — *Il n'a manqué à Moliere.*

Ce jugement ſur Molière a ſcandaliſé beaucoup de gens qui n'admettent pas les reſtrictions quand il s'agit des écrivains conſacrés. Des eſprits conciliants, pour relever La Bruyère de l'anathème, ont eſſayé de prouver que ces mots de « jargon » & de « barbariſme » ne s'appliquaient, dans les œuvres de Molière, qu'au langage patoiſé ou barbare des payſans & des étrangers. C'eſt là, ſelon moi, une bien petite explication. Le patois de Pierrot & de Mathurine dans le *Feſtin de Pierre,* de Lucette & de Nerine dans *Pourceaugnac,* le jargon des deux Suiſſes & du marchand flamand dans le même ouvrage, ſont, comme le *Phœbus* de Cathos & de Madelon, un moyen comique voulu, & il y aurait vraiment injuſtice à en reprocher l'emploi à un auteur de comédies. Il s'agit évidemment d'un autre jargon & d'une autre barbarie. Fénelon d'ailleurs eſt plus explicite dans ſa *Lettre à l'Académie.* Tout en profeſſant une ſincère admiration pour Molière qu'il appelle « grand, » il lui reproche nettement d'écrire moins bien qu'il ne penſe, ſurtout en vers, de forcer l'expreſſion & de prêter à la paſſion un langage outré & artificiel. Eſt-il beſoin d'aller bien loin pour excuſer Fénelon? Et la mémoire ne nous rend-elle point des expreſſions, des vers qui le juſtifient? N'eſt-ce point du jargon que les *traîtres appâts* qui *ſuivent en tous lieux* Célimène; que les *indignes fers* & les *flammes couronnées* qui reviennent fréquemment aux endroits les plus pathétiques & dans les œuvres les plus admirées du grand comique? Langage du temps! me dira-t-on. Sans doute, & pour ma part je ne ſuis nullement choqué de l'y rencontrer. Un auteur de théâtre eſt plus que tout autre ſujet à employer le langage courant pour être mieux & plus vite compris de ſon public. Molière, nous dit-on, a bien pu

quelquefois trouver Fénelon un peu ſubtil & raffiné [1]. D'accord; mais de ſon côté un écrivain auſſi exquis que Fénelon, amoureux de la pureté dans le ſtyle, & qui n'employait jamais un mot que dans le ſens logique & naturel, avait bien le droit, ce me ſemble, de relever ces incorrections & ces obſcurités qui, ſans doute, gênaient ſon admiration & bleſſaient ſa conſcience littéraire. Et La Bruyère, dont Molière eût pu trouver auſſi par moments le ſtyle un peu maniéré & alambiqué, n'avait pas tant de tort en jugeant barbares des vers tels que ceux-ci, par exemple :

> La *malpropre ſur ſoi* de *peu* d'attraits *chargée*
> Eſt *miſe ſous le nom* de beauté *négligée*...

dont on peut ſouligner preſque chaque mot comme impropre ou équivoque. Je n'appuie pas; je n'ai voulu que donner mon interprétation d'un jugement qui, ſans doute, ſurprend à diſtance, mais qui s'explique, il me ſemble, relativement aux temps & aux hommes.

Page 117, l. 24. — *Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé Montagne... L'un ne penſoit pas aſſez... L'autre penſe trop ſubtilement.*

Selon les clefs les plus anciennes, le premier ferait La Mothe-le-Vayer, & le ſecond le P. Malebranche. La clef imprimée de 1699 ajoute même : « Le P. Malebranche, dans ſon livre de la *Recherche de la Vérité.* » Dans d'autres clefs on voit Nicole à la place de La Mothe-le-Vayer; & dans ſon *Port-Royal* Sainte-Beuve propoſe Balzac à la place de Nicole. Néanmoins, comme il ne paraît pas que Balzac ait été non plus que La Mothe le Vayer un détracteur avoué de Montaigne, l'application demeure plus raiſonnablement à Nicole & à Malebranche qui, l'un & l'autre, l'ont ouvertement combattu.

Page 118, l. 2. — *Un ſtile grave, ſerieux.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine porte en regard

1. M. S. de Sacy, préface de la nouvelle édition des Œuvres choiſies de Fénelon. Techener, MDCCCLXX.

de ce paragraphe : « le P. Malebranche ; » mais il eſt probable que c'eſt une tranſpoſition & que la note ſe rapporte au paragraphe précédent.

Page 118, l. 13. — *Le H*** G***.*

Le *Mercure galant*. Le *M. G.* dans les ſixième & ſeptième éditions. La Bruyère avait été groſſièrement attaqué dans le *Mercure,* auquel il ne répondit que par quelques mots dédaigneux dans la préface de ſon *Diſcours de réception à l'Académie*. On ſuppoſe que la lettre H, rétablie dans toutes les éditions à partir de la huitième, eſt l'initiale du mot grec *Hermès,* & que La Bruyère, après les attaques du *Mercure,* la rétablit par dignité.

Page 119, l. 3. — *Amphion & ſa race.*

« M. Lully. »

Lulli & ſa famille. Lulli avait ſuccédé, comme directeur ou entrepreneur privilégié de l'Académie de Muſique[1], à l'aſſociation de Pierre Perrin, dit l'abbé Perrin, introducteur des ambaſſadeurs près Monſieur, duc d'Orléans, auteur de poëmes d'opéra, & du marquis de Sourdéac, grand amateur de machines, qui ſe ruina en frais de ſpectacle & de décorations. La Bruyère ſe montre ici ſévère pour Lulli qui, en qualité de muſicien, devait naturellement donner plus d'importance à la muſique qu'aux machines. Il a raiſon de dire généralement que la repréſentation des opéras ne peut ſe paſſer de pompe & d'éclat. Le goût de Sourdéac & ſon habileté pour les machines ſont atteſtés par tous les contemporains qui ſe ſont occupés du théâtre & particulièrement de

1. En 1672. Le fait était repréſenté autrefois ſur le rideau de l'Opéra, ce que le poëte des *Odes funambuleſques* atteſte dans ces vers :

> ... Le rideau que tu vois repréſente
> Le roi Louis Quatorze en ſeize cent ſoixante
> Douze. Il portait, ainſi que l'hiſtoire en fait foi,
> Une perruque avec des rubans. Le grand roi,
> Entouré des ſeigneurs qui forment ſon cortége,
> Donne à Lulli, devant ſa cour, le privilége
> De l'Opéra, qu'avait auparavant l'abbé
> Perrin.

l'Opéra. (Voir *Vie de Quinault* en tête de ses *œuvres*, citée par T. du Tillet dans son *Parnasse françois*, la *Muse historique* de Loret, Tallemant des Réaux, *Hist.*, t. VII, *Extravagant, Visionnaires.*) Dans la plupart de ces ouvrages, la retraite de Sourdéac & de Perrin est racontée vaguement & comme résultant uniquement d'un différend entre les deux associés. Furetière, dans sa *Requête au roi* (de janvier 1686) est plus explicite : « Ce n'est pas la première fois, dit-il, que Vôtre Majesté a révoqué de semblables priviléges quand elle a reconnu que les impétrants n'avoient point satisfait à ses intentions. Elle se peut souvenir qu'elle avoit autrefois accordé un Privilége authentique au sieur Perrin pour donner au public l'opéra; mais comme elle a vu que cette entreprise étoit au-dessus de ses forces, elle n'a point fait de difficulté de la révoquer, & d'en accorder un autre au sieur Lulli, parce qu'elle a jugé qu'il étoit tout autrement capable de satisfaire le public que son prédécesseur. » (*Recueil des Factums de Furetière*, édit. de 1859, t. II, p. 19.) Lulli réduisit donc la part des machines en donnant plus d'importance au chant, à l'orcheftre & aux ballets, & les représentations n'en eurent pas moins d'éclat ni moins de succès, comme on le peut voir aux ouvrages cités.

Page 119, l. 14. — *Aux Berenices & à Penelope.*

La *Bérénice* de Corneille & celle de Racine, représentées en 1670; la *Pénélope* de l'abbé Genest, représentée en 1684.

— l. 18. — *Ils ont fait le theatre ces empressez.*

« M. Mense. »

Toutes les clefs mettent ici le nom de Manse, ingénieur des eaux de Chantilly. Ce paragraphe fait allusion à la fête célèbre donnée à Chantilly en 1688 par le prince de Condé en l'honneur du Dauphin. « M. le Prince, dit M. Édouard Fournier, qui avait eu fort à cœur cette grande réjouissance, fut très-fier du succès qu'elle obtint. On lui fit plaisir de lui en rapporter tout l'honneur, & par contre il sut mauvais gré à ceux qui se l'attribuaient & s'en faisaient féliciter publiquement.» (*La Comédie de La Bruyère*, t. II, p. 366.) Ces empressés furent Berain, architecte, Le Ca-

mus & Briard, officiers de la maifon de Condé, *qui fe laifsèrent louer hyperboliquement par le Mercure*[1]. La Bruyère, comme gentilhomme de M. le Prince, put prendre à cœur cette indifcrétion d'autant plus qu'elle lui donnait occafion de témoigner une fois de plus fon mépris pour le journal qu'il avait déjà *mis au-deffous du rien*. M. le Prince était d'ailleurs renommé pour fon goût magnifique en fait de divertiffements. Voyez La Fare, Saint-Simon, &c.

Page 122, l. 16. — *Ce n'eft donc pas un tiffu de jolis fentimens... de mots* doucereux.

Allufion aux tragédies de Quinault. Rencontre avec Boileau :

Et jufqu'à je vous hais, tout fe dit tendrement.

— l. 25. — *Ce n'eft point affez que les mœurs du theatre.*

Les clefs imprimées défignent ici Baron & fa comédie de *L'Homme à bonnes fortunes*. On peut y reconnaître auffi une allufion au *Malade imaginaire*, aux foldats ivres & aux feringues du *Pourceaugnac*, que l'efprit délicat de La Bruyère, déjà rebuté par les outrances de *Tartuffe*, ne pouvait goûter.

Page 129, l. 22. — *Gens de parti & de cabale.*

Les Jéfuites & les Janféniftes.

Page 133, l. 11. — *Dorilas & Handburg.*

Varillas & le P. Mainbourg, hiftoriens; ce dernier pfeudonyme eft le nom même traduit en allemand.

DU MERITE PERSONNEL.

Page 141, l. dernière. — *Vôtre fils eft begue.*

« Le P. Préfident. »

Achille du Harlay, procureur général, fils du premier pré-

1. Éd. Fournier.

sident de Harlay. « Le fils avoit tout le mauvais de son père, dit Saint-Simon, & n'en avoit pas le bon : un composé du petit-maître le plus écervelé & du magistrat le plus grave, une manière de fou, étrangement dissipateur & débauché. » — *Vôtre fille*... sa sœur, Mlle de Harlay, religieuse à Sainte-Élisabeth, après avoir fait scandale avec Du Mesnil, chanteur à l'Opéra. — *Xanthus* (M. de Courtanvaux), fils de Louvois, « qui avoit peu & mal servi, » dit Saint-Simon; & *Crassus* (Louvois) lui-même.

Page 142, l. 29. — *Il apparoît de temps en temps... des hommes rares.*

Le cardinal de Richelieu suivant quelques clefs.

Page 143, l. 16. — *V** est un Peintre, C** un Musicien, & l'Auteur de Pyrame est un Poëte.*

« Vignon, Colasse & Pradon. »

« Il y avait alors, dit M. Walckenaër, deux peintres du nom de Vignon, l'un peintre d'histoire & membre de l'Académie de peinture, l'autre peintre de portraits. Il est probable que c'est du premier qu'il s'agit. » — Paschal Colasse, élève de Lulli, maître de musique de la chambre & de la chapelle du roi, auteur de *Téthys & Pelée* & d'autres opéras, qui cherchait la pierre philosophale, mort en 1709. — La *Pyrame* de Pradon avait été jouée en 1674 avec un grand succès.

— l. 27. — *Après le merite personnel.*

« Le Camus, » évêque de Grenoble.

Une écriture plus récente & d'une encre plus noire ajoute au-dessus de ce nom : *L'archevêque de Rheims* (Ch. Maurice Le Tellier, frère de Louvois). Selon d'autres clefs, le nom de Le Tellier s'adapte aux premières lignes du paragraphe, & le Caractère de *Trophime* s'applique à Le Camus. Cependant, pour la plupart des lecteurs, c'est Bossuet que La Bruyère a désigné sous le nom de *Trophime;* & cette application était déjà si généralement acceptée dès le XVIIe siècle, que dans la première édition (la dixième de l'ouvrage) publiée après la mort de La Bruyère, Michallet remplaça le nom de *Trophime* par celui de *Bénigne,* qui était le prénom de Bossuet. Cette attribution est en effet la plus vraisemblable, en tenant compte des sentiments de La Bruyère pour

l'évêque de Meaux & des circonſtances dans leſquelles la phraſe a été écrite. Il y avait deux ans, quand parut la ſeconde édition des *Caractères* où ce paſſage ſe trouve pour la première fois, que Le Camus avait été élevé au cardinalat de préférence à Boſſuet, & ce choix avait été généralement mal reçu. C'était donc une façon de venger Boſſuet de ſon échec que de le montrer ſupérieur à la dignité qui lui avait été refuſée.

Page 144, l. 8. — *Philemon.*

« Milord Stafor » (Stafford). « Anglais, d'une grande dépenſe en habits, diſent les clefs, mais très-pauvre d'eſprit, qui a toujours eu un magnifique équipage. » — « Eſpèce d'imbécile, dit Saint-Simon, catholique, depuis bien des années en France, fort extraordinaire & en obſcure compagnie, vieux & aſſez riche, à qui on avoit donné le ſobriquet de *Milord-Caca*... Il étoit Howard, cadet de la maiſon des ducs de Norfolk. »

Page 145, l. 12 & 22. — *Un homme à la Cour... Une perſonne humble.*

Le premier eſt, ſuivant quelques clefs, « Robert, » chanoine de Notre-Dame, grand pénitencier de Paris; le ſecond, « le P. Mabillon. » Walckenaër déſigne en place du premier l'abbé Boileau (Charles), prédicateur de la cour.

Page 146, l. 19. — *Æmile.*

Le grand Condé.

Page 149, l. 10. — *Mopſe.*

« L'abbé de Saint-Pierre, » de l'Académie françaiſe, qui en fut exclu en 1718. Voir *Hiſtoire de l'Académie françaiſe*, par Meſnard.

— l. 29. — *Celſe.*

Le baron de Breteuil, envoyé extraordinaire du roi à Mantoue, en 1682. Les deux miniſtres ſont Louvois & Seignelay, diviſés ſur la queſtion du ſecours à donner à Jacques II.

Page 151, l. 6. — *Menippe.*

Le maréchal de Villeroy. La clef imprimée de la dixième édition ne donne que les initiales : M. L. M. D. V.

Page 152, l. 23 & 28. — *La fauſſe grandeur... La veritable grandeur...*

Les clefs du XVIIIe siècle appliquent la première moitié de ce parallèle au maréchal de Villeroy, & la ſeconde à Turenne.

DES FEMMES.

Page 157, l. 29. — *Une femme coquette.*

La ducheſſe d'Olonne, ſelon pluſieurs clefs.

Page 158, l. 11. — *Liſe.*

Les clefs du XVIIIe ſiècle nomment ici la préſidente d'Ons-en-Bray, femme de Bauquemart, préſident aux Requêtes, de laquelle parle Buſſy dans ſa *Correſpondance.*

Page 162, l. 9. — *A juger de cette femme.*

Les mêmes clefs nomment une demoiſelle de Loines, « belle & bien faite, » qui s'amouracha d'un nommé Thibert, petit & boſſu.

Page 163, l. 15. — *Cette femme aime un valet.*

Mme de la Ferrière, petite-fille du préſident de Novion. Elle eſt de nouveau miſe en ſcène plus bas ſous le nom de *Glycère.*

— l. 16. — *Cette autre un Moine.*

Ne ſerait-il pas ici fait alluſion à la ducheſſe d'Aumont, citée plus loin, qui fit tant parler d'elle avec le P. La Roche, ou de la ducheſſe de Choiſeul? (Voir Ed. Fournier, *La Comédie de La Bruyère,* p. 465-466.

Page 163, l. 16. — *Dorinne.*

M[lle] Foucault, fille d'un conſeiller aux Requêtes, qui aimait Moreau, médecin de la Dauphine.

— l. 18. — *Roſcius.*

L'acteur Baron.

— l. dernière, & p. 164, l. 5. — *Bathylle... Cobus.*

Le Baſque & Pécourt, danſeurs de l'Opéra.

Page 164, l. 11. — *Dracon.*

Philibert, fameux joueur de flûte. Les noms de *Claudie* & de *Meſſaline* ſont attribués par tous les derniers commentateurs à la ducheſſe de la Ferté & à ſa ſœur, la ducheſſe d'Olonne, célèbres dans les Mémoires du temps & dans l'*Hiſtoire amoureuſe* de Buſſy. *Ceſonie* ſerait M[lle] de Brion, fille d'un préſident à la cour des Aides, dont la paſſion pour Philibert était publique.

Page 165, l. 13. — *Quelques femmes donnent aux convents.*

« M[me] la ducheſſe d'Aumont. » Françoiſe-Angélique de la Mothe-Houdancourt, ſeconde femme du duc d'Aumont, mort en 1711. Quelques clefs ajoutent encore la maréchale de la Ferté.

— l. 19. — *Qu'eſt-ce qu'une femme que l'on dirige?*

La Ducherré, dans la clef imprimée de la dixième édition. « Cette Ducherré, dit M. Éd. Fournier (*Comédie de La Bruyère*), était une célèbre dévote, alliée à la maiſon d'Orléans. » Une faute de copiſte a fait dans pluſieurs éditions, celle de Walckenaër y compriſe, appliquer ce paſſage à M[me] la Ducheſſe, « ce qui était tout à fait incompréhenſible, dit encore M. Fournier, M[me] la ducheſſe de Bourbon n'ayant été rien moins qu'une dévote à directeur. »

Page 168, l. 12. — *La devotion vient.*

La même clef nomme ici la maréchale de Leſdiguières

Elle fut, ſelon Saint-Simon, l'amie de Harlay, archevêque de Paris, & paſſait chaque jour pluſieurs heures avec lui, ſoit chez elle, ſoit chez lui à Conflans. (Saint-Simon, t. Ier.)

Page 177, l. 25. — *Glycere.*

Mme de la Ferrière, ſelon les clefs du XVIIIe ſiècle. Elle était petite-fille du préſident de Novion.

Page 178, l. 19. — *Canidie.*

La Voiſin, empoiſonneuſe, pendue & brûlée en place de Grève en 1680, ſelon les mêmes clefs.

Page 179, l. 15. — *Je ne comprends pas... un mary.*

On a nommé ici le préſident de Bauquemart.

Page 180, l. 22. — *Pas même le nom.*

On a déjà vu que la femme de M. de Bauquemart ſe faiſait appeler Mme la préſidente d'Ons-en-Bray, nom qui du reſte appartenait à la famille de ſon mari.

Page 181, l. 18. — *Il y avoit à Smyrne.*

« Aucune des clefs manuſcrites ou imprimées, dit M. Servois, n'a donné le nom de l'héroïne de ce petit roman, dont le fond doit être emprunté à quelque anecdote du temps. »

DU CŒUR.

Page 198, l. 3. — *Drance.*

« Le comte de Clermont-Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre de Monſieur. » (Voir ſur ce perſonnage les *Mémoires* de Saint-Simon, t. Ier, p. 220.)

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

Pages 202, l. 15 & 16; — 203, l. 13. — *Aronce... Melinde... Acis.*

Nul de ces trois noms n'a d'application dans les clefs originales. Les clefs du XVIII[e] fiècle, dont il faut toujours fe méfier, comme faites à diftance & par conjecture, ont écrit pour *Aronce:* « M. Perrault. » Je n'ai vu nulle part cette application juftifiée. Furetière qui, à propos du *Dictionnaire de l'Académie,* parle fans ceffe des proverbes & de l'abus qu'on en faifait dans la rédaction du fameux ouvrage, ne nomme jamais Perrault parmi les fauteurs de cet abus, il cite au contraire Benferade & encore Claude Boyer le tragique, par lequel il fait prononcer quelque part un fermon grotefque tout en proverbes.

Pages 205, l. 13. — 206, l. 2.— *Arrias... Sethon.*

On prête, toujours dans les clefs du XVIII[e] fiècle, une aventure femblable à Robert de Châtillon, confeiller au Châtelet. Walckenaër fait remarquer que ce Caractère a paru pour la première fois dans la huitième édition (1694).

Page 207, l. 14. — *Theodecte.*

« M. d'Aubigny. » Charles d'Aubigné, frère de M[me] de Maintenon, que tous les Mémoires du temps préfentent comme un extravagant, bouffon & fans mefure. (Voir Saint-Simon, &c.)

Page 210, l. 15. — *Cet inconnu.*

Les clefs du XVIII[e] fiècle difent « l'abbé de Vaffé. » M. Servois confirme cette explication par le témoignage de M[me] Du Prat qui reconnaît dans cette anecdote fon « vieil ami & défunt coufin. » (*Notes fur les Tableaux pillés, faccagés ou vendus de mon pauvre château de la Goupillère.*) « Il a laiffé, dit cette dame, dans fa famille la ridicule réputation d'un bavard à outrance & d'un vaniteux exceffif... »

Page 212, l. 29. — *Cleon.*

Monnerot de Sèvres, fameux partiſan. Les clefs en font l'original de *Champagne* du chapitre ſuivant : *Les Biens de Fortune,* p. 241, l. 21.

Page 214, l. 2. — *Theodeme.*

« L'abbé de Robbe. »

Ici les applications varient ſuivant les clefs. C'eſt tantôt 'abbé de Robbé, l'abbé Nobé, l'abbé de Robé, l'abbé de Robbe ; une autre clef dit : l'abbé de Rubbec « qui reſta court en prêchant devant le roi. » Vingt ans plus tard (1713), cette anecdote trouvait une terrible application dans l'aventure du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, qui par timidité ne put répondre à la harangue du premier préſident, dans la ſéance des renonciations. (Voir Saint-Simon, t. X, édit. Cheruel.)

— l. 8 & 17. *L'on voit des gens bruſques... Parler & offenſer.*

Il y a quelque incertitude ſur l'application de ces deux paragraphes, qui ſont indifféremment attribués au préſident de Harlay & à l'abbé Drubec, qui mourut évêque de Tournai. L'exemplaire de la Mazarine dit « l'abbé de Rubbec » pour le premier, & pour le ſecond « le préſident de Harlay. »

Page 219, l. 3. — *L'on ſçait des gens qui avoient coulé leurs jours.*

« MM. Courtin & de Saint-Romain, conſeillers d'État. » Ces deux noms ſont répétés dans toutes les clefs manuſcrites ou imprimées. Cette application eſt d'ailleurs confirmée par une note de Saint-Simon ſur Dangeau, tellement explicite, tellement concordante, que le doute ne me paraît pas poſſible. M. Servois oppoſe à cette interprétation une lettre de l'abbé de Choiſy à Buſſy qui ferait remonter la ſéparation de Courtin & de Saint-Romain un an après la cinquième édition des *Caractères,* où ce paragraphe a été inſéré pour la première fois. Pourtant l'ancienneté de l'interprétation me paraît mériter grande conſidération. Le témoignage de Saint-Simon eſt précis. J'aimerais mieux ſuppoſer une erreur

de date ou une connaiſſance tardive du fait de la part de l'abbé de Choiſy.

Page 221, l. 7. — *G*** & H***.*

« Vedeau de G^m^ (Grammont) & Hervé. » Les clefs ajoutent que Vedeau de Grammont, conſeiller aux Requêtes, & Hervé, doyen du Parlement, ſe brouillèrent pour un droit de pêche.

— l. 28. *J'approche d'une petite ville.*

On a nommé ici à tort la ville de Richelieu, à laquelle la deſcription de La Bruyère ne ſe rapporte nullement.

Page 225, l. 25. — *Theobalde.*

Les clefs diſent : « Bourſault ou plutôt *Benſerade.* » C'eſt Benſerade en effet, comme le démontre M. Édouard Fournier (ouvr. cité, 2e partie). Benſerade, alors âgé de ſoixante-dix-huit ans, avait conſervé toute l'impétuoſité de la jeuneſſe. Cette épithète d'« impétueux » lui eſt même appliquée dejà par Charpentier dans ſon *Dialogue de L. M. & D...*, inſéré à la ſuite des *Factums* de Furetière, t. II, édit. 1859.

Page 228, l. 24. — *Hermagoras.*

Le P. Paul Pezrou, bénédictin, auteur de l'*Antiquité rétablie & defendue contre les Juifs & les nouveaux Chronologiſtes.*

Page 230, l. 18. — *Cydias.*

Fontenelle. La déſignation définitive de ce Caractère eſt due à Walckenaër, qui l'a tirée des *Mémoires ſur Fontenelle* de l'abbé Trublet.

DES BIENS DE FORTUNE.

Page 237, l. 26. — *Un homme eſt laid.*

« Le duc de Ventadour. » — « Il étoit, dit Saint-Simon, fort laid & contrefait. » Il eſt chanſonné dans les *Recueils* de Maurepas.

Page 238, l. 6. — *N***.

Le marquis de Saint-Pouange, commis principal ſous Louvois & Barbezieux, & qui fut plus tard tréſorier de l'Ordre.

Page 240, l. 11. — *Les P. T. S.*

Les Partiſans. « Le partiſan eſt un financier qui fait des traitez, des partis avec le Roy, qui prend des revenus à ferme. » (*Dictionnaire de Furetière.*)

— l. 26. *Arfure.*

« Mme de Belizani, » femme du directeur de la Compagnie des Indes orientales, pourſuivi pour concuſſions. — La ferme du « huitième denier » percevait un impôt établi ſur les acquéreurs de biens eccléſiaſtiques.

Page 241, l. 11. — *Creſus.*

« Le nombre des partiſans, dit Walckenaër, qui convenaient au Caractère de Créſus, était ſi nombreux que l'ancienne clef de Hollande n'indique aucun nom. » Les clefs françaiſes ont nommé Aubert, fameux partiſan, mort pauvre après avoir été trois fois millionnaire, Guénegaud, tréſorier de l'Epargne, & Raymond, tous taxés pour des ſommes conſidérables. L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine ne donne aucun nom.

— l. 21. *Champagne.*

« Monnerot, » dont il a déjà été parlé ci-deſſus, p. 312. Les clefs du XVIIIe ſiècle ajoutent qu'il fut taxé de deux millions après avoir été receveur général des finances à Lyon. Walckenaër dit à tort que les clefs manuſcrites ne diſent rien ſur ce Caractère : l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine nomme Monnerot.

— l. 29. *Sylvain.*

« Gorge, nommé à préſent M. d'Entraigues, » qui épouſa la fille du marquis de Valençay. Il était de Nantes, & s'était enrichi ſous le ſurintendant Fouquet.

Page 242, l. 12. — *Periandre.*

« Langlée, » une des applications les plus conftantes & les plus univerfellement acceptées de toutes celles qui ont été faites des *Caractères*. Et en effet le perfonnage une fois connu, il ne peut y avoir de doute. « C'eft bien le type le plus brillant du parvenu, comme dit Éd. Fournier, que ce garçon né à la cour d'une femme de chambre de la reine mère, & qui par les feules grâces de fon efprit & de fes manières, par le feul afcendant d'une étoile heureufe, parvint, jeune encore, à la familiarité du roi & des princes, gagnant chacun par fa bonne grâce & fa générofité, & tous par la magnificence de fa vie & l'audace de fa fortune; affez affuré de fa faveur & de fa profpérité pour ne pas renier une origine qui eût embarraffé un moins heureux. » Saint-Simon a laiffé de Langlée un portrait dont le développement attefte l'importance du perfonnage. M. Éd. Fournier (ouvrage cité, 2e partie, XXI) a relevé avec foin tous les détails connus de la vie de Langlée & de fon rôle, tous les traits de caractère qui confirment l'exactitude du portrait de La Bruyère : libéralité, fafte, délicateffe, familiarité avec les femmes, même avec les princeffes. La feule différence conftatée entre l'original & la peinture, c'eft que La Bruyère donne une femme à Langlée qui ne fe maria jamais. Était-ce, comme on l'a cru, un moyen de dénégation que La Bruyère fe réfervait vis-à-vis d'un perfonnage tant à ménager? On a derechef appliqué à Langlée le paragraphe du chapitre DE LA COUR : *Les Cours ne fçauroient fe paffer, &c.* (Page 290.) De celui-là auffi on aurait pu dire : Il n'eft pas permis de rêver comme il a vécu.

Page 243, l. 22. — *Si certains morts revenoient au monde.*

« Logeois, » fermier général. C'eft l'original de *Chryfippe*, un peu plus bas, p. 245, l. 14. Il fe faifait appeler d'Imbercourt, du nom d'une feigneurie qu'il avait achetée.

Page 245, l. 3. — *Ce garçon fi frais.*

« L'archevêque de Rheims, » Charles-Maurice Le Tellier. Il eut les abbayes de Breteuil, de Lagny, de Saint-Bénigne

de Dijon, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Remi de Reims, de Bonnefontaine.

Page 245, l. 14. *Chryfippe.*

« Logeois & fon gendre. » Ce même Laugeois, fermier général, qui a été déjà nommé (p. 315) & dont la fille fut mariée au fils du maréchal de Tourville.

Page 246, l. 1. — *Ergafte.*

« Le baron de Beauvais. » Il avait, dit Saint-Simon, la capitainerie des plaines d'autour de Paris; ce qui s'accorde très-bien avec la prétention que lui prête La Bruyère de « convertir en or les joncs & les rofeaux. » Il était fils de Mme Beauvais, première femme de chambre de la reine mère, & reftée très en faveur auprès du roi pour lui avoir rendu quelque fervice dans fa jeuneffe. (Voir Saint-Simon.) Quant à fes prétentions fur la mufique, l'allufion a échappé jufqu'à préfent à tous les annotateurs, & nous n'en avons trouvé nulle part la juftification.

— l. 17. *Ne traitez pas avec Criton.*

M. Édouard Fournier penfe que ce Caractère de Criton va à l'adreffe de La Touanne, tréforier de l'extraordinaire des guerres, qui poffédait à Saint-Maur de beaux & vaftes jardins confinant au parc du duc de Condé & dont celui-ci avait envie. Saint-Simon dit un mot de cette hiftoire (t. III). La Touanne aurait effayé de fpéculer fur le défir de fon voifin en lui faifant des conditions exorbitantes. C'eft alors, fuivant M. Fournier, que La Bruyère, au fait de cette affaire, comme de toutes les autres affaires de la maifon de Condé, dut écrire dans fa quatrième édition (n'eft-ce pas plutôt la cinquième?): « Ne traitez pas avec Criton, &c. »

— l. 25. *Brontin.*

« M. Berrier. » La clef de la neuvième édition joint à ce nom la qualité de *partifan;* d'autres ajoutent : Dont on a fait courir des *Méditations.* Tout cela paraît fe rapporter à Louis Berrier, qui s'était enrichi dans les partis fous le miniftère de Colbert.

Page 247, l. 3. — *Si l'on partage la vie des P. T. S.*

Partiſans.

Page 249, l. 26. — *Il y a même des ſtupides.*

La clef imprimée de la neuvième édition nomme le chancelier Boucherat.

Page 250, l. 27. — *Le Marchand fait des montres.*

Ceci s'entend de la manière de *montrer,* d'étaler favorablement ſa marchandiſe. (Voir *Dictionnaire* de Furetière.)

Page 255, l. 4. — *Les Fauconnets.*

« MM. Berthelot, enrichis dans le bail de Fauconnet. » Fauconnet, riche partiſan, avait pris à bail trois groſſes fermes juſque-là partagées à différents fermiers. Les Berthelot lui ſuccédèrent. M. Servois penſe que le nom de Fauconnets eſt pris ici ſubſtantivement, comme ſignifiant les gros bonnets de la finance.

Page 256, l. 16. — *Oronte.*

« M. de la Ravoye, partiſan. »

Page 262, l. 13. — *Ny les troubles, Zenobie, qui agitent vôtre empire.*

Selon M. Fournier (p. 19), il s'agit du château de Saint-Maur, bâti par Catherine de Médicis, voiſin de la forêt de Vincennes & de la Marne. Le pâtre « devenu riche par les peages de rivieres, » c'eſt La Touanne, le partiſan, qui dépenſa des ſommes énormes pour « embellir cette royale maiſon » rachetée plus tard « pour peu de choſe, » dit Saint-Simon, après la ruine du financier.

Pages 264, l. 26; — 265, l. 24. — *Giton... Phedon.*

Les clefs originales n'ont mis aucun nom en regard de ces deux portraits. Au XVIII[e] ſiècle on a appliqué le premier à Barbezieux, fils de Louvois. M. G. Servois remarque avec

raifon que c'eft là un de ces types généraux qu'il n'eft pas à propos de perfonnalifer.

DE LA VILLE.

Page 268, l. 4. — *Au cours.*

Le Cours-la-Reine.

— l. 17. — *Cette longue levée.*

Le quai Saint-Bernard. Dans l'été de 1696, les comédiens italiens repréfentaient à Paris une comédie intitulée *Les Bains de la porte Saint-Bernard.* Il y avait en effet à cet endroit une porte monumentale qu'on voit encore fur quelques anciennes gravures. Walckenaër fuppofe que le fujet de la comédie put être donné par l'obfervation de La Bruyère. M. Éd. Fournier confirme cette fuppofition en donnant le nom de l'auteur, Boisfranc, ancien tréforier de Monfieur, dont le fils avait époufé la marquife de Belleforière, grande amie de La Bruyère.

Page 271, l. 5. — *La grande & la petite robe.*

Les magiftrats & les procureurs.

— l. 11. — *Un corps confiderable.*

Les avocats.

Page 272, l. 8. — *Gomons... Duhamels.*

Ces deux noms ont été portes par plufieurs avocats au XVII[e] fiècle & quelques-uns fameux. (Voir les *Opufcules* de Loifel, le *Dictionnaire* de Moreri, & la *Lifte manufcrite des Avocats* de Blanchard à la bibliothèque de l'ordre des avocats.

— l. 9. — *Il y a un certain nombre de jeunes Magiftrats.*

« Le préfident de Mefmes. » Jean-Antoine de Mefmes, fils de J.-J. de Mefmes, préfident à mortier. « Ce magiftrat,

dit Saint-Simon, qui en a donné un portrait développé, vouloit à toute force être un homme de qualité & de cour, & se faisoit souvent moquer de lui par ceux qui l'étoient en effet, & avec qui il vivoit tant qu'il pouvoit. »

Page 272, l. 23. — *Un homme de Robe.*

Ce Caractère a été attribué tantôt à Jean-Jacques de Mesmes, père du précédent, au président de Harlay & à Denis Talon, avocat général au Parlement, reçu président à Mortier en 1691.

Page 275, l. 2. — *Menalippe.*

Nouveau, surintendant des postes, qui fit cette question à son veneur le jour où il étrennait son équipage de chasse. Le mot se trouve rapporté par Tallemant des Réaux & par Mme de Sévigné.

Page 276, l. 14. — *Narcisse.*

Les clefs nomment tantôt l'abbé de Villars, fils du marquis de Villars, ambassadeur en Espagne; tantôt Garnier de Montereau, président à mortier au parlement de Metz, frère de Mme de Brancas. — Le couvent des Feuillants était situé rue Saint-Honoré, près des Tuileries, dont une terrasse encore s'appelle terrasse des Feuillants; celui des Minimes, à la place Royale. — « Louis de Lesclache, dit Walckenaër, s'était fait une réputation par son cours de philosophie. Il tomba dans le ridicule en voulant réformer l'orthographe dans un livre intitulé *Les véritables Règles de l'Ortografe francèze, ou l'Art d'apprendre en peu de tams à écrire côrectemant.* Paris, 1668. » — On appelait « la plaine » la plaine des Sablons.

Page 277, l. 5. — *Voilà un homme.*

« Feu M. le prince de Mekelbourg. » Louis-Christian, duc de Mecklembourg-Schwerin, mort à La Haye en 1692, & qui passa une partie de sa vie à Paris. Il avait épousé la veuve du duc de Châtillon, sœur du maréchal de Luxembourg, « qui fit beaucoup parler d'elle, dit Saint-Simon, par

ſa beauté, ſes galanteries & ſes intrigues. » — *Rambouillet*, dont il eſt parlé ici, n'eſt pas la ville, ni le parc royal de ce nom, mais un vaſte jardin ſitué dans le faubourg Saint-Antoine, appartenant à la famille Rambouillet de la Sablière & dont l'entrée était publique. — *Oüilles* & *Acheres* ſont deux villages des environs de Verſailles & de Saint-Germain, où le roi faiſait camper ſes troupes & les paſſait en revue. — Quant à *Bernardi*, il tenait une de ces académies où les fils des familles nobles allaient ſe former à l'exercice du cheval & des armes. « Tous les ans, dit M. Servois, il faiſait, vers le mois de ſeptembre, conſtruire un fort dans le voiſinage du Luxembourg & du couvent des Chartreux, ſur une petite place que Blondel a figurée dans ſon plan de Paris de 1676. Pendant deux mois environ, ſes élèves venaient de temps à autre répéter les diverſes opérations d'un ſiége... Le ſiége ſe terminait à la fin d'octobre par la priſe du fort, & le *Mercure galant* donnait le récit des combats & de l'aſſaut, le nom des combattants les plus qualifiés, & même le nom des perſonnages d'importance qui avaient aſſiſté aux opérations. »

Page 278, l. 1 & 2. — *Chanley... Jacquier... Du Metz.*

Le marquis de Chamlay, maréchal des logis des armées du roi; Jacquier, munitionnaire des vivres; Du Metz, lieutenant général d'artillerie, tué le 1er juillet 1690 à la bataille de Fleurus.

— l. 14. — *Beaumavielle.*

Chanteur de l'Opéra.

— l. 15. — *Rochois.*

Marthe le Rochois, Chanteuſe de l'Opéra.

— l. 25. — *Roland.*

Opéra de Lulli.

— l. dernière. — *Theramene.*

Les clefs nomment M. de Térat ou Thérac, chancelier de Monſieur.

Page 281, l. 10. — *Gaultier.*

Fameux marchand d'étoffes de la rue des Bourdonnais.

DE LA COUR.

Page 288, l. 20. — *L'air de Cour eſt contagieux, il ſe prend à V**.*

Verſailles.

Page 289, l. 1. — *N** arrive avec grand bruit.*

M. de Barète, ſelon les clefs, ſans autres explications.

— l. 5. — *Il y a dans les Cours des apparitions de gens.*

Les claviographes du ſiècle dernier ont appliqué ceci à l'empirique Caretti auquel il eſt fait plus viſiblement alluſion plus loin dans le chapitre : *De quelques uſages,* t. II, p. 179, ſous le nom de *Carro Carri.*

Page 290, l. 5. — *Les Cours ne ſçauroient ſe paſſer.*

« Langlée. » C'eſt le *Periandre* d'un précédent chapitre : *Des Biens de Fortune,* p. 242, l. 12.

Page 291, l. 16. — *Cimon & Clitandre.*

Barbezieux & Pontchartrain, ſuivant la clef de la dixième (neuvième) édition.

Pages 292, l. 25, & 293, l. 11. — *Un homme de la Cour... Un ancien Château.*

« Le duc de Bouillon & ſon château de Sedan. » Les prétentions de la famille de Bouillon ſont connues ; pourtant M. Servois obſerve avec raiſon qu'à l'époque où La Bruyère écrivit ce paragraphe Sedan n'appartenait plus aux Bouillons. Le conſciencieux annotateur préfère à cette primitive interprétation celle des éditions de Coſte, qui nomment « M. de

Tonnerre, évêque de Noyon, » fort entiché de nobleſſe & de généalogie, & qui prétendoit, dit Saint-Simon, deſcendre des empereurs d'Orient, & même d'Occident, tout à la fois.

Page 300, l. 3. — *Rouſſeau, Fabry, la Couture.*

Le premier, fameux cabaretier à la mode parmi les jeunes courtiſans; le ſecond, brûlé vif, comme le dit La Bruyère, pour crimes d'impiété & de ſ...mie. Le troiſième, diſent les clefs, « tailleur d'habits de Mme la Dauphine, & devenu fou, étoit reſté à la Cour où il faiſoit des contes extravagants. »

Page 301, l. 10. — *D'Artemon.*

« Le marquis de Varde qui après ſon exil travaille à devenir gouverneur de M. le duc de Bourgogne. » Les aventures de Vardes ſont bien connues par les Mémoires de Mme de Motteville & par le récit de Mme de La Fayette dans l'*Hiſtoire de Madame Henriette d'Angleterre*. M. Chéruel, dans la nouvelle édition des *Mémoires* de Saint-Simon (t. X), à l'appendice, a donné un détail très-précis de cette affaire, tiré du *Journal* d'Olivier d'Ormeſſon.

Page 303, l. 27. — *Menophile.*

Le P. de La Chaiſe, confeſſeur du Roi, ſelon preſque toutes les clefs; le P. Joſeph, ſelon quelques-unes. Ce Caractère, qui parut pour la première fois dans la ſixième édition ſous l'indication de *N...*, ne devint *Menophile* que dans les éditions ſuivantes. L'exemplaire annoté de la bibliothèque Mazarine, qui eſt de la ſixième édition, ne porte aucune indication. (Voir dans le *Bulletin du Bibliophile*, mai 1869, un article de M. Charles Alleaume, où cette application eſt diſcutée.)

Page 305, l. 14. — *Theonas.*

Ce Caractère, pourtant ſi précis & ſi perſonnel, n'eſt expliqué nulle part dans les clefs. Et cependant le mot & l'anecdote ont un air de vérité qui commande les recherches. J'ai cherché moi-même & n'ai pas été plus heureux que mes devanciers.

Page 306, l. 24. — *Timante.*

Clefs : M. de Pomponne. — M. de Luxembourg.

Page 307, l. 10. — *Que d'amis, que de parens.*

« Difcours de M. de Villeroy fur M. Pelletier, contrôleur des finances. » Une clef, citée par M. Servois, ajoute que le maréchal de Villeroy s'écria lors de l'élévation de Pelletier au contrôle général des finances : « Qu'il en étoit ravi parce qu'ils étoient parents, » bien que cela ne fût pas vrai.

Page 308, l. 8 & 10. — *Tibur... Plancus.*

Les clefs défignent par *Plancus,* M. de Louvois, & par *Tibur,* fa maifon de Meudon. On ajoute que pareille aventure avait eu lieu après la mort de Louvois arrivée peu de temps avant la publication de ce paragraphe, mais on ne nomme nulle part le perfonnage.

— l. 25. — *Un homme de mérite.*

Lorfque cet alinéa parut pour la première fois dans la fixième édition, en 1791, La Bruyère fongeait déjà à l'Académie. Il aurait fait même fix mois avant une première tentative pour fuccéder à Villayer. (Voir Éd. Fournier, ouv. cité, 2e partie.) L'Académie nomma Fontenelle auquel, du refte, le paragraphe ne peut s'appliquer en aucune façon. Mais précédemment La Bruyère avait vu nommer fucceffivement La Chapelle, homme peu littéraire, fecrétaire des commandements du prince de Conti & l'abbé de Mauroy, aumônier de Mademoifelle, & c'était affez pour lui donner de l'humeur.

Page 309, l. 3. — *Theodote.*

Les clefs ont dit : l'abbé de Choify; application impoffible, fi l'on penfe aux fentiments d'amitié de La Bruyère pour cet abbé, au cas qu'il faifait de lui, & dont témoignent les termes de fon difcours de réception.

Page 314, l. 14. — *Xantippe.*

« M. Bontems. » C'eft une erreur; Bontems, dont la vie

eſt très-connue par les *Mémoires* de Saint-Simon, était fils d'un chirurgien du roi Louis XIII, & conſéquemment n'était pas venu à la Cour du fond d'une province. Il mourut en 1701, après avoir été en effet très-avant dans la confiance de ſon maître. On ſait que ce fut lui qui ſervit la meſſe du mariage de ſon maître avec Mme de Maintenon dans un des cabinets de Verſailles.

Page 315, l. 17. — *L'on parle d'une region.*

« Verſailles. »

Page 323, l. 16. — *Straton.*

« M. de Lauzun. » Saint-Simon cite dans le chapitre de ſes *Mémoires*, où la vie entière de Lauzun eſt réſumée, la phraſe de La Bruyère : « On ne rêve pas comme il a vécu. » (Voir les *Mémoires de Mademoiſelle* & toutes les hiſtoires du temps.)

DES GRANDS.

Page 326, l. 8. — *Theagene.*

« M. le Duc. » Le duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé & l'élève de La Bruyère, & « dont les mœurs avaient de bonne heure été déteſtables » dit M. Éd. Fournier.

Page 330, l. 17. — *Theophile.*

« L'Éveſque d'Autun. » Roquette, que tous les contemporains, Saint-Simon & Mme de Sévigné en tête, déſignent comme l'original de *Tartuffe*. « Sur la fin, dit Saint-Simon, il ſe mit à courtiſer le Roi & la Reine d'Angletere. » Il s'y prit même, paraît-il, dès leur arrivée; & Walckenaër remarque que la ſixième édition des *Caractères,* où cet alinéa parut pour la première fois, ſuivit de moins de deux ans la deſcente de Jacques II en France. C'eſt ce que confirme la clef de notre

exemplaire, qui en face de ces mots : *à peine un Grand*... porte : « Le roy d'Angleterre Jacques II. »

Pages 332, l. 27, & 333, l. 5. — *Telephon*... *Dave.*

« M. de La Feuillade. » — « Prudhomme. »

On a longtemps héfité fur ce nom entre François de La Feuillade, maréchal de France fous Louis XIV, encore vivant lorfque La Bruyère écrivit ce paragraphe, & Louis de La Feuillade fon fils qui portait alors le nom de duc d'Aubuffon, & ne fut fait maréchal que fous la Régence en 1724. Walckenaër, qui opine pour le fils, allègue que les clefs défignent fimplement le duc de La Feuillade « fans prénom & fans autres indications. » M. Servois pourtant en cite une, celle de l'édition de 1720, qui porte « le maréchal de La Feuillade. » Or, à cette date même, Louis de La Feuillade n'était pas encore maréchal. Je dois dire à ce fujet que la clef de l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine porte : « *Feu* M. de La Feuillade ; » & fi je n'ai pas tranfcrit ce mot décifif « feu » en tête de cette note, c'eft qu'il eft écrit fur cet exemplaire (de la 6ᵉ édition) d'une encre plus noire & plus récente qui fait furcharge en plus d'un endroit du volume, tantôt pour rétablir des mots effacés, tantôt pour redreffer des lettres mal formées. Eft-ce une furcharge encore ici, ou bien eft-ce un mot ajouté? Je n'ai pu le décider, & voilà pourquoi je tranfcris ce témoignage avec réferve. L'exemplaire toutefois porte, mais cette fois bien de l'écriture primitive & authentique, comme date, le nom de *Prudhomme* qui, ainfi que le remarque M. Servois, décide la queftion ; les relations de François de La Feuillade avec ce baigneur célèbre étant connues. « Il avoit logé chez lui, dit Saint-Simon, avant fa fortune ; & perfonne ne doutoit qu'il n'eût époufé fa fille, qui fut maîtreffe de fon bien, de fes enfants & de tout chez lui jufqu'à fa mort. » (Voir *Journal* de Dangeau, t. III, & les *Notes* de Saint-Simon.)

Page 334, l. 22. — *Annibal, Cefar.*

Les clefs citent à ce propos les noms d'Annibal d'Eftrée, de Céfar de Vendôme, d'Hercule & de Tancrède de Rohan, d'Achille du Harlay, &c., &c.

Page 335, l. 3. — *Pendant que les Grands.*

Allufion à la faveur des miniftres roturiers & bourgeois de Louis XIV, les Colbert, les Chamillart, les Le Tellier, les Defmarets, les Voifin, dont quelques-uns, nommément Colbert, marièrent leurs filles à des Ducs & Pairs. L'ordre des *coteaux* était une fociété de gourmets divifés fur l'excellence des différents crus & coteaux des vignes de France. (Voir la satire III de Boileau.) — La *meute* & la *vieille meute* défignent, felon le *Dictionnaire* de Furetière, « les premiers chiens qu'on donne au *laiffer-courre* & les feconds chiens qu'on fait donner après les premiers. »

Page 344, l. 18. — *Au cabinet.*

Ce mot, tel qu'il eft expliqué en note par La Bruyère, paraît s'appliquer à toute réunion « d'honnêtes gens » c'eft-à-dire de gens bien nés & comme il faut, qui veulent caufer enfemble, &, par extenfion, à la pièce de la maifon deftinée aux vifites & à la converfation. Le mot *cabinet* répondrait ainfi au *parlour* des Anglais, au falon ou au petit falon d'aujourd'hui; mais n'eft-ce pas forcer l'expreffion que de l'étendre, comme le fait Walckenaër, aux affemblées de favants & de gens de lettres chez Ménage, d'Herbelot, à celles-mêmes fignalées par M. Servois, qui fe tenaient chez les frères Du Puy & qui toutes étaient de véritables academies? Il nous femble que de telles réunions, confacrées aux fciences, aux lettres, avaient un tout autre but que de s'enquérir, de s'entretenir des actions du prochain, & en un mot des *cancans* de la ville.

Page 345, l. 3. — *Theognis.*

« Le feu Archevefque de Paris. » Cette note infcrite fur un exemplaire de l'édition de 1691 pourrait faire équivoque, fi le prédéceffeur de Harlay de Chanvallon, mort en 1695, n'avait été Hardouin de Péréfixe. Péréfixe d'ailleurs mourut en 1662: & La Bruyère ne pouvait faire d'application à des perfonnages fi lointains. Walckenaër néanmoins doute qu'il s'agiffe de l'archevêque de Harlay dans ce paragraphe plus applicable à un magiftrat ou à un courtifan qu'à un prélat.

Page 346, l. 3. — *Pamphile.*

« Le marquis de Dangeau. » Toutes les clefs s'accordent ſur cette application confirmée par Saint-Simon qui, dans ſon portrait de Dangeau, emprunte un trait au Caractère de La Bruyère. M. Servois cependant la conteſte, du moins en partie. Il voudrait reſtreindre le portrait de Dangeau au premier paragraphe : le reſte ne ſerait plus qu'un développement, une généralité applicable à tous les *Pamphiles*. Il en ſerait là comme de Fauconnet généraliſé (plus haut, t. I, p. 255 & t. II, p. 317) en Fauconnets. « Pourtant, dit M. Éd. Fournier, perſonne ne s'y trompa; » & nous voyons que les clefs univerſellement ont adopté & répété la première tradition. D'ailleurs dans ces queſtions du plus au moins la limite eſt bien délicate. La diſtinction de M. Servois eſt ſubtile; elle eſt juſte peut-être; mais ſi Dangeau reſte & doit reſter le *Pamphile* du premier paragraphe, il hérite naturellement des deux autres dans la ſuite des temps.

Page 349, l. 24. — *A V**, à F**.*

Verſailles; Fontainebleau.

DU SOUVERAIN OU DE LA REPUBLIQUE.

Page 353, l. 17. — *Ses enſeignes.*

La Bruyère fait alluſion à l'ordonnance de police qui en *1666* obligea les marchands de Paris à remplacer les enſeignes en ſaillie par des enſeignes appliquées au mur. Cette ordonnance fut très-mal reçue des boutiquiers, & l'on put craindre même une réſiſtance ſérieuſe. La Bruyère qui avait vu la Fronde put alors ſe ſouvenir des rigueurs qui l'avaient ſuivie, & admirer après tant d'années de patience & de ſoumiſſion ce réveil ſubit de l'indocilité du peuple pariſien, & pour une telle cauſe.

Page 354, l. dernière. — *Ergaſte.*

Serait-ce encore le baron de Beauvais auquel on a déjà prêté ce nom au chapitre *Des Biens de Fortune?* (T. I, p. 246, & t. II, p. 316.)

Page 355, l. 16. — *Jeune Soyecour.*

M. Édouard Fournier a fait un joli roman, & je prends le mot dans le ſens le plus favorable de récit ingénieux, des relations de La Bruyère avec la marquiſe de Belleforière-Soyecourt, mère du jeune homme dont il déplore ici la perte. La *Bibliothèque des Écrivains de l'Oratoire,* qui réclame La Bruyère au moins comme élève, dit en note : « Madame la marquiſe de Belleforière (fille de Mme de B. Soyecourt. Voir l'*Introduction*), dont il étoit fort l'ami, pourroit donner quelques mémoires ſur ſa vie & ſon caractère. » Voilà donc l'intimité établie. Il paraîtrait de plus que le jeune de Soyecourt, celui dont il eſt ici queſtion, était, comme on diſait alors, un des « menins » du duc de Bourbon, admis à l'hôtel de Condé en qualité de compagnon de jeu & d'étude. On ſait qu'il fut bleſſé mortellement à la bataille de Fleurus le 1er de juillet 1690; & c'eſt dans la ſixième édition des *Caractères,* qui parut l'année ſuivante, que La Bruyère intercala dans le paragraphe cette phraſe commémorative : Mme de Soyecourt perdit deux fils à cette bataille. L'aîné, auquel La Bruyère fait alluſion dans le ſecond membre de la phraſe, avait été tué ſur le champ de bataille dans la même journée.

Pages 357, l. 1, & 358, l. 14. — *Demophile... Baſilide.*

« L'abbé de Sainte-Hélène, » & d'une autre écriture plus récente : « Les Frondeurs. » — L'abbé de Sainte-Hélène eſt inconnu de tous les annotateurs. La ſignification des deux noms n'indique-t-elle pas d'ailleurs l'intention de compoſer des types généraux & ſans applications perſonnelles?

Page 360, l. 5. — *T. K. L.*

Tekeli.

Page 367, l. 15. — *Bas de ſaye.*

Partie inférieure du vêtement de guerre des Romains *(ſagum)* que les acteurs, au xviie ſiècle, avaient adopté pour jouer les rôles de roi.

Page 367, l. 20. — *Le favori n'a point de ſuite.*

Dans les trois premières éditions des *Caractères,* ce paragraphe ſe trouvait au chapitre *De la Cour,* ſuivi d'un autre qui terminait le chapitre. Dans les quatrième & cinquième ces deux paragraphes furent tranſpoſés dans le chapitre où nous les trouvons, le ſecond paragraphe augmenté d'un alinéa. A partir de la ſixième édition, le ſecond paragraphe tout entier, c'eſt-à-dire avec l'alinéa ajouté dans la quatrième, a diſparu dans toutes les éditions. Walckenaër eſt le premier éditeur qui l'ait rétabli dans le texte. Le plan que nous avons ſuivi ne nous permettait pas de ſuivre cet exemple; nous tranſcrivons ici les deux paragraphes ſupprimés, d'après le texte de la quatrième édition.

« Une belle reſſource pour celuy qui eſt tombé dans la diſgrâce du Prince, c'eſt la retraite. Il luy eſt avantageux de diſparoître, plutôt que de traîner dans le monde les debris d'une faveur qu'il a perduë, & d'y faire un nouveau perſonnage ſi différent du premier qu'il a ſoutenu. Il conſerve, au contraire, le merveilleux de ſa vie dans la ſolitude; & mourant, pour ainſi dire, avant la caducité, il ne laiſſe de ſoy qu'une brillante idée & une mémoire agréable.

« Une plus belle reſſource pour le favori diſgracié que de ſe perdre dans la ſolitude & de ne faire plus parler de ſoy, c'eſt d'en faire parler magnifiquement, & de ſe jeter, s'il ſe peut, dans quelque haute & généreuſe entrepriſe qui relève ou confirme du moins ſon caractère & rende raiſon de ſon ancienne faveur, qui faſſe qu'on le plaigne dans ſa chûte, & qu'on en rejette une partie ſur ſon étoile. »

Ce paragraphe, qui pouvait s'appliquer heureuſement à Lauzun rentré en France avec un certain éclat après ſon exil, eût été bleſſant pour Buſſy, moins heureux, & dont les demandes de ſervice n'avaient point été agréées. On ſuppoſe que c'eſt par amitié pour Buſſy que La Bruyère le ſupprima.

Page 368, l. dernière. — *Cet homme.*

« Le cardinal d'Amboiſe. » Quelques clefs ajoutent : le cardinal de Richelieu.

Page 369, l. dernière. — *C'est un extrême bonheur pour les Peuples.*

« Le cardinal de Richelieu. »

Page 370, l. 5. — *La ſcience des détails.*

Il eſt inutile, croyons-nous, de mettre, comme l'ont fait les claviographes, le nom de Louis XIV en regard de ce paragraphe & de quelques-uns des paragraphes ſuivants. Il eſt clair que toute cette fin du chapitre *Du Souverain* eſt un cantique, un finale pompeux de ſymphonie en l'honneur du roi. On peut le rapprocher des pages ſi éloquentes des *Mémoires* de Saint-Simon qui ſuivent le récit des derniers jours du règne. C'eſt trop de fineſſe de la part des éditeurs modernes que de ſuppoſer que La Bruyère a ici volontairement outré la louange pour couvrir la témérité de jugements moins orthodoxes & de réflexions audacieuſes. Les ſentiments qu'il exprime ſont ce qu'on appelait alors les ſentiments d'un bon Français & lui ſont communs avec la plupart de ſes contemporains les plus éclairés. Il fallait l'œil d'un Saint-Simon & les intérêts de caſte & de naiſſance, les traditions de famille qui l'attachaient à regarder de près aux affaires publiques pour ſe dégager de l'adoration univerſelle & de l'aſcendant qui s'impoſaient à tous. Walckenaër relève à tort, ſelon nous, & en les blâmant, deux ou trois paſſages relatifs à la révocation de l'Édit de Nantes. L'éditeur & le biographe de Mme de Sévigné avait dû rencontrer dans les *Lettres* qu'il avait tant etudiées de ſemblables approbations. Il a fallu du temps pour que l'on comprît que Louis XIV avait été trompé par des émiſſaires & des agents intéreſſés au menſonge. Mais alors, parmi les bons & fidèles ſujets, tout le monde & ſurtout tout ce qui approchait de la Cour était ſous la ſéduction de la grande penſée d'unité du règne, & ne trouvait que grandeur à « l'extinction de l'héréſie. »

— l. 25. — *Que leurs dernieres eſperances ſoient tombées par le raffermiſſement d'une ſanté.*

On voit par les Mémoires combien, & juſqu'aux derniers

moments même de ſa vie, la ſanté de Louis XIV occupa les étrangers. Lorſque ce paſſage fut imprimé dans la quatrième édition des *Caractères* (1689), il y avait deux ans que le roi avait ſubi une opération dangereuſe & incurable, qui pouvait inquiéter pour ſa vie. — Quant à la *Science des Détails* dont parle ici La Bruyère, on peut voir dans Saint-Simon (t. XII, édit. Chéruel) à quel point le roi y triomphait, & juſqu'à quels excès même, blâmés par l'hiſtorien, il s'y portait & s'y perdait.





NOTES

DU TOME SECOND

DE L'HOMME.

Page 6, l. 1. — *Menalque.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, que nous consultons toujours en premier, ne donne ici aucun nom; mais c'eſt peut-être que cet exemplaire étant de la ſixième édition, où ce Caractère parut pour la première fois, le lecteur-annotateur qui pouvait bien n'être pas de la Cour ne connaiſſait pas encore l'original du portrait. Quoi qu'il en ſoit, les clefs ſont unanimes à nommer ici le comte de Brancas, chevalier d'honneur d'Anne d'Autriche; &, malgré quelques héſitations récentes, on ne peut conteſter la juſteſſe de cette application, d'ailleurs confirmée par le témoignage de Saint-Simon : « Le comte de Brancas eſt encore célèbre par ſes prodigieuſes diſtractions que La Bruyère a immortaliſées dans ſes *Caractères.* » Que La Bruyère n'ait pas fait entrer dans ce Caractère toutes les anecdotes connues ſur le comte de Brancas, celle entre autres du carroſſe verſé racontée par Mme de Sévigné; qu'il y ait au contraire introduit des *rêveries* particulières à d'autres perſonnages, à Racan, à l'abbé de Mauroy que nous avons déjà nommé ailleurs (celle de la confuſion d'un prince du ſang & d'un jéſuite,

p. 15, l. 12), celle du chien enfermé dans une armoire, que M. Servois, pour la première fois, attribue au prince de Conti; c'eſt ce que La Bruyère lui-même atteſte en note. Il n'y aurait rien d'étonnant d'ailleurs à ce que La Bruyère, déjà inquiété par le zèle des chercheurs d'applications, ait particulièrement voulu, à propos d'un Caractère vague & purement humain, juſtifier l'intention annoncée dans ſa préface de « peindre les hommes en général » ſans ſe borner même « à un ſeul pays, » & qu'il confirma plus tard dans la préface de ſon *Diſcours de Réception à l'Académie*, en diſant : « J'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même perſonne, j'en ay fait des peintures vray-ſemblables. » M. Servois, avec ſa conſcience habituelle, étudie en détail chaque trait de ce Caractère & conclut ſur quelques mots de l'auteur des *Sentimens critiques*[1] à ceci : que le premier modèle que La Bruyère s'eſt propoſé pour Ménalque a été le prince de Conti. (Voyez édit. Servois, t. II, p. 288.) « Ce Caractère, dit l'auteur des *Sentimens critiques,* étoit appliqué à un homme du premier rang; M. de La Bruyère s'eſt vu par là obligé de prendre des meſures & de lui donner une certaine étendue qui le mit hors de la vraiſemblance. » Très-bien; mais quand il ne ſe trouve dans tout le Caractère de *Ménalque* qu'un ſeul fait appliqué au prince de Conti, quand cette application unique eſt reſtée myſtérieuſe juſqu'à préſent, eſt-il poſſible de croire que le prince de Conti ait été le premier modèle du Caractère de *Ménalque?* La Bruyère ne ſe ferait pas contenté alors de ſurcharger & d'étendre le Caractère, comme dit Brillon; il l'aurait changé d'un bout à l'autre, ſauf quelques lignes. Il y aurait donc eu un premier *Ménalque,* ſupprimé & remplacé par un autre qui, à la réſerve d'un petit nombre de traits pris à deux ou trois perſonnes, eſt bien le portrait de Brancas & doit garder ſon nom.

Page 7, l. 2. — *Il entre à l'appartement.*

On appelait à Verſailles l'appartement ou l'appartement

1. *Sentimens critiques ſur les Caractères de Theophraſte de M. de La Bruyère* (par Brillon, avocat), 1701.

du Roi les salons où se tenait la Cour aux jours ordinaires, quand il n'y avait ni musique, ni comédie. « En hiver, dit Saint-Simon, il y avoit appartement trois fois la semaine, les trois autres jours comédie & le dimanche rien. »

Page 18, l. 23. — *Il y a d'étranges peres.*

Les clefs donnent ici trois noms : le duc de Gesvres, Banse le père, financier, & Denis Talon, procureur général. Ce dernier nom est rebuté par Walckenaër. Le second a dû être ajouté, pour ainsi dire, après coup par les annotateurs-chercheurs du XVIIIe siècle, qui auront répété ici une indication déjà donnée pour un des paragraphes du chapitre *Des Biens de fortune :* Triste condition de l'homme... (voir t. I, p. 258). L'application au duc de Gesvres, au contraire, est d'autant plus vraisemblable que son caractère & sa vie sont connus parles *Mémoires* de Saint-Simon qui n'hésite pas à le traiter de « mari cruel » & de père « dénaturé. » M. Fournier remarque d'ailleurs que la marquise de Belleforière, dont La Bruyère était l'ami, comme on l'a vu, était alliée à la famille du duc de Gesvres & qu'ainsi c'est aux rapports, très-connus de lui, du duc avec ses enfants que La Bruyère a dû naturellement songer.

Page 23, l. 19. — *Irene... Epidaure.*

Mme de Montespan, selon les clefs du XVIIIe siècle appuyées cette fois du témoignage de Saint-Simon, qui la représente comme toujours en frayeur de la mort & sans cesse occupee de sa santé. « Epidaure » serait ici la ville de Bourbon où Mme de Montespan allait prendre les eaux « sans besoin, » dit Saint-Simon, & où elle mourut en 1707.

Page 31, l. 9. — *Tel vient de mourir à Paris.*

« M. le prince de Conti mort de la petite vérole. »

Il mourut en effet de cette maladie qu'il avait gagnée de sa femme en la soignant. Louis-Armand de Bourbon-Conti, mort en 1685, avait épousé Mlle de Blois, fille de Louis XIV & de Mlle de la Vallière.

Page 33, l. 4. — *Une bonne tête.*

Louvois, selon les clefs du XVIIIe siècle.

Page 42, l. 25. — *Il ſe trouve des hommes.*

Lauzun, ſelon les mêmes clefs.

Page 43, l. 16. — *Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires.*

Clef du XVIIe ſiècle : M. le maréchal de La Feuillade.

Page 44, l. 9. — *L'on exigeroit de certains perſonnages.*

Une clef de la fin du XVIIe ſiècle met ici le duc d'Orléans. Et cette interprétation eſt probable, car le frère de Louis XIV, dont il s'agit, n'avait pas toujours été le débauché fantaſque des dernières années. « Il avoit, dit Saint-Simon, gagné avec beaucoup de valeur la bataille de Caſſel, & en avoit toujours montré une fort naturelle en tous les ſiéges où il s'étoit trouvé. Ces commencements guerriers promettoient mieux qu'une vieilleſſe inutile, déshonorée par des vices ridicules. »

Page 45, l. 7. — *Seulement qu'ils ne ſoient point amoureux.*

On a attribué ce paragraphe & ſurtout le dernier trait a Harlay, archevêque de Paris, comme diſent les clefs, pour ſon goût pour les dames & particulièrement pour la ducheſſe de Leſdiguières avec laquelle Saint-Simon le montre ſe promenant tête à tête dans ſes jardins de Conflans.

Page 49, l. 15. — *Ce n'eſt pas le beſoin d'argent.*

Ce Caractère d'un ſens ſi général n'appelait, à ce qu'il ſemble, aucune recherche d'application perſonnelle. Pourtant certaines clefs ont mis en regard le nom inconnu du marquis d'« Orfort. » M. Servois a lu ſur un exemplaire de la Bibliothèque impériale le nom du marquis d'« Hautefort » qui en effet était très-avare. (Voir Mme de Sévigné, lettre du 9 octobre 1680, & *Mme de Hautefort,* par V. Couſin.)

Page 51, l. 26. — *Phidippe.*

« L'abbé Dance. » Un fragment des *Mémoires* inédits de

Broſſette, cité par M. Servois d'après une note des *Cauſeries d'un curieux* de M. Feuillet de Conches, juſtifie aſſez bien cette attribution. « Il portoit, y eſt-il dit, juſqu'au ridicule la paſſion de la propreté. » L'abbé Dance, chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, frère de Mme Dongeois, eſt l'*Évrard* du *Lutrin*.

Page 52, l. 10. — *Gnathon*.

« Le gros Givry ou le marquis de Sablé. » Le marquis de Givry, lieutenant général.

Page 53, l. 24. — *Cliton*.

« Feu M. d'Olonne & Du Brouſſin. »
Le comte d'Olonne, mort en 1686. Bruſlard de Brouſſin, « gourmand célèbre, » au dire de Dangeau & de Saint-Simon.

Page 56, l. 7. — *Antagoras*.

On nomme ici, ſans aucune indication à l'appui, le comte de Montluc & le marquis de Faurille, capitaine aux gardes. Applications haſardeuſes & ſans intérêt.

Page 57, Comp. Villon. Ed Thouasne. II p. 394

Page 58, l. 3. — *Don Fernand*.

M. Fournier, qui s'eſt occupé de rechercher la trace des ſéjours de La Bruyère dans la province, particulièrement à Dijon lors des aſſemblées triennales des états de Bourgogne, ſuppoſe que ce nom eſpagnol a pu être appliqué à quelque gentilhomme franc-comtois d'avant la conquête, poſſeſſeur peut-être d'un domaine en Bourgogne & aſſiſtant en cette qualité à la tenue des états.

Page 64, l. 17. — *Qui oſeroit ſe promettre*.

« Encore un éloge du roi, dit Walckenaër, qui défrayait toute ſa cour à Verſailles avec une magnificence royale, & qui était cependant l'objet de la critique & du blâme de ſes courtiſans. » Cette réflexion de La Bruyère a pu être écrite après un propos recueilli dans les galeries de Verſailles un jour de gala, de la bouche d'un courtiſan mécon-

tent ou clairvoyant. C'eſt une boutade de philoſophe contre l'inconſéquence des jugements des hommes, & non une réflexion de politique. La Bruyère qui touche ſi profondément, dans les paragraphes précédents, aux miſères du règne & aux fautes de l'adminiſtration, ne pouvait s'étonner, dès 1689, date de ce paragraphe, qu'il y eût à la Cour des mécontents & des cenſeurs.

Page 67, l. 21. — *Timon ou le Miſantrope.*

Les clefs du XVIII[e] ſiècle nomment le duc de Villeroy.

DES JUGEMENTS.

Page 74, l. 3. — *Le Phœnix de la Poëſie Chantante.*

« Quinault. » La réputation de Quinault a en effet ſubi des viciſſitudes. M. Servois remarque avec raiſon que, parmi les eſprits changeants dont parle La Bruyère, il eût pu citer Boileau lui-même qui, après s'être acharné contre Quinault dans ſes *Satires,* écrivait à l'âge de quarante ans dans la préface de ſes œuvres : « Je n'ai point prétendu qu'il n'y eût point d'eſprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Quinault, quoique ſi éloignés de la perfection de Virgile. J'ajouterai même que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la ſuite acquis une juſte réputation. » Quinault vivait encore alors & ne mourut que trois ans plus tard, en 1688, une année avant la publication de la quatrième édition des *Caractères* où ce jugement de La Bruyère fut inſéré pour la première fois.

— l. 13. — *C. P... & C. N.*

« Chapelain & Corneille, » comme La Bruyère le laiſſe facilement deviner en citant deux de leurs ouvrages. Chapelain n'était pas ſi riche : il avait une penſion de trois mille

livres du roi, juſte la même que Boileau eut plus tard comme hiſtoriographe. Il en eut une autre de deux mille livres du duc de Longueville tant que dura le travail du poëme de la *Pucelle*, & qui fut portée à trois mille après que le livre eut paru. Les plaiſants prétendaient qu'il avait mis trente ans à faire ſon poëme pour faire durer la penſion. Il fut en outre penſionné par les cardinaux de Richelieu & de Mazarin, principalement en vue de la commiſſion dont il était chargé de déſigner les gens de lettres & ſavants français & étrangers dignes des gratifications du roi. Il y a lieu de penſer qu'on a exagéré la fortune de Chapelain, comme on a exagéré ſon avarice. Sa vie en ſomme ne fut ni ſans nobleſſe, ni ſans généroſité. Il fut, malgré les railleries de Tallemant & les ſatires de Boileau, confrère loyal & ami fidèle. (Voir là deſſus *Revue françaiſe* du 10 juillet 1859, t. XVII; voir auſſi le *Commentaire* d'Huet, Goujet, *Bibliothèque françaiſe*, le *Parnaſſe* de Titon du Tillet, & la *Ducheſſe de Longueville pendant la Fronde*, par V. Couſin, qui cite un trait de déſintéreſſement & de courage à l'honneur de Chapelain.)

Page 74, l. 29. — *Bathylle.*

« Le Baſque ou Pécourt, » danſeurs de l'Opéra.

Page 75, l. 1. — *Roſcie.*

» La Maſſé, la Barbereau. »

— l. 1. — *Nerine.*

« La Peſant. »

— l. 22. — *Le Comedien couché dans ſon caroſſe.*

On cite Baron ou Champmeſlé.

Page 76, l. 11 & 16. — *Les noms d'Eſtrées... les grands noms de Chartres, &c.*

Ces noms pour la plupart n'ont pas beſoin de commentaire. *Eſtrées* eſt le cardinal d'Eſtrées, membre de l'Académie françaiſe; *Harlay*, l'archevêque de Paris, auſſi de l'Académie, « l'homme de France né avec le plus de talent pour la pa-

role, » dit d'Olivet. Le chancelier Séguier avait été l'un des premiers académiciens & fut plus tard Protecteur de l'Académie. Il était mort depuis douze ans lorsque parut la première édition des *Caractères*. Néanmoins cette mort était encore assez récente pour que La Bruyère pût placer le nom du Chancelier dans une liste de courtisans instruits & lettrés. Les ducs *de Montausier* & *de Chevreuse*, & le marquis *de Wardes* étaient des plus lettrés de la Cour. *Lamoignon*, président à mortier, est celui à qui Boileau à dédié sa VIe Épître. *Potier de Novion*, président du Parlement, était de l'Académie. On a observé qu'en dressant cette liste de grands seigneurs académiciens, La Bruyère semble avoir pensé à se ménager leurs suffrages pour entrer dans la compagnie. Pour les plus récents cela serait possible; mais remarquons d'abord que parmi les personnages cités il en est plusieurs : Montausier, Chevreuse, Wardes, Lamoignon, qui n'ont jamais été de l'Académie. Et puis en outre La Bruyère, voulant nommer l'élite des « beaux esprits » de la Cour, pouvait-il excepter ceux auxquels leur réputation de savoir ou d'éloquence avait ouvert les rangs de la compagnie littéraire? *Chartres*, le duc d'Orléans, régent, alors âgé de dix-sept ans; *Condé*, M. le prince, fils du grand Condé, mort deux années avant l'impression des *Caractères*, ou le grand Condé lui-même, que La Bruyère a très-bien pu citer ici, comme il a cité Séguier, sans égard à la date & par manière d'hommage rétrospectif; *Conti*, Louis-François de Bourbon-Conti, « très-bel esprit, dit Saint-Simon, & d'une lecture infinie; » *Bourbon*, M. le duc, l'élève de La Bruyère; *Vendôme*, L.-J. duc de Vendôme, ou son frère le Prieur, l'un & l'autre amis des lettres.

Page 77, l. 20. — *Antonin.*

Marc-Aurèle Antonin; la maxime est de Platon.

Page 79, l. 7 & 10. — *Qu'on ne me parle jamais... Antisthene.*

« La Bruyère, auteur des *Caractères*. » M. Destailleurs coud à ce paragraphe un commentaire d'autant plus étonnant qu'il a pour objet de redresser une bourde de La Harpe. « C'est avec peine, dit La Harpe, qu'on voit un écrivain, que son talent rend digne d'écrire pour la gloire,

avouer crûment qu'il écrit pour le gain. » M. Deſtailleurs ajoute : « Et nous diſons, nous : C'eſt avec peine qu'on voit un critique auſſi diſtingué que La Harpe prendre au ſérieux une boutade que rend plaiſante ſa crudité même. L'anecdote que nous avons rapportée (celle de la ceſſion des *Caractères* à Michallet) prouve aſſez que La Bruyère n'écrivait pas *pour le gain. Ce n'eſt donc pas lui* qui ſe plaint & qui s'adreſſe des compliments, comme le lui reproche encore La Harpe, c'eſt le philoſophe Antiſthène, lequel ſe fâche d'une manière trop originale pour qu'on ait à ſe fâcher contre lui. » Corriger une erreur par une autre, c'eſt jouer de malheur. La réflexion de La Harpe eſt une ſottiſe; mais la réplique de M. Deſtailleurs eſt une groſſière erreur. C'eſt bien La Bruyère qui parle en effet, & comment méconnaître à ce mouvement d'éloquence l'indignation de l'homme de mérite, ſachant ce qu'il vaut, & qui reconnaît que de tous les moyens donnés à l'homme pour atteindre au bonheur, à l'eſtime dans le monde, à la fortune, le talent & le ſavoir ſont les plus décevants & les moins utiles? L'amour déſintéreſſé de la gloire, & de la gloire poſthume, eſt beau ſans doute; il élève l'âme & relève la vie; & La Bruyère, n'eût-il point donné pour rien à ſon libraire ſon livre immortel, ne peut être ſuſpecté de cupidité ni d'intrigue. Mais pourquoi ces grands cœurs de philoſophes & d'artiſtes n'auraient-ils pas, à leurs moments, leurs défaillances devant le ſpectacle des ſcandales proſpères & des bonheurs iniques? Ils voient autour d'eux, à leurs pieds, des drôles, des gens de livrée, faire fortune & s'anoblir, des montreurs de marionnettes, un Benoiſt, un Brioché, s'enrichir; des charlatans, des empiriques, un Barbereau qui débite de l'eau claire, un Caretti, un Ammonio, penſionné du roi, un proxénète enfin s'élever, pour prix de leurs indignes ſervices, à la faveur, aux emplois, à l'eſtime publique même, & il ne leur ſerait pas permis de s'écrier une fois en leur vie : folie, ſimplicité, imbécillité, à moi! & de ſe laiſſer aller au rêve d'une vie facile & obſcure! « Boutade, » ſoit; mais il n'y a aucune indignité, ni aucune exagération dans cette apoſtrophe d'Antiſthène. Je trouve un certain courage dans le ſoin que prend La Bruyère de pointer avec détail tout ce qui lui manque, tout ce qui manque à ſa vie d'honnête homme & d'homme d'étude, & qu'acquièrent ſi facilement

& des bouffons & des coquins. Il eſt bon que les ſots apprennent de temps à autre ce qu'il en coûte d'être ſublime & de quels crimes eſt faite la miſère des gens de génie.

Page 79, l. 16. — *Berylle tombe en ſyncope à la vûë d'un chat.*

« L'abbé de Rubec, » déjà nommé au chapitre *De la Société & de la Converſation.* (T. II, p. 312.)

Page 80, l. 8. — *Mercure eſt Mercure.*

Quelques commentateurs, entre autres Walckenaër & M. Deſtailleurs ont proteſté contre l'application de ce paſſage à Bontemps, premier valet de chambre de Louis XIV, duquel Saint-Simon a laiſſé, il eſt vrai, un portrait aſſez favorable. Il faut cependant regarder de près à ce portrait, où parmi tant d'éloges donnés à la fidélité, à la ſimplicité, à la diſcrétion, &c., de certains mots répétés & comme appuyés, « confiance abſolue du roi, ſecret impénétrable, ſervices *intimes*, » ont l'air de ſourires contenus. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que c'était le père de Saint-Simon qui avait placé Bontemps à la Cour, lequel, ſelon l'hiſtorien, ne l'oublia jamais lui-même. Le duc & pair pouvait avoir pour le Mercure du Jupiter de Verſailles une indulgence olympienne : ne voyons-nous pas dans les *Mémoires* Bontemps menant Mme de Monaco *enveloppée d'une cape,* par un degré *dérobé,* dans les petits appartements du roi ? (T. XX, p. 45-46.)

Page 81, l. 5. — *Les Ambaſſadeurs des Princes étrangers.*

Les ambaſſadeurs du roi de Siam venus à Paris en 1686, & qui cauſèrent à la Cour & à la ville une grande curioſité. « Le *Mercure galant,* dit Walckenaër, fit paraître quatre volumes ſupplémentaires, pleins des détails de leur ambaſſade. »

Page 81, l. 24. — *Un endroit d'une Province maritime.*

On ſuppoſe Rouen, ou Caen où La Bruyère dut ſéjourner au moins quelque temps en raiſon de ſes fonctions de tréſorier de la Généralité.

Page 82, l. 10. — *Ce Prelat ſe montre peu à la Cour.*

« Le cardinal Le Camus. »

Page 83, l. 23. — *Il diſoit que l'eſprit dans cette belle perſonne.*

Ce fragment célèbre, « un diamant pur, » dit Sainte-Beuve, « un morceau d'émail, » dit plus juſtement peut-être M. Édouard Fournier, ſi l'on applique à ce mot la netteté & l'éclat des émaux florentins, a longtemps exercé la ſagacité des commentateurs. C'eſt à Aimé Martin que revient le mérite d'avoir découvert, d'après une note de Chaulieu, que l'Arténice de La Bruyère eſt Catherine Turgot, mariée en premières noces à Gilles d'Aligre, ſeigneur de Boiſlandry, conſeiller au Parlement, & plus tard à Hatte de Chevilly, capitaine aux gardes. Le premier mariage fut ſuivi d'un procès ſcandaleux qui ſe termina, grâce, dit-on, à la médiation du chancelier Boucherat, par une ſéparation à l'amiable. A dater de ce moment les chanſonniers s'occupent de Mme de Boiſlandry; elle eſt citée parmi les femmes coquettes & galantes de Paris. On lui donne pour amants Chaulieu d'abord, qui en témoigne lui-même, & dans ſes poéſies, & dans la note où il la déſigne comme l'Arténice « célébrée par La Bruyère, » puis Laſſay, puis Chevilly qui l'épouſa après quatre ans de galanterie. Une chanſon du recueil de Maurepas dit d'elle :

Au Marais eſt la Boiſlandry.

Aſſurément une telle vie eſt une étrange ſuite aux éloges de La Bruyère, un étrange démenti à ſes préviſions. Un débat s'eſt engagé entre MM. Servois & Édouard Fournier ſur le ſens véritable où doit être pris le paragraphe de La Bruyère. M. Fournier y voit, aprés réflexion, l'ironie d'un ancien ſoupirant déſabuſé & évincé d'abord par un prétendant riche & ſot, tel qu'était Boiſlandry. M. Servois prend les choſes plus ſimplement & ne voit dans cette page admirable qu'un ſouvenir mélancolique, un regret. Catherine Turgot s'était mariée preſque enfant, à treize ans; pendant les ſept premières années de ſon premier mariage, on

n'avait point parlé d'elle. Ses désordres, si elle en eut, étaient demeurés secrets. Elle était *très-jolie,* dit Chaulieu, & « joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. » Les scandales de sa conduite n'éclatèrent que par le procès, un an avant la huitième édition des *Caractères* où le *fragment* parut pour la première fois. La Bruyère l'avait connue jeune, enfant peut-être & « fleurie; » il en avait été charmé, & peut-être lui-même n'eût-il pas mieux demandé que d'être mené par elle « plus loin que l'amitié. » Mais l'éclat se produit, amenant après lui tous les désenchantements. La Bruyère qui, depuis longtemps peut-être, préparait, d'après ses souvenirs & ses rêves, le *Caractère* de la femme aimable, charmante, accomplie, se vengera-t-il de son illusion? Lui, le censeur si sévère, en maint autre endroit, de la frivolité des femmes & de leur félonie, lui le peintre de *Claudie* & de *Messaline,* écrasera-t-il cette page délicate sous un de ces finales terribles & tonnants qui sont comme la foudre soudaine après le calme, ou comme l'éclat de la vengeance dissimulée? Non; il ne reviendra pas sur son rêve. Il détache une page de son portrait de l'honnête femme aimable & loyale, & lui laisse sa date. Il la met au passé comme une déception, comme un regret. Voilà ce qu'il a pensé, senti; que lui importe de s'être trompé! Heureuse cette Boislandry, chantée & trahie par Chaulieu, de laisser d'elle cette page idéale, qui fait douter encore si le peintre n'a pas eu raison de la voir ainsi, & si son infamie ne lui vient pas de son malheur!

Page 84, l. 21. — *Elvire.*

M. Édouard Fournier reconnaît sous ce nom Mlle de La Force qui, d'après les lettres de Chaulieu, était l'amie de Mme de Boislandry.

— l. 24. — *Elle les entend.*

Étend dans les éditions précédentes. Cette leçon a été reprise dans les éditions modernes.

Page 85, l. 1. — *Que la simplicité est éloquence.*

Quelques éditeurs modernes ont corrigé le dernier mot par *éloquente :* c'est affaire à eux.

Page 85, l. 17. — *Particuliere ſans pourtant être farouche.*

Il y a là une nuance : particulier veut dire qui aime à être ſeul; farouche, qui rebute la ſociété. Saint-Simon emploie quelque part les deux adjectifs pour une même perſonne.

Page 86, l. 11. — *Une gravité trop étudiée.*

« Le premier préſident » de Harlay.

Page 87, l. 7. — *Un homme qui a beaucoup de mérite & d'eſprit.*

« Peliſſon. »

Page 93, l. 20. — *Un homme paroît groſſier, lourd, ſtupide.*

Dans un *portrait* de La Fontaine, publié après ſa mort, & attribué par les uns à Mme Ulrich ſon amie, par d'autres au marquis de Sablé, on a conteſté l'exactitude de ce portrait du poëte, au moins comme homme de converſation. Néanmoins le plus grand nombre des contemporains & la tradition ſont d'accord avec La Bruyère.

— l. 28. — *Un autre eſt ſimple, timide, d'une ennuyeuſe converſation.*

Corneille lui-même a confirmé ce jugement dans ces deux vers :

> Et l'on peut rarement m'écouter ſans ennui
> Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Page 94, l. 23. — *Theodas.*

Santeul. — Tout le monde connaît l'épigramme de Boileau :

> Quand j'aperçois ſous ce portique
> Ce moine au regard fanatique, &c.

La Bruyère était d'ailleurs l'ami de Santeul qui prit bien la caricature comme venant de bonne part, tellement il avait accepté ſa réputation d'extravagant, de mime & de

bouffon. M. Servois publie une lettre inédite de La Bruyère à Santeul commençant ainſi : « Voulez-vous que je vous diſe la vérité, mon cher monſieur ? Je vous ai très-bien défini la première fois : vous avez le plus beau génie du monde, & la plus fertile imagination qu'il ſoit poſſible de concevoir ; mais pour les mœurs & les manières, vous êtes un enfant de douze ans & demi. »

Page 95, l. 22 & 26. — *Tel connu dans le monde... tel autre.*

« M. Pelletier de Soucy & le miniſtre ſon frère. »
Voyez ſur ces deux perſonnages les *Mémoires* de Saint-Simon, Gourville, l'abbé de Choiſy, &c.

Page 96, l. 3. — *Tout le monde s'élève.*

Walckenaër veut voir ici une alluſion à l'abbé de Choiſy, ami de La Bruyère, ſans autre raiſon que ſon élection à l'Académie qui eut lieu peu de temps avant la publication des *Caractères*. Nous avouons que l'alluſion nous ſemblerait bien fine, outre que Choiſy ne fut jamais bien en faveur auprès de Louis XIV. Le roi, en qualité de protecteur de l'Académie, approuvait, il eſt vrai, les élections, ou les différait comme il eſt arrivé pour La Fontaine ; mais il ne les faiſait pas. Une admiſſion à l'Académie ne ſaurait donc guère être conſidérée comme « une récompenſe du prince. » Si cette réflexion n'avait paru dans la première édition des *Caractères*, on pourrait croire que La Bruyère l'avait écrite en vue de lui-même & des embarras que lui cauſa la publication de ſon livre, dès les premières éditions. Ce ſerait comme un retour à la prédiction ſi connue de Malezieu : « Beaucoup de lecteurs & beaucoup d'ennemis ; » & l'alluſion aux récompenſes royales ne ſerait plus qu'un trait général amené par le développement de la penſée. Peut-être, avant le livre publié, La Bruyère prévoyait-il déjà les hoſtilités qui ſe déclarèrent ſi vivement lors de ſes premières candidatures à l'Académie, & même après ſon admiſſion. Ce ſerait alors une plainte générale, éclairée ou ſuggérée par un preſſentiment perſonnel.

Page 97, l. 23. — *Herille.*

Encore l'abbé de Rubec, selon les clefs. (Voir t. II, p. 312 & 341.)

Pages 98, l. 18, & 99, l. 14. — *Socrate... Anthisthius.*

« La Bruyère. »

Toutes les clefs ont répété cette interprétation que paraît confirmer une lettre de La Bruyère à Ménage, publiée pour la première fois par M. Destailleurs & rapportée par M. Servois dans son édition. « Socrate, y est-il dit, ici n'est pas Socrate; c'est un nom qui en cache un autre. » Le Caractère suivant, *Antisthius*, est aussi présumé être le masque de l'auteur. Ce nom est écrit Antisthènes dans la quatrième & la cinquième édition, ce qui raccorderait ce paragraphe à la prosopopée fameuse de la page 79.

Page 102, l. 13. — *Ce favori.*

« M. le chancelier Le Tellier. »

Page 104, l. 24.— *Le plus grand malheur.*

« Penautier. »

Penautier, receveur général du clergé, fut impliqué, comme accusé d'empoisonnement, dans le procès de la Brinvilliers, & acquitté. (Voir Saint-Simon & Mme de Sévigné.)

Page 106, l. 10. — *Un bravache.*

Une bravache dans la huitième & la neuvième édition.

Page 112, l. 1. — *Cesar n'étoit point trop vieux.*

La pensée de Pascal que contredit La Bruyère est celle-ci : « César étoit trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre : c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais César devoit être plus mûr. »

— l. 11. — *Un jeune Prince.*

Ce paragraphe, en style lapidaire, est à l'adresse du Grand dauphin, père du duc de Bourgogne, qui avait commandé l'armée sur les bords du Rhin en 1688.

Page 114, l. 28. — *Il y a de tels projets.*

« Le prince d'Orange. »

Page 115, l. 18. — *Un ennemi eſt mort.*

« Feu le prince de Lorraine. »

Charles V, duc de Lorraine, mort à Weltz le 17 avril 1690, à l'ouverture de la campagne où il devait commander les troupes impériales. Sa loyauté, ſon courage le firent regretter même de Louis XIV, qui dit en apprenant cette mort : « J'ai perdu le plus grand, le plus ſage & le plus généreux de mes ennemis. » L'homme *naturellement odieux,* oppoſé par La Bruyère au prince de Lorraine, ſerait le prince d'Orange.

Page 116, l. 1. — *O temps! ô mœurs!*

Les alluſions de ce paragraphe ſont trop claires pour avoir beſoin d'être relevées en détail. Il fut ajouté à la ſixième édition des *Caractères,* qui parut en 1691. Guillaume d'Orange avait gagné l'année précédente la bataille de la Hogue & détrôné Jacques II ſon beau-père. La chaleur d'indignation manifeſtée par La Bruyère contre les ſouverains qui prirent parti contre Jacques II, l'éloge de la magnanimité de Louis XIV qui ſe borna pour tout ſecours envers le roi d'Angleterre à lui donner aſile après ſa déchéance, nous montrent ce qu'étaient alors les ſentiments d'un *bon Français,* en ce temps de royaliſme dogmatique. Tout lecteur reconnaîtra qu'il s'agit dans ce paragraphe de l'alliance conclue en 1689 entre l'Angleterre, l'empire d'Allemagne & les Provinces unies des Pays-Bas contre la France, & de Léopold Ier, vainqueur des Turcs, qu'il parvint à expulſer de l'Autriche.

Page 117, l. 8. — *Qui leur eſt commune.*

Luy dans la neuvième édition.

Page 118, l. 1. — *Petits hommes, hauts de ſix pieds.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine met ici : « les Anglois, » probablement à cauſe des alluſions, continuelles

à la fin du paragraphe, au nouveau roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange, « l'homme pâle & livide, » à ses tyrannies & à son orgueil. Il s'agit évidemment avant tout des Hollandais. « Les *Pictes* & les *Saxons* imposent silence aux *Bataves*, & ceux-cy aux *Pictes* & aux *Saxons*. » Les premiers sont les « gens de dela l'eau; » les seconds, « ceux d'en deçà. » Guillaume, selon La Bruyère, avait « mordu le sein de sa nourrice, » la République de Hollande qui l'avait adopté sur la proposition de Jean de Witt, « pêché en eau trouble » l'Angleterre & menaçait *César*, c'est-à-dire l'empereur d'Allemagne, de lui enlever l'*Aigle*, l'empire, pour le réduire à l'archiduché d'Autriche dont les armes étaient à la *fasce d'argent*.

DE LA MODE.

Page 125, l. 6. — *La viande noire est hors de mode.*

Une lettre de Saint-Évremond au duc d'Olonne prouve en effet qu'en ce moment les délicats bannissaient le gibier de leur table.

— l. 8. — *Ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée.*

Allusion à la faveur récente du quinquina dans le traitement des fièvres, que combattaient les partisans de la saignée. (Voir Lettres de Guy Patin.)

— l. 11. — *Theotime.*

« M. Sachot, curé de Saint-Gervais, » qui avait le plus grand succès au lit des malades, & auquel on préféra plus tard le P. Bourdaloue.

Page 126, l. 5. — *Le fleuriste.*

« Caboust, avocat, » comme dans toutes les clefs. « Ce nom, dit M. Servois, est l'une des meilleures rencontres qu'aient faites les commentateurs. La Bruyère avait dû voir

souvent cet avocat qui s'occupait des affaires du grand Condé, & à ses heures de loisir des fleurs de Chantilly. La correspondance de Condé, conservée dans les archives de Mgr le duc d'Aumale, renferme un certain nombre de lettres où Caboust entretient tour a tour le Prince de fleurs & d'affaires. »

Page 126, l. 29. — *Parlez à cet autre.*

« Des Cotteaux. » Des Coteaux, fameux joueur de flûte, ami de Molière & de La Fontaine, dont Édouard Fournier parle avec détails au tome Ier de sa *Comédie de La Bruyère.* Pourtant Des Coteaux aurait été plus amateur de fleurs qu'amateur de fruits d'après un passage du Journal de Mathieu Marais cité par M. Fournier : « Il est logé au Luxembourg où on lui a donné un petit jardin qu'il cultive lui-même. La Bruyère ne l'a pas oublié dans ses *Caractères* sur cette curiosité de ses tulipes qu'il baptise du nom qui lui plaît. » D'autres clefs proposent à cette place un avocat du nom de Marlet, parfaitement obscur. M. Fournier tient pour à peu près certain que l'original de ce Caractère est Rambouillet de la Sablière, père du poëte, financier, célèbre même à la Cour pour les fruits de son enclos de Rambouillet, au faubourg Saint-Antoine.

Page 127, l. 26. — *Diognete.*

Les clefs du XVIIIe siècle donnent ici jusqu'à cinq noms : le duc d'Aumont, le P. Ménétrier, Vaillant, médecin, Le Nostre & Longpré, preuve de l'incertitude de ces applications faites de mémoire. Au reste, le goût des médailles était alors très-répandu. « Le roi lui-même, dit Édouard Fournier, avait cette manie, ce qui eût suffi pour la mettre à la mode. »

Page 128, l. 13. — *Democede.*

« M. Ganières, écuyer de Mlle de Guise. »

De Gaignières, dont les collections ont fait retour à la Bibliothèque du Roi. Walckenaër a pensé qu'on devrait plutôt citer ici l'abbé de Marolles ou Quentin de Lorangère, qui

poſſédaient l'un & l'autre des collections fort complètes de l'œuvre de Callot. Mais avec ce ſyſtème d'hypothèſes où irait-on?

Page 129, l. 17. — *Les livres en apprennent.*

Quelques clefs nomment Moret ou Morel, conſeiller au Parlement. Walckenaër fait deſcendre de ce Morel M. Morel de Vindé, pair de France & membre de l'Inſtitut, mort en 1842, « qui fut un des vingt-cinq de la Société des Bibliophiles français. »

Page 131, l. 10. — *Un Bourgeois aime les bâtimens.*

« M. Amelot. Sa maiſon eſt dans la vieille rue du Temple. » Cet hôtel d'Amelot de Biſeuil, maître des requêtes, était célèbre. (Voir Germain Brice : *Deſcription nouvelle de ce qu'il y a de plus rare dans la ville de Paris*, & Jaillot : *Recherches critiques... ſur la ville de Paris*). « L'architecte Collart, dit G. Brice, qui en a fait les deſſeins, les a fait graver dans un recueil publié en 1687. » L'hôtel d'Amelot devint plus tard l'hôtel de l'ambaſſadeur de Hollande. Beaumarchais l'habita en 1787.

— l. 19. — *Palais L... G...*

Le palais Langlée. C'eſt le Langlée — *Periandre* du chapitre *des Biens de Fortune.*

Page 132, l. 4. — *Diphile.*

Santeul, ſelon toutes les clefs. Pourtant M. Édouard Fournier fait remarquer que ces mots : « Ses enfants ſont ſans maître & ſans éducation, » ne ſauraient s'appliquer à un moine. — « A l'hôtel de Condé, dans la domeſticité de Mme la princeſſe qui avait elle auſſi le goût des oiſeaux, ſi général alors chez les grandes dames, je trouve bien mieux l'amateur complet, le *Diphile* authentique, père de famille & couveur de *canaries;* c'eſt l'homme qui avait ſoin des volières, & qui prenait le titre de *gouverneur des ſerins de S. A. Mme la Princeſſe.* »

Page 134, l. 11. — *Un des plus beaux endroits de la vie d'un tres-grand Roy.*

Louis XIV rendit plusieurs édits contre les duels. En 1672, l'Académie française célébra cette réforme en donnant pour sujet du concours de poésie : *Le Duel aboli.* Ce fut La Monnoye qui eut le prix; la pièce se trouve dans ses œuvres.

Page 135, l. 23. — *Le grand jeu.*

Tout est hypothétique dans les applications qu'on a faites de ce paragraphe.

Pour le joueur qui *perd 800 pistoles en une séance,* on a nommé Morin, joueur fameux; mais pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? Il ne faut qu'avoir lu Saint-Simon pour savoir combien la passion du jeu était générale à la Cour de Louis XIV. Quant à *Catulle,* « ou son disciple, » Éd. Fournier nomme l'abbé de Chaulieu, à cause de la prédilection de l'abbé-poëte pour le poëte latin. M. Servois de son côté propose Bussy qui traduisait aussi Catulle & dont les apparitions à la Cour, depuis son exil, n'étaient pas remarquées autant qu'il le méritait. Nous ne pouvons que renvoyer aux argumentations de ces messieurs.

Pages 135, l. dernière, & 136, l. 3. — *Fleur bleuë... qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice.*

On a remarqué qu'à cette époque les bleuets étaient à la mode, & que les femmes s'en paraient; ce que confirme Édouard Fournier en parlant d'une bouquetière qui en vendait à la porte du jardin des Tuileries.

Page 143, l. 10. — *Un devot est celuy qui sous un Roy athée, seroit athée.*

La neuvième édition porte : « *seroit devot.* » Elle n'est pas la seule qui donne cette leçon. Nous la retrouvons encore dans l'édition de 1699, Paris (Lyon) signalée par M. Alleaume, & qui contient la clef imprimée. Toutefois la huitième édition, la septième où cette pensée parut pour la première fois, & les éditions postérieures à la mort de La Bruyère portent : « seroit athée. » Et cette leçon est devenue la vraie comme

exprimant la penſée plus vivement, & plus conforme d'ailleurs au ſens que dans tout le chapitre l'auteur donne au mot dévot. C'eſt néanmoins aller un peu vite que d'attribuer, comme on le fait généralement, la variante de la neuvième édition à une pure diſtraction de l'imprimeur. Eſt-ce à un ſcrupule de conſcience de l'auteur ou à une appréhenſion du libraire que peut être imputé ce changement de la neuvième édition, la dernière dont La Bruyère ait vu les épreuves, incomplétement, nous dit-on, mais ſans pouvoir indiquer l'endroit où il s'eſt arrêté? Pour cette ſeule fois nous nous ſommes permis de rectifier notre texte, par déférence pour la leçon définitivement acceptée.

Page 143, l. 26. — *Quand un Courtiſan.*

« Le duc de Beauvilliers, » gouverneur des enfants de France, l'ami de Saint-Simon.

Page 144, l. 25. — *Onuphre.*

Il y avait plus de vingt ans que Molière avait fait jouer *Tartuffe* quand La Bruyère intercala le Caractère d'Onuphre dans la ſixième édition de ſes *Caractères*. L'intention de La Bruyère fut-elle, comme on l'a cru & comme quelques-uns le croient encore aujourd'hui, de corriger le type créé par Molière, & d'oppoſer ſa fineſſe de moraliſte obſervateur à l'ampleur du poëte comique? Bien des gens encore à préſent héſitent entre les deux peintures, oppoſant Onuphre à Tartuffe, & Tartuffe à Onuphre. Pour moi, il m'a toujours ſemblé que l'oppoſition n'exiſtait pas, non-ſeulement à cauſe de la diverſité de génie des deux peintres, mais auſſi à cauſe de la différence de but. Tartuffe, ainſi que l'indique le ſous-titre de la comédie, eſt l'*Impoſteur,* l'hypocrite de piété, tel qu'il a pu exiſter dans tous les temps & par rapport à toutes les religions connues. La comédie de Molière pourrait être traduite de Térence ou de Plaute: il n'y aurait que les mots à changer; les maximes & les mœurs reſteraient les mêmes, car dans tous les temps & partout des coquins ont pris le maſque de la piété pour duper les bonnes gens & les ſimples. La fable s'applique aux hypocrites du règne de Louis XIV à cauſe de leur hypocriſie; mais les détails y ſont peu de choſe & pourraient être facilement modifiés & dépayſés. —

L'Onuphre de La Bruyère eſt le « faux dévot » de 1690, & non pas d'un autre temps; c'eſt un ſujet de Louis XIV, & des dernières années du règne. On nous décrit ſon coſtume, ſon mobilier, ſon langage, ſon *argot;* on nous donne les titres des livres qui traînent ſur ſa table. C'eſt le dévot qui « ſous un roi dévot ſeroit athée » & non dévot. Il eſt dévot pour le moment, parce que le moment eſt à la dévotion. Un peu plus tard il ſera tout autre choſe; il quittera ſa dévotion avec ſes habits ſombres & ſa tenue modeſte. Son hypocriſie même peut n'être pas un vice de nature; c'eſt un vice du temps, un ton, une mode. Auſſi eſt-ce au chapitre *De la Mode* que La Bruyère la place, avec le fleuriſte & l'amateur de bâtiments, & non pas, comme on aurait pu l'attendre, au chapitre *De l'Homme* ou au chapitre *Des Jugemens.* Cette manie qui choquait ſa conſcience & ſa conviction ne lui a point paru être de plus de conſéquence qu'une autre manie, que la manie du jeu ou la manie du duel: & il ne lui a pas fait l'honneur d'un chapitre à part, perſuadé qu'elle paſſerait ſous l'impulſion des lois qui l'avaient amenée. De ſon temps on appelait les extravagants « des dévots, » par antiphraſe ſans doute, & comme on a appelé quelquefois « brave » un fanfaron. Cela voulait dire ironiquement un dévot par excellence ou abréviativement un dévot par affectation. La Bruyère les appelle comme tout le monde « des dévots; » & ce n'eſt que par réflexion & par crainte de malentendu dans l'avenir qu'il corrige, en note, cette dénomination conſacrée.

L'on ſait que Saint-Simon a nommé comme l'original du Tartuffe de Molière l'abbé de Roquette, évêque d'Autun. Les clefs du XVIIIe ſiècle ont donné pour Onuphre tantôt l'abbé de Mauroy, tantôt le docteur Du Pin, avec leur incertitude ordinaire.

Pages 151, l. 28, & 152, l. 1. — *Favier... Lorenzani*

Favier, danſeur de l'Opéra « qui avait donné des leçons de danſe au duc de Bourbon, l'élève de La Bruyère, » ſelon M. Servois.

Lorenzani, ancien maître de muſique d'Anne d'Autriche, qui eut part aux divertiſſements des fêtes de Chantilly. (Voir Ed. Fournier, 2e partie.)

DE QUELQUES USAGES.

Page 153, l. 1. — *Il y a des gens.*

Allusion à de certains offices de Cour, que l'on achetait & qui conféraient la noblesse.

— Note. — *Veterans.*

« Se dit d'un officier qui a exercé vingt ans une charge & qui en conserve les honneurs & les privilèges après qu'il s'en est défait. » (*Dictionnaire de Furetière.*) « Ce mot s'appliquait surtout, dit Walckenaër, aux conseillers du Parlement & de la Cour des Aides qui, après vingt ans d'exercice, obtenaient des lettres du roi qui, en leur conférant le titre de conseillers-vétérans, leur conféraient la noblesse. »

— l. 18. — *Réhabilitations.*

« Ce mot, dit M. Servois, n'était d'un usage legitime que dans les cas où une famille noble après dérogeance était rétablie dans sa noblesse, & c'est par des *Lettres de noblesse* que devaient être anoblis les roturiers. Les roturiers devenus riches demandaient néanmoins des lettres de réhabilitation, & les obtenaient très-souvent. »

Page 155, l. 12. — *Leur enseigne à leur carrosse.*

Les exemples n'étaient point rares. On cite les Le Camus, l'un lieutenant civil, l'autre premier président de la Cour des Aides, un autre cardinal, qui portaient dans leurs armes un pélican, lequel avait servi d'enseigne à leur grand-père, marchand, rue Saint-Honoré. M. Fournier ajoute les Bazin de Bezons originaires de Troyes où ils vendaient à l'enseigne des *Trois-Couronnes* l'étoffe qui a gardé leur nom, & qui plus tard devenus nobles « se firent de ces trois couronnes des armoiries. » Il cite encore les De Veni, petits nobles d'Auvergne, dont les ancêtres, marchands à Riom, avaient

pour enſeigne un Saint-Eſprit avec cette deviſe : *Veni, Sancte Spiritus.* « Du premier mot ils avaient fait leur nobleſſe. » (*Comédie de La Bruyère*, t. I[er].)

Page 156, l. 8. — *Certaines gens portent trois noms.*

« Dellerieux, Langeois, Sannion. » Quelques clefs citées par M. Servois appliquent clairement les noms aux différents membres de ce paragraphe : *d'autres ont un ſeul nom diſſyllabe :* Langeois, qui ſe fait appeler de Langeois. *Celui-ci par la ſuppreſſion d'une ſyllabe :* Delrieux, qui s'eſt fait appeler De Rieux. Au lieu du nom de *Sannion* que porte l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine, & qui rappelle un Caractère d'un des chapitres précédents *De la Ville*, des clefs plus récentes donnent celui de *Sonnin* ou *Sonning*, fils d'un financier, qui ſe faiſait appeler *de Soningen*. Celui-ci ſerait le Pariſien voulant ſe faire paſſer pour flamand. Quant au Français italianiſé, on nomme Nicolaï, premier préſident de la Cour des comptes, ſur la foi d'un paſſage des *Mémoires* de Choiſy, qui raconte que pendant les guerres d'Italie, ſous Charles VIII, un capitaine nommé Nicolas habilla ſon nom à l'italienne & en fit Nicolaï. Par malheur, comme le remarque M. Édouard Fournier : « Dès le xv[e] ſiècle les Nicolaï, qui viennent du Vivarais, y portaient le nom qu'ils ont gardé. »

Page 157, l. 13. — *Des ſolitaires ſe ſont faits nobles.*

« Les Céleſtins ont acheptè une charge de ſecrétaire du roy. »

Page 159, l. 8 & 24. — *Declareray-je... Les TT**.*

« Les Théathins. » Un article du *Mercure*, cité par M. Servois, ſuit de point en point la deſcription donnée par La Bruyère & en conſtate l'exactitude :

« Les Théatins continuent tous les mercredis leurs prières pour les morts, ſelon leur uſage en Italie. Elles commencent par un *De profundis* que ces pères chantent ; enſuite on chante un pſaume ou un motet qui convient à cette pieuſe inſtitution. Un prédicateur monte après en chaire, & fait une petite exhortation d'un peu plus d'un quart d'heure.

Elle eſt ſuivie d'un autre motet, après quoi l'on donne la bénédiction du Saint-Sacrement. Il y a de grandes indulgences accordées par le Saint-Siége à ceux & à celles qui y aſſiſtent. Les prédicateurs ſont tous des gens choiſis, & celui qui fait la muſique, & qui a pris ce qu'il y a de plus excellents muſiciens dans Paris, eſt ce fameux Romain, M. Lorenzani, qui étoit maître de la muſique de la feue reine... Le grand monde qui ſe trouve à ces prières marque mieux que toutes ſortes d'éloges combien on eſt ſatisfait de cette muſique. » Octobre 1685. Une lettre de Seignelay à l'archevêque de Paris, citée dans la même édition, prouve que La Bruyère n'était pas ſeul à ſe ſcandaliſer de ces ſpectacles : « On s'eſt plaint, dit-il, au roi que les Théatins faiſoient chanter un véritable opéra dans leur égliſe... qu'on y loue les chaiſes 10ˢ, &c... »

Page 160, l. 23. — *Barnabite.*

Suivant les commentateurs modernes, MM. Ed. Fournier & Servois, ce barnabite, dont le titre eſt en italique, ſerait le P. de la Combe, de cet ordre, confeſſeur de Mᵐᵉ Guyon, qui fut mis à la Baſtille dix ans après la première édition des *Caractères* dont ce paragraphe fait partie. « On publia, dit Saint-Simon, qu'on découvrit (ſur lui) d'étranges choſes.» La Combe était encore en liberté lorſque La Bruyère écrivit ou prépara les *Dialogues ſur le Quiétiſme,* & il eſt probable que c'eſt ce Père, ami de Mᵐᵉ Guyon, qu'il mit en ſcène ſous le nom du *Directeur.*

Page 161, l. 5. — *Un Paſteur frais*

« M. Hameau, curé de *Saint-Gervais.* »

D'autres clefs le font curé de Saint-Paul. D'autres encore nomment Blampignon, curé de Saint-Merry. Il eſt probable que les applications ont varié ſuivant les paroiſſes.

Page 162, l. 5. — *Tite.*

Les faiſeurs de clefs du xvIIIᵉ ſiecle ſe ſont encore amuſés ici à nommer deux vicaires de Saint-Paul; l'un Perſeval ou Perſevat; l'autre Leſur, qui n'était pas prêtre, dit-on, lorſ-

qu'il fut nommé curé de cette paroiffe, « ce qui, obferv Walckenaër, eft invraifemblable. »

Page 164, l. 13. — *Ambreville.*

Ou *Ambleville,* bohémien, brigand fameux, qui fut brûlé en 1686. Il eft cité dans une épigramme contre Furetière (voir *Factums,* t. II, à l'appendice) où l'on fuppofe que Dambreville a demandé Furetière pour confeffeur.

Page 167, l. 1. — *On a toûjours vû dans la Republique de certaines charges.*

Note de La Bruyère : *Greffe, confignation.*

Cette note ajoutée à la neuvième édition a coupé court aux interprétations qui appliquaient cette plainte de l'auteur à diverfes charges de finances. Les commentateurs modernes remarquent qu'il ne s'agit ici que des fommes dépofées au greffe par les plaideurs au commencement des procès & que les greffiers retenaient au delà du temps prefcrit.

— l. 15. — *Le fonds perdu.*

On a remarqué que cette obfervation, publiée pour la première fois en 1691 dans la fixième édition des *Caractères,* a fuivi de deux années la banqueroute des hôpitaux de Paris, où beaucoup de gens perdirent l'argent qu'ils y avaient placé à *fonds perdu.* « Ce qui arriva, dit une clef, citée par Walckenaër, par la friponnerie des adminiftrateurs. »

Page 168, l. 14. — *La coûtume qui s'eft introduite...*

Les clefs difent que ce fut par l'autorité de Novion, préfident du Parlement de 1677 à 1689.

Page 170, l. 1. — *Il eft étrange qu'il ait falu une loy.*

Un arrêt du Confeil, rendu à la requête de Du Harlay, procureur général, obligea les confeillers à être en rabat. Avant ce temps-là, ils étaient prefque toujours en cravate.

Page 170, l. 19. — *L'effay & l'apprentiffage d'un... adolefcent.*

Les charges de magiftrature s'achetaient alors. M[me] de Sévigné parle dans une lettre à M[me] de Grignon d'un *petit* de La Bunelaie « fort joli... que j'ai vu mille fois, fans jamais imaginer que ce pût être un magiftrat; cependant il l'eft devenu par fon crédit, & moyennant 40,000 francs il a acquis toute l'expérience néceffaire pour être à la tête d'une compagnie fouveraine... »

Page 171, l. 18. — *Un innocent condamné.*

« Langlade. » — « Le marquis de Langlade, mort innocent aux galères, & Le Brun appliqué à la queftion, où il eft mort. » (*Clefs.*) Walckenaër renvoie pour ces deux anecdotes à l'ouvrage intitulé : *Faits des Caufes célèbres* & *intéreffantes,* 1757, in-12.

— l. 27. — *Si l'on me racontoit qu'il s'eft trouvé.*

« M. de Grandmaifon, prévôt de la conétablie. »
Il s'agit, felon les clefs, de Saint-Pouange ou de fa femme (voir Walckenaër) qui avait été volé d'un diamant à la fortie de l'Opéra, & à qui le prévôt le fit rendre. Les clefs varient fur le nom & le titre de Grand-Maifon, que les uns appellent Lafnier de Grand-Maifon & font prévoft de l'Ifle-de-France, & qui felon les autres eft Francine de Grand-Maifon, prévôt des connétables & maréchaux de France au gouvernement de Paris. Notre exemplaire confirme cette feconde attribution. Il eft parlé de Saint-Pouange dans les *Mémoires* de Saint-Simon. Il paraît, d'après l'obfervation de La Bruyère que la police n'était point coutumière de rendre les objets volés dont les voleurs étaient trouvés nantis. On allait même jufqu'à fuppofer la connivence de la police & des voleurs.

Page 173, l. 29. — *Les lanternes des Chambres.*

Lanterne eft un petit cabinet de menuiferie qu'on élève

dans quelques auditoires, pour placer quelques perfonnes qui veulent écouter fans être vues : — Il s'étoit gliffé dans la lanterne de la grand'chambre quand on rapportoit fon procès. » (*Dictionnaire de Furetière.*)

Page 174, l. 13. — *Titius.*

« Hennequin. » Ce paragraphe & le fuivant fe commentent l'un l'autre ; c'eft-à-dire le fecond commente le premier, & le premier fpécifie le fecond. La coutume de Paris *ôtant*, comme dit La Bruyère, *aux maris & aux femmes le droit de fe donner réciproquement,* foit de leur vivant, foit par teftament, il fallut bien à défaut de voies *directes* en prendre de détournées : & l'on employa le fidéicommis. La façon dont La Bruyère examine ici le rôle du fidéicommiffaire eft originale. Il lui était d'autant plus facile de retenir l'héritage, que la loi ne reconnaiffait pas, en pareil cas, le fidéicommis, il avait l'air, en trahiffant la volonté du teftateur, de témoigner de fon refpect pour la loi. Ainfi donc, ou le fidéicommiffaire exécutait les intentions du teftateur en tranfmettant l'héritage qu'il avait reçu, & alors il violait la loi ; ou bien, s'il profitait du bénéfice de la loi, il perdait fon honneur. Tel aurait été le cas de ce Hennequin, procureur général au Grand Confeil, lequel, héritier en vertu d'un fidéicommis d'une dame Falantin, femme d'un avocat au Confeil, aurait exécuté le teftament à fon profit. On fit de cette aventure un *conte* qui fe trouve au *Recueil de Maurepas :* une note ajoute que le bruit qui s'en fit penfa défefperer M. Hennequin « qui fut defhonoré & vilipendé partout. »

Page 176, l. 23. — *Typhon.*

L'exemplaire de la bibliothèque Mazarine ne donne aucun nom. Les applications propofées par les clefs font incertaines.

Page 177, l. 12. — *Je voudrois qu'on ne fît mention de la délicateffe... des Generaux.*

Les clefs nomment ici le maréchal de Duras, qui, pendant la campagne du Rhin, déploya, dit Walckenaër, un luxe de

table inouï, & le maréchal d'Humières, dont les *Mémoires* de Gourville font de pareils récits.

Page 177, l. 19. — *Hermippe.*

« M. d'Alerville ou d'Abruille. »

On lit ailleurs : *Alleville, Afferville, Noirville, Alonville, Renoville, Hermenouville,* variántes évidemment d'un premier nom mal orthographié ou mal copié. M. Éd. Fournier propofe, avec grande raifon, comme original de cette figure, Villayer (dont le nom eft prefque l'anagramme d'*Alerville*). Villayer, confeiller d'État, qui fut de l'Académie françaife, & dont Fontenelle fon fucceffeur ne trouva rien à dire, eft bien, en effet, le *tracaffier* que nous montre La Bruyère, l'homme « aux inventions fingulières, » comme dit Saint-Simon, qui parle de Villayer dans fes notes fur Dangeau. Villayer mourut en 1691, au moment où La Bruyère déjà penfait à l'Académie. « La Bruyère, dit M. Fournier, ne paraît pas avoir défiré ce fauteuil. Il fe ferait alors enquis plus particulièrement de celui qui l'avait occupé. Il aurait pris fa mefure, comme on dit; puis ne pouvant s'en fervir pour l'éloge, puifque Fontenelle obtint la préférence, il aurait tourné en *Caractère* ce qu'il n'avait pu mettre en difcours & en panégyrique : au lieu de l'éloge académique de Villayer on eut ainfi le portrait comique d'Hermippe. » Les inventions de Villayer, rapportées par Saint-Simon, font caractériftiques; par exemple une horloge de nuit où les chiffres fur le cadran étaient remplacés par des creux où l'on mettait des épices, « en forte que, conduifant fon doigt le long de l'aiguille fur l'heure qu'elle marquoit ou au plus près de la divifion de l'heure, il goûtoit enfuite, & par le goût & la mémoire connoiffoit l'heure de la nuit qu'il étoit. » Mais pour fûr il avait « trouvé le fecret de monter & de defcendre autrement que par l'efcalier, » car au nombre de fes inventions, conftatées par Tallemant des Réaux & par Saint-Simon, figure une chaife volante qui, au moyen de contre-poids, monte & defcend à l'étage qu'on veut, par le feul poids du corps. Saint-Simon ajoute que la ducheffe de Bourbon s'en fit établir une à Verfailles, & qu'un foir la machine manqua & la laiffa fufpendue à mi-chemin.

Page 179, l. 8. — *Ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlements & dans la Prelature.*

Ce trait, ſelon les clefs, ſerait à l'adreſſe de Daquin, médecin du roi, qui eut un fils conſeiller au Parlement & un autre évêque.

— l. 24. — *Carro Carri.*

C'eſt bien ici l'italien Caretti, empirique, auquel deux cures importantes, celles du duc de Caderouſſe & du duc de La Feuillade, avaient valu une vogue extraordinaire. Les médecins, & à leur tête Fagon, premier médecin du roi, lui firent une grande oppoſition. Cette obſervation de La Bruyère ſur la préférence conſtante du vulgaire pour les charlatans & les myſtères contre la médecine traditionnelle & raiſonnable eſt d'une vérité éternelle. Il faut remarquer que ce paragraphe ſur l'empirique Caretti l'amène à la chiromancie & aux ſortiléges. Il eſt fâcheux que les renſeignements nous manquent pour dévoiler les *Corinne* & les *Lesbie.*

Page 185, l. 26. — *Qui pourroit rendre raiſon de la fortune de certains mots...?*

Fénelon, on le ſait, partageait les regrets de La Bruyère ſur ces proſcriptions maladroites. « Il me ſemble, dit-il dans ſa *Lettre à l'Académie,* qu'on a appauvri notre langue depuis cent ans en voulant la purifier. Il eſt vrai qu'elle étoit encore un peu uniforme & trop *verbeuſe.* Mais le vieux langage ſe fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans le cardinal d'Oſſat, dans les ouvrages les plus enjoués & les plus ſérieux; il avoit je ne ſais quoi de court, de hardi, de vif & de paſſionné. On a retranché, ſi je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun & en acquérir de nouveaux, &c. » Dans ce remarquable paragraphe La Bruyère a fait ſa confeſſion de littérateur &, comme on dirait aujourd'hui, de linguiſte. Il ſe poſe en adverſaire de l'école de Vaugelas & de l'Académie qui voulait pour règle ſuprême de la langue écrite : l'uſage, le langage courant de la Cour & de la bonne compagnie. Il ſe déclare, comme Fénelon & comme La Fontaine, partiſan de la tradi-

tion dans les langues; il veut que le mot lui ſoit donné, non par l'uſage ſouvent arbitraire & conventionnel, mais par l'étymologie, par le ſens propre, rigoureux & en quelque ſorte ſcientifique; & c'eſt pourquoi il déplore la perte de tout mot juſte, commode & bien conſtruit, que les ſubſtitutions arbitraires de l'uſage ne remplacent point. Tous les commentateurs lui reprochent d'avoir fait du mot *mais* l'anagramme de *ains*. Sauf une lettre l'anagramme eſt juſte; & c'eſt être bien rigoureux. Somme toute, ce paragraphe, extrêmement précieux & intéreſſant, contient une théorie fondamentale : l'amour de la logique & de la préciſion dans le ſtyle. Il y a longtemps que l'on a dit : « Les langues ſe ſauvent par la propriété des termes & périſſent par l'analogie. »

Page 189, l. 25. — *Laurent payé pour ne plus écrire.*

L'alluſion était reſtée juſqu'ici incompréhenſible à cauſe de l'obſcurité du perſonnage. M. Fournier, le premier, a reconnu Robinet qui continua, ſous le nom de Du Laurens, la *Gazette rimée* de Loret. Robinet (Du Laurens) ayant en 1676 quitté la *Gazette* (ou la *Gazette* l'ayant quitté) entreprit par habitude de métier la publication de lettres en vers à *LL. A. R. Monſieur & Madame*. Il publia en 1688 une *Relation rimée de la Feſte-Dauphine à Chantilly,* qui fut trouvée ſi plate, que le prince de Condé, en la lui payant, mit pour condition qu'il n'y reviendrait plus. (Voir *Comédie de La Bruyère,* t. II, p. 369-72.)

Page 190, l. 4. — *Bien à propos.*

Ces deux rondeaux, cités par La Bruyère comme anciens, ſont aujourd'hui reconnus pour être des paſtiches aſſez modernes. Une note du *Menagiana,* où ils ſont reproduits, les attribue à un évêque de Rieux. Ils ſont auſſi imprimés dans le *Recueil de Pièces intéreſſantes* de La Place. M. Fournier les a découverts dans un manuſcrit du fonds Gaignères, à la Bibliothèque du roi.

DE LA CHAIRE.

Page 193, l. 13. — *Juſqu'à ce qu'il revienne un homme.*

« M. Le Tourneur, » prêtre, auteur de l'*Année Chrétienne*, qui prêchait « par homélies, » diſent les clefs. Il était fort laid & difforme ; ce qui fit dire un jour de lui par Boileau parlant à Louis XIV : « Avant qu'il ne monte en chaire, ſur ſa mine, on ne voudroit pas qu'il y entrât ; une fois qu'il y eſt, on ne voudroit plus qu'il en ſortît. »

— l. 20. — *Les portraits finiront.*

On a déjà vu dans la préface des *Caractères de Théophraſte* que ceci eſt à l'adreſſe de Bourdaloue & de ſes imitateurs. Quant aux *citations profanes*, aux *froides alluſions*, aux *antithèſes*, &c., &c., il paraît, d'après les clefs, que c'était là la manière de prêcher de l'abbé Boileau (Charles Boileau, abbé de Beaulieu, de l'Académie françaiſe) qui fut quelque temps à la mode.

— l. 24. — *Cet homme que je ſouhaittois impatiemment.*

La Bruyère a lui-même nommé, en marge de ce paragraphe, « le P. Séraphin, capucin. » Eſt-ce le même qui ſurprit un jour l'abbé de Fénelon, endormi à l'un de ſes ſermons, dans la chapelle de Verſailles, & qui l'apoſtropha devant toute la Cour ? Fénelon fait alluſion à cette aventure dans ſes *Dialogues ſur l'Éloquence*. « Il y a quelque temps que je m'endormis à un ſermon. Vous ſavez que le ſommeil ſurprend aux ſermons de l'après-midi ; auſſi ne prêchoit-on anciennement que le matin à la meſſe après l'Évangile. Je m'éveillai bientôt & j'entendis le prédicateur qui s'agitoit extraordinairement ; je crus que c'étoit le fort de ſa morale... c'eſt qu'il avertiſſoit ſes auditeurs que le dimanche ſuivant il prêcheroit ſur la pénitence. Cet avertiſſement fait avec tant de violence

me ſurprit & m'auroit fait rire ſi le reſpect du lieu & de l'action ne m'eût retenu. » Fénelon, d'après ce qui précède, ne paraît pas faire grand cas du P. Séraphin. « Ses ſermons, dit Saint-Simon, dont il répétoit ſouvent deux fois de ſuite les mêmes phraſes, & qui étoient fort à la capucine, plurent au roi, & il devint à la mode de s'y empreſſer & de l'admirer. »

Page 197, l. 6. — *C'eſt avoir de l'eſprit.*

« L'abbé Bouyen (?), les PP. Soanen & La Roche. » Le premier doit être l'abbé Bouïn, religieux de Saint-Victor, prédicateur de quelque talent, mais fort débauché, dont il eſt queſtion dans le *Recueil de Maurepas.* — Jean Soanen, oratorien, depuis évêque de Senez. — Le P. de la Roche, auſſi de l'Oratoire, prédicateur très-brillant, dit-on.

Page 198, l. 4 & 12. — *Le ſolide & l'admirable diſcours... Théodore.*

« L'abbé Fleſchier. » Bourdaloue, ſuivant Walckenaër.

Pages 198, l. 27, & 199, l. 13. — *On peut faire ce reproche... Il s'en eſt trouvé.*

« L'abbé de Roquette, » neveu de l'évêque d'Autun que Saint-Simon déſigne comme l'original du *Tartuffe;* les clefs diſent, & Dangeau le confirme, que « devant prêcher le ſermon de la Cène en préſence du roi, l'abbé Roquette avoit compoſé un diſcours tout à la louange de ce prince; mais Sa Majeſté ne pouvant s'y trouver, l'abbé n'oſa prononcer un diſcours où il étoit parlé beaucoup du roi & peu de Dieu. » (Voir *Journal* de Dangeau.)

Page 200, l. 13. — *Le nom de ce Panegyriſte.*

Du panégyriſte dans d'autres éditions. Une clef manuſcrite applique cette obſervation ainſi ſpécialiſée à l'abbé de Jarry, auteur de quelques oraiſons funèbres.

Page 203, l. 1. — *L'. de Meaux*

L'évêque de Meaux, Boſſuet.

Page 208, l. 4. — *Abandonner toutes ces divisions.*

Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'Éloquence,* est du même avis.

DES ESPRITS FORTS.

Page 212, l. 7. — *Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages.*

On croit communément qu'en écrivant ceci, La Bruyère avait particulièrement en vue Bernier le voyageur, qui avait visité l'Assyrie, l'Égypte & l'Inde, & en était revenu épicurien, comme l'atteste Saint-Évremond. (Éd. Techener, t. Ier, sur la *Morale d'Épicure.*

— l. 19 & 22. — *Il y a des hommes... la singularité leur plaît.*

Je pense ici à la fameuse réponse du P. Hardouin : « Croyez-vous que je me serai levé pendant soixante ans à cinq heures du matin pour penser comme tout le monde? »

Page 213, l. 15. — *Toute plaisanterie dans un homme mourant.*

Ceci aurait été écrit par allusion à un mauvais jeu de mots du duc d'Olonne mourant sur le nom du prêtre qui venait l'administrer. Il a été fait un recueil de ces plaisanteries funèbres, *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant,* par Deslandes, Amsterdam, 1776. Ces plaisanteries ne sont pas toujours, comme le prétend La Bruyère, des bravades & des impiétés; elles sont souvent l'effet d'une réaction nerveuse contre des pensées trop tristes, ou un état d'esprit trop douloureux. Ainsi s'expliquent les saillies de gaieté de certaines gens en montant à l'échafaud, en s'allant battre en duel, &c.

Page 216, l. 4. — *Un Grand croit s'évanouïr, & il meurt; un autre Grand perit insensiblement.*

On nomme, pour le premier, Louvois qui mourut subitement à Versailles (non sans soupçon d'empoisonnement), & pour le second, Seignelay qui mourut d'une maladie de langueur.

Page 219, l. 15. — *Lucile.*

M. Éd. Fournier pense que La Bruyère s'adresse sous ce nom à M. le Duc, son élève, & que tout ce chapitre des *Esprits forts* serait comme un résumé ou un souvenir de l'enseignement qu'il lui donna pour combattre les conseils & les exemples de quelques-uns de ses jeunes amis & principalement du fils du président Maisons que Saint-Simon presente en effet comme un esprit fort & un athée, ayant pris soin d'élever ce fils dans le mépris de toute religion : « Le fils du président, dit M. Fournier, avait donné de bonne heure dans l'un des travers que La Bruyère avait le plus en haine & qu'il redoutait le plus comme une contagion qui pouvait gâter tout le reste : c'était un *esprit fort,* se vantant de l'être, s'y acharnant... Comme son influence & celle de ses pareils pouvait être mauvaise pour l'esprit de M. le duc, dont ils tendaient à s'emparer, il fit tout pour en détourner l'effet. Son chapitre *Des Esprits forts,* où M. le duc est si souvent pris à parti sous le nom de *Lucile,* vient de là. On y sent à chaque page le maître d'histoire passant maître de philosophie, mais à la façon de Descartes, dont ce chapitre est tout rempli & comme pénétré, c'est-à-dire sans jamais exclure la religion de la doctrine. »

Page 221, l. 15. — *Une troupe de masques entre dans un bal.*

Il s'agit là d'un ancien usage admis ou toléré pendant le carnaval. Toute compagnie de danseurs masqués pouvait se présenter dans chaque maison où l'on donnait le bal & se mêler à la danse. Tallemant en cite un exemple arrivé dans une ville de province. Chaque compagnie ou chaque coterie pouvait ainsi s'entendre pour n'admettre personne des autres

bandes, & garder la place le plus longtemps poſſible. M. Servois cite un paſſage des *Mémoires de M[lle] de Montpenſier,* qui montre quelles brigues & quels complots ſe formaient pour évincer les uns ou les autres.

Page 222, l. 8. — *L'Ambaſſade des Siamois.*

« Il y a, dit Walckenaër, une lacune dans l'hiſtoire du règne de Louis XIV relativement aux négociations qui eurent lieu entre la France & le royaume de Siam... Reboulet (*Hiſtoire de Louis XIV,* par Simon Reboulet, Avignon, 1742-44) eſt celui qui parle en détail & pertinemment de cet événement. » Une lettre de la ducheſſe d'Orléans, mère du Régent (23 décembre 1706), témoigne que Louis XIV fit ſur le roi de Siam des tentatives de converſion. « Le dernier roi de Siam, lorſque notre roi le fit engager à ſe convertir au chriſtianiſme, répondit qu'il croyoit que l'on pouvoit être ſauvé dans toutes les religions, & que Dieu, qui avoit voulu que les feuilles des arbres ne fuſſent pas toutes pareilles, vouloit auſſi être honoré de diverſes manières, qu'ainſi le roi de France devoit continuer à ſervir Dieu de la façon dont il avoit l'habitude, tandis que lui, de ſon côté, adoreroit Dieu à ſa manière, & que ſi Dieu vouloit qu'il en changeât, il lui en inſpireroit la volonté. Je trouve que ce roi n'avoit pas tort. Je penſe qu'il y a encore bien du temps à s'écouler avant le jugement dernier : nous n'avons pas encore vu l'Ante-Chriſt, &c... »

Page 225, l. 2. — *Quelle innocence de vertus!*

« De mœurs! » dans les cinquième, ſixième, ſeptième & huitième éditions. Walckenaër ſeul a conſervé le texte de la neuvième tel que nous le reproduiſons.

Page 232, l. 14. — *Voyez, Lucile, ce morceau de terre.*

On a reconnu ici une deſcription aſſez exacte de l'ancien parc de Chantilly. Walckenaër confirme à ce propos l'application faite par Éd. Fournier du nom de Lucile au duc de Bourbon.

Page 233, l. 5. — *Un Nautre.*

Le Noſtre.

Page 235, l. dernière. — *Il luy faudra donc quarante-un mille six cent soixante-six jours.*

Les chiffres donnés par La Bruyère ont été contestés & redressés par les astronomes. Walckenaër remarque d'ailleurs que les chiffres donnés dans la neuvième édition sont plus corrects ou moins fautifs que ceux de la septième & de la huitième; & il en tire la preuve que cette édition, quoique publiée après la mort de La Bruyère, a été bien réellement revue & corrigée par lui & jusqu'aux dernières feuilles





DISCOURS A L'ACADEMIE.

Page 257, l. 1. — *Être au comble.*

On a relevé ces phrafes, ces lieux communs mis en romains, dans les difcours des derniers élus, tels que l'abbé Teftu de Mauroy, Pavillon, Boileau, Thomas Corneille, Perrault, &c.

Page 258, l. 5. — *Theobalde... les Theobaldes.*

Le Caractère défigné fous ce nom au chapitre *De la Societé & de la Converfation* a été, comme on l'a vu (t. II, p. 313), appliqué à Benferade, mort, il eft vrai, depuis plus de deux ans lors de la réception de La Bruyère à l'Académie, mais qui lui avait fait une vive oppofition, lorfqu'il s'était préfenté pour la première fois. Les *Théobaldes,* nommés collectivement plus loin, feraient les académiciens adverfaires dont La Bruyère avait à fe plaindre, les « mécontents, » comme il les appelle, & principalement la faction normande & fon chef *Cydias*-Fontenelle.

— l. 25. — *Une femme de mes amies.*

Cette femme lettrée, amie de La Bruyère, paraît être Mme de Boiflandry, *amie* auffi de Chaulieu, de laquelle nous avons déjà parlé (t. II, p. 342) à propos du fragment : *Il difoit que l'efprit dans cette belle perfonne.*

Page 259, l. 4. — *Gazette.*

Le *Mercure Galant,* dont les « auteurs affociés » étaient Donneau de Vifé & Thomas Corneille. Les mots *facile à*

manier, & dont les moindres esprits se trouvent capables, sont une reproduction allusionnelle des termes de l'article dont se plaint La Bruyère.

Page 260, l. 4. — *La Serre.*

C'est l'écrivain dont Boileau s'est moqué dans la satire du *Festin* & dans la parodie de *Chapelain decoiffé*, auteur de tragédies en prose & de quelques ouvrages de morale : *Les Délices de la Mort, l'Esprit de Sénèque & de Plutarque*, &c.

— l. 4. — *Desmarets.*

Desmarets de Saint-Sorlin, l'auteur de la comédie des *Visionnaires*. (Voir la liste de ses ouvrages au tome Ier de l'*Histoire de l'Académie*, par Pellisson & d'Olivet, où se trouvent quelques ouvrages de morale, notamment un traité des *Morales d'Épictète, de Socrate*, &c.; *Le Chemin de la Paix & celuy de l'Inquiétude*, &c., &c.)

— l. 5. — *Le Pedagogue Chrétien.*

Ouvrage d'un prêtre du séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. — *La Cour sainte ou l'Institution chrétienne* est un ouvrage du P. Caussin, jésuite, confesseur de Louis XIII.

— l. 6. — *Il paroît une nouvelle Satyre.*

La satire de Boileau sur *les Femmes*, qui parut peu de temps avant l'impression de cette préface & fut très attaquée comme on le voit par la *lettre* d'Antoine Arnaud à Charles Perrault, un de ses détracteurs; laquelle lettre est imprimée dans toutes les éditions des œuvres de Boileau.

— l. 22 & 27. — *Bernin... si c'est un cheval.*

Allusion à la statue équestre du Bernin placée à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses à Versailles, & dont l'aventure est connue.

Page 262, l. 4. — *Des Godeaux ou des Corneilles.*

Antoine Godeau, évêque de Grasse & de Vence, membre

de l'Académie françaife, auteur de Poéfies chrétiennes affez remarquables. — Pierre Corneille eft cité furtout ici comme traducteur de l'*Imitation de Jéfus-Chrift* & comme auteur de poéfies facrées.

Page 262, l. 5. — *Des faifeurs de Stances & d'Elegies amoureufes... un Sonnet fur une abfence ou fur un retour... un Madrigal fur une jouïffance.*

Le premier trait irait droit à Benferade, s'il eût été encore vivant lorfque La Bruyère prononçait fon difcours. On a reconnu comme atteints par ces allufions, parmi les poëtes du moment qui ont traité des fujets analogues : Étienne Pavillon, académicien depuis deux ans lorfque cette préface fut écrite, l'abbé Teftu de Mauroy, élu en 1688, l'abbé de Chaulieu, &c.

Page 263, l. 20. — *J'avois pris la précaution.*

Voyez la préface des *Caractères.*

Page 264, l. 24. — *La Collegiate.*

Ce mot, fynonyme de *Collégiale,* n'était plus guère en ufage felon le *Dictionnaire de Trévoux;* pourtant on le difait encore de l'églife Saint-Étienne de Dijon; & La Bruyère l'emploie fans doute en fouvenir de cette ville, où les Condé, gouverneurs de la province de Bourgogne, durent le conduire quelquefois.

Page 267, l. 19. — *Marly.*

Une lettre de Bourdelot à l'abbé Nicaife, fignalée par Éd. Fournier, attefte en effet que le difcours de La Bruyère fut lu à Marly au dîner du roi & écouté avec approbation.

Page 268, l. 9. — *Deux Libraires ont plaidé à qui l'imprimeroit.*

J.-B. Coignard, libraire de l'Académie, & Michallet, l'éditeur des *Caractères.* La huitième édition des *Caractères*, publiée en 1694 par Michallet, contient le *Difcours à l'Académie.*

Page 268, l. 16. — *Cet homme d'un nom & d'un merite ſi diſtingué.*

L'abbé Bignon, qui fut reçu à l'Académie en même temps que La Bruyère.

Page 272, l. 14. — *Ouvrez ſon Teſtament politique.*

Le Teſtament politique du cardinal de Richelieu avait paru en 1688.

Page 273, l. 17. — *Comparez-vous, ſi vous l'oſez... Hommes dévoüez à la fortune.*

C'eſt à ce paſſage que La Bruyère fait alluſion dans la préface du *Diſcours* en ſe plaignant des applications « délicates » qui en ont été faites par ſes ennemis à « un ſeul perſonnage, » & « tout autre » que ceux dont il a voulu parler. L'application de ce paſſage aurait donc été faite à Louvois, auquel les clefs téméraires du XVIIIe ſiècle ont appliqué pour ce ſeul motif peut-être un trait d'un des paragraphes du chapitre *De l'Homme.* (Voir t. II, p. 334.) Mais, outre qu'aucune particularité connue ne juſtifie ces applications, Louvois était mort depuis trois ans lorſque le *Diſcours* fut écrit. Toutefois, quoique La Bruyère prétende n'avoir voulu faire ici qu'une apoſtrophe collective aux traitants & aux enrichis, le rapprochement du nom de Richelieu pouvait faire en effet ſuppoſer qu'il s'agiſſait d'un miniſtre : lequel? On ne l'a pas encore trouvé.

Page 275, l. 7. — *Ce grand & premier Concile.*

Le concile de Jéruſalem, l'an 50 de Jéſus-Chriſt.

— l. 23. — *Tels vous êtes, Meſſieurs.*

Il eſt peut-être à propos de rappeler ici quelle était la compoſition de l'Académie françaiſe lors de l'acceſſion de La Bruyère :

Charpentier, directeur; Fontenelle, Charles Perrault, l'abbé Gallois, Paul Tallemant, Fénelon, Potier de Novion, Chaumont, évêque d'Aqs, marquis de Dangeau, Boileau, Segrais, J. de La Chapelle, Harlay, archevêque de Paris, Verger de

Crécy, Étienne Pavillon, avocat général, D. Huet, Barbier d'Aucourt, Fléchier, le préſident Roze, N. Colbert, archevêque de Rouen, François Tallemant, Régnier des Marais, Racine, abbé de Dangeau, Armand duc de Coiſlin, l'abbé de Lavau, Euſèbe Renaudot, Tourreil, abbé de Choiſy, Th. Corneille, cardinal d'Eſtrées, Boſſuet, l'abbé Geneſt, Teſtu de Mauroy, La Fontaine, François de Caillières, abbé Bignon, Bergeret.

Page 275, l. 26. — *L'un.*

Les portraits d'académiciens deſſinés par La Bruyère ſont aſſez reſſemblants pour ſe paſſer d'indications. Le premier ſeul eſt douteux. L'application qu'on en a longtemps faite à l'abbé de Choiſy eſt fort conteſtable. M. Servois propoſe, ſans plus de raiſon ſelon nous, Regnier des Marais, traducteur de la *Pratique de la Perfection chrétienne* de Rodriguez, qui, en qualité de grammairien, ne pouvait guère être ſoupçonné de n'avoir pas appris ſa langue « par règles & par principes. »

Celui qui « fait revivre Virgile & fait des romans » eſt évidemment Segrais, traducteur de l'*Énéide* & des *Géorgiques,* & auteur de divers romans. — Le « dernier choix, » Fénelon, reçu dans la même année que La Bruyère.

Page 278, l. 26. — *Toutes les ſortes de talens... ſe trouvent partagez entre vous.*

Les alluſions qui ſuivent ſont moins détaillées que les précédentes; néanmoins en parcourant la liſte des académiciens, on reconnaît facilement parmi les orateurs de la chaire : Boſſuet, Fénelon, Fléchier; parmi les ſavants : Huet, l'évêque d'Avranches; la phraſe ſuivante où il eſt parlé d·· don des langues & du talent de narrer les nouvelles, &c., paraît s'appliquer à Euſèbe Renaudot, ſavant dans les langues orientales & qui rédigeait la *Gazette de France;* par les « hommes habiles » dont l'emploi eſt de faire « parler le roi, » on peut entendre le préſident Roze, ſecrétaire du cabinet du roi & qui, comme on le diſait, *avait la plume,* & la garda pendant cinquante ans; le *négociateur* éloquent & bon écrivain peut s'entendre du cardinal d'Eſtrées, &c., &c.

Page 280, l. 8. — *Celuy qui parlera aprés moy.*

Charpentier, qui reçut La Bruyère à cette féance. — Le « critique auftère » pourrait être Barbier d'Aucourt.

— l. 20. — *Avec qui daignez-vous... me recevoir?*

L'abbé Bignon, petit-fils de Jérôme Bignon, « un des premiers hommes de lettres de l'Europe, » dit Saint-Simon, ce qui veut dire favant en littérature, & qui fut bibliothécaire du roi, comme l'avait été fon grand-père.

— l. 27. — *A qui me faites-vous fucceder?*

Cet homme « qui avoit de la vertu » eft Pierre Cureau de la Chambre, curé de Saint-Barthélemi, fils de Marin Cureau de la Chambre, auteur du livre des *Caractères des Paffions,* médecin & confeiller du roi, qui fut auffi de l'Académie françaife & mourut en 1679. Pour juftifier ce que dit ici La Bruyère de la charité & de la piété de Pierre Cureau de la Chambre, on peut rappeler, d'après l'*Hiftoire de l'Académie;* que, pendant un rude hiver de pefte & de famine, il vendit tout ce qu'il avait, meubles, livres & tableaux dont il était fort curieux, pour fecourir les pauvres de fa paroiffe, & qu'il mourut enfin de la contagion, qu'il gagna en foignant les malades.

Page 281, l. 25. — *Je parle du Chancelier Seguier.*

La tranfition eft marquée par la fin de la phrafe précédente où La Bruyère fait allufion à la protection accordée aux Cureau de la Chambre par Séguier & le duc de Coislin, fon petit-fils.

Page 282, l. 22. — *Vous ofâtes penfer.*

On fait qu'à la mort de Pierre Séguier le roi fe déclara Protecteur de l'Académie françaife.

— l. 29. — *Les furprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voifin.*

Allufions à la révolution d'Angleterre & au refuge accordé

par Louis XIV à Jacques II & à sa famille. On voit par le *Journal* de Dangeau, par les Lettres de Mme de Sévigné & en général par les Mémoires du temps, qu'on fut assez long-temps inquiet sur le sort de la famille royale d'Angleterre & surtout du roi. « Le roi (de France), dit Mme de La Fayette, étoit à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra pour dire à Sa Majesté que M. d'Aumont venoit de lui envoyer un courrier qui lui annonçoit l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la Cour, &c. » Et plus loin : « Le jour que le roi d'Angleterre arrivoit, le roi l'alla attendre à Saint-Germain dans l'appartement de la reine... Sa Majesté quitta la reine d'Angleterre & alla à la porte de la salle des Gardes au-devant du roi. Les deux rois s'embrassèrent fort tendrement avec cette différence que celui d'Angleterre, y conservant l'humilité d'une personne malheureuse, se baissa presque aux genoux du roi. »

Page 284, l. 6. — *S'il soûtient cette longue guerre.*

La guerre du Palatinat contre les princes de la ligue d'Augsbourg, commencée en 1689, & qui se termina par la paix de Ryswick (1697).

— l. 22. — *On le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de son Etat.*

Peut-être La Bruyère fait-il allusion ici à la première promotion des maréchaux de France, faite trois mois auparavant, le 27 mars, où il y eut des oublis regrettables & conséquemment, comme le dit Saint-Simon, beaucoup de mécontents. Les oubliés furent le duc de Choiseul, Maulevrier & Montal. Quant à ce dernier, « le roi même en fut touché & lui promit de réparer le tort qu'il lui avoit fait. » Une promotion de chevaliers de l'Ordre s'accommoderait mieux aux paroles de La Bruyère, mais la dernière ayant eu lieu en 1688, l'allusion serait bien lointaine.

Page 286, l. 9. — *Tandis que ce Roy retiré dans son balustre.*

On appelait le *balustre* la partie de la chambre à coucher

du roi où étaient ſon lit, ſon prie-Dieu, &c., & ſéparée, telle qu'on la voit encore à Verſailles, par un baluſtre. C'était là qu'avait lieu le petit coucher « où reſtoient, dit Saint-Simon, les grandes & ſecondes entrées ou brevets d'affaires. Cela étoit court. Ils ne ſortoient que quand il ſe mettoit au lit. Le moment en étoit un de lui parler pour ces privilégiés. Alors tous ſortoient quand ils en voyoient un attaquer le roi, qui demeuroit ſeul avec lui. »

Page 286, l. 28. — *Un ſujet digne... un homme rempli de vertus.*

Simon de La Loubère, qui s'était retiré devant La Bruyère à la prière de ſes amis, & fut élu peu de temps après lui, au mois d'août de la même année, à la place de l'abbé Tallemant. (Voir *Comédie de La Bruyère,* t. II, p. 567-82.)



INDEX







INDEX

DES CARACTÈRES

A

B

F

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

X

Z



INDEX

DES

NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX,

TITRES D'OUVRAGES, ETC.

A

B

C

M



Q

R

S





TABLE



PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [321]





